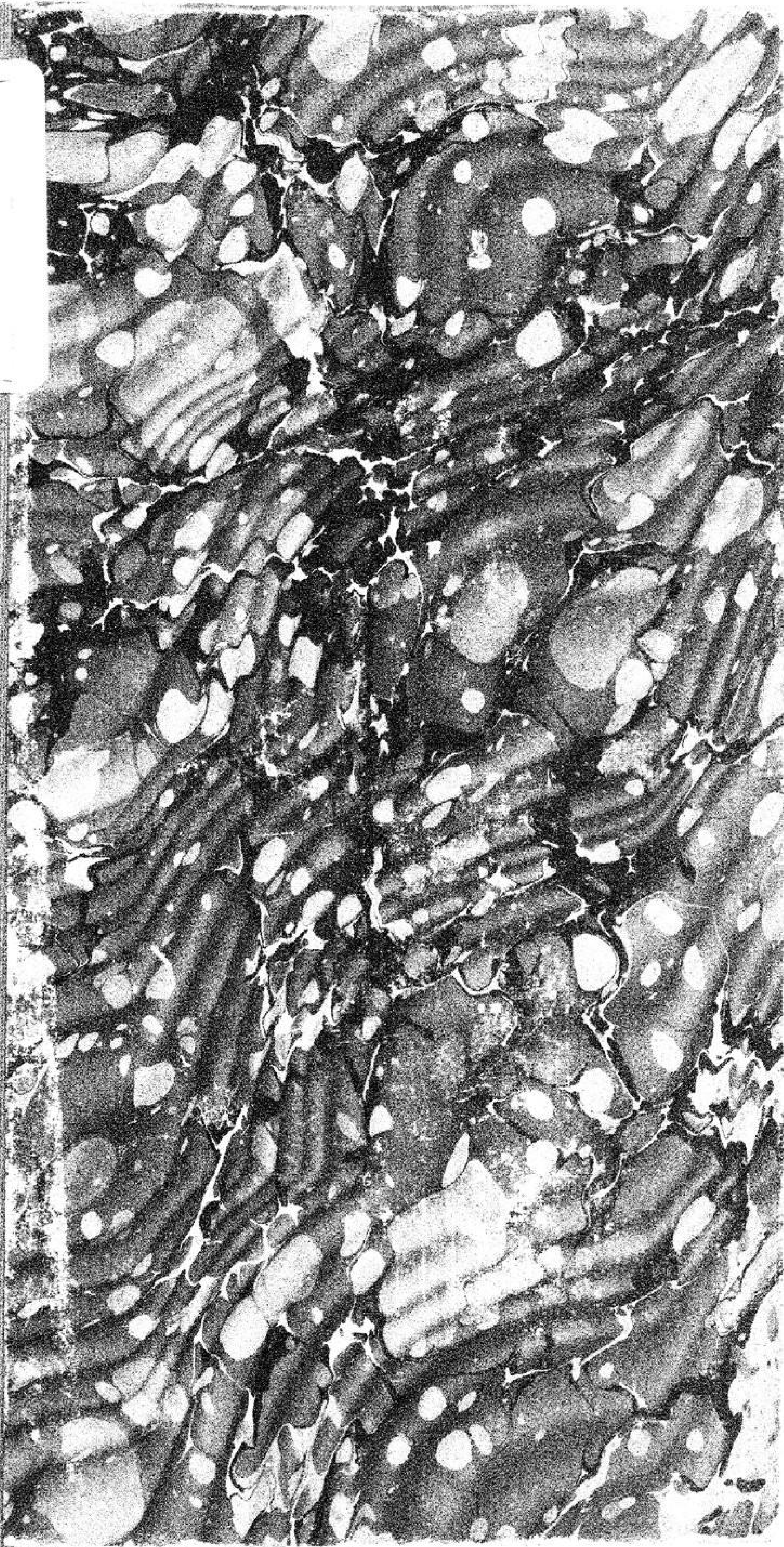
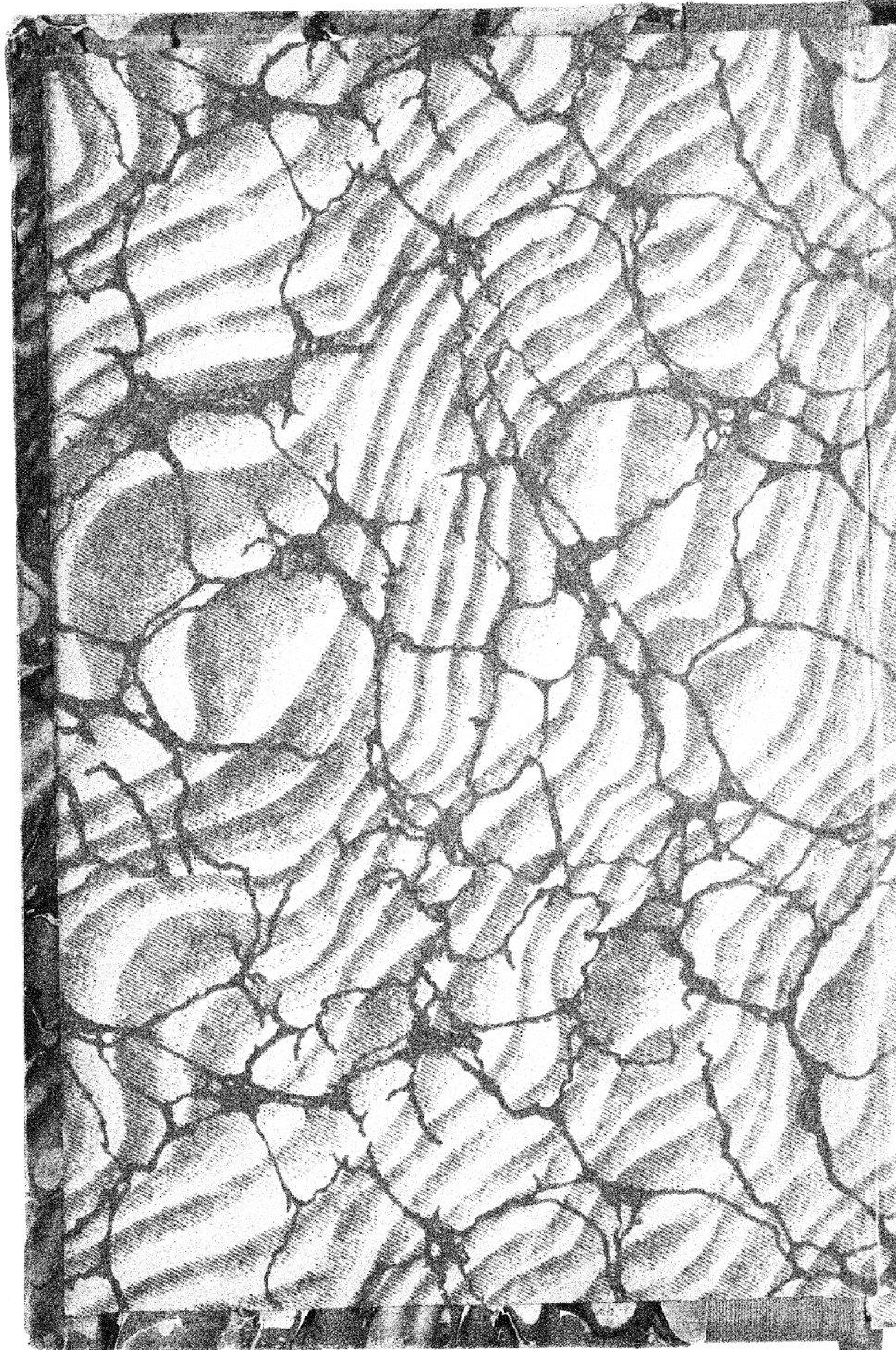
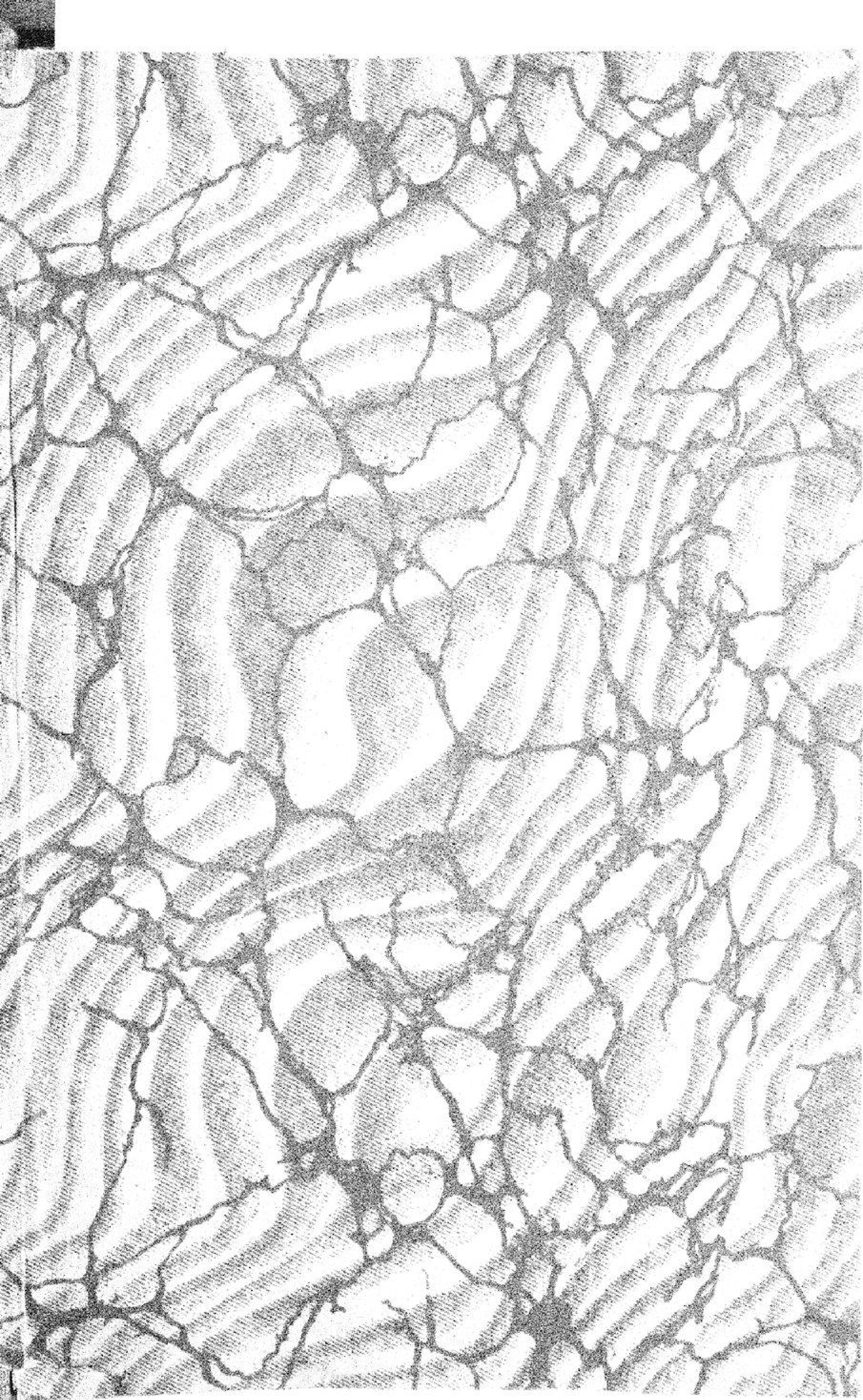
Oeuvres diverses / Docteresse Pelletier







Madeleine PELLETIER
PM

Doctoresse PELLETIER



Dépopulation et Civilisation



Prix : 1 fr. 50



Ouvrages du même auteur :



La femme en lutte pour ses droits

Dieu, morale et patrie.

Philosophie sociale.

Justice sociale.

L'émancipation sexuelle de la femme.

L'éducation féministe des filles.

La femme peut-elle avoir du génie ?

Mon voyage aventureux en Russie communiste.

En vente chez Marcel GIARD, éditeur, 16, rue Soufflot.

Un Crime Scientifique (drame)

Supérieur (drame)

En vente chez l'auteur, 75 bis rue Monge Paris





Dépopulation et Civilisation



Les classes dirigeantes prétendent que la dépopulation ou plutôt la restriction volontaire des naissances est un fléau social ; elles la stigmatisent comme la marque de la dégénérescence d'un peuple.

Dans maints écrits les hommes des partis qui défendent les intérêts de ces classes demandent au gouvernement d'obliger les ménages à avoir beaucoup d'enfants, de punir l'avortement, de réprimer la propagande néomalthusienne, etc... (1)

La guerre dont nous sortons, donnant une force nouvelle aux idées rétrogrades, le néomalthusianisme qui avait réussi à se faire reconnaître par tous les hommes d'esprit ouvert est redevenu subversif. Les idées que Malthus, Stuart Mill, Drysdale défendaient à la fin du dix-huitième siècle et au cours du dix-neuvième se retrouvent être encore aujourd'hui des opinions d'avant-garde ; la vérité qu'on n'ose pas dire, crainte de choquer.

Tout en réprouvant, en paroles, la restriction volontaire

(1) **Bertillon. La Dépopulation de la France**

des naissances, les classes dirigeantes la pratiquent largement. Les conseils que Malthus donnait aux pauvres dans le but de diminuer leur misère se sont trouvés être suivis par les riches pour intensifier leur bien être, pour débarrasser leur vie des devoirs encombrants.

Aujourd'hui qu'une hygiène plus savante nous rend presque maîtres de la fécondité, les familles nombreuses sont très rares dans les classes riches. Dans ces milieux beaucoup de ménages restent volontairement stériles. Ils redoutent l'enfant qui enchaîne à la maison ; les ménages féconds ont un ou deux rejetons, pas davantage. Les couples à nombreux enfants sont méprisés par leur entourage, leur fécondité est considérée comme une tare analogue à la malpropreté,

A la faveur de la réaction politique, quelques familles bourgeoises, le plus souvent très catholiques, ont cru devoir mettre leurs idées en pratique et procréer beaucoup d'enfants ; mais ce sont des cas isolés. Pour le grand nombre l'opinion quelle qu'elle soit n'est jamais assez forte pour influencer la pratique. On veut bien, en principe, une natalité élevée, mais on espère que *les autres* se chargeront de l'assurer. Pour soi, on veut avant toute chose le bien être et la liberté.

Les familles religieuses trouvent des accommodements avec le ciel. Un confesseur se garderait bien d'être sévère pour des gens qui le font vivre ; on se trouve une maladie ; qui n'est pas plus ou moins malade ? La grossesse menacerait la vie, or Dieu ne veut pas le suicide, il le défend au contraire.

II,

Pour Malthus la restriction volontaire des naissances ne faisait pas partie d'un système de transformation sociale. Le malthusianisme se suffit à lui-même, c'est un remède contre la pauvreté. Au temps de Malthus le machinisme et l'industrie commençaient à prendre un développement inconnu jusqu'alors, la situation de l'ouvrier devenait un problème de nature à intéresser les économistes.

Parmi la classe ouvrière le déchet humain était important ; enfants plus ou moins abandonnés par leurs parents, malades, inaptes au travail, vieillards. Tout ce monde était hospitalisé dans les Work-houses que nous décrit Dickens dans ses romans. On lui donnait avec beaucoup de mépris et de mauvais traitements une nourriture à peine suffisante pour ne pas mourir.

Ces soins, tout rudimentaires qu'ils étaient coûtaient très cher à l'Etat. Malthus pensa donc à un moyen de tarir la misère dans sa source pour n'avoir pas à la guérir et il trouva que le seul système était d'empêcher les pauvres de procréer. Avant de fonder une famille, il faut être sûr de pouvoir l'entretenir ; si on ne le peut pas, a fortiori si on ne peut pas s'entretenir soi-même, il faut rester célibataire et chaste.

Cette théorie est pleine de raison, mais la raison n'est pas ce qui gouverne le monde ; on fit à Malthus le reproche de vouloir priver les pauvres des joies de la famille ; les joies d'un logis sans pain. La sentimentalité simpliste triompha de la logique ; Matlhus et ses disciples passèrent pour des ennemis du peuple alors qu'ils étaient ses meilleurs amis.

Malthus avec juste raison croyait que la terre n'était pas capable de nourrir un nombre infini d'êtres humains. Forcément un temps viendrait où les hommes seraient trop nombreux, alors des catastrophes ne devaient pas manquer de se produire.

La population, dit Malthus, croit en progression géométrique et les subsistances seulement en progression arithmétique ; donc un jour les subsistances manqueront aux populations.

Envisagé à la lettre cet argument est faible ; comme toutes les menaces à échéance trop éloignée ; l'épuisement des forêts, le manque de houille etc., il ne réussit pas à impressionner. Il faut donner à la loi un sens plus restreint ; celui de la gêne apportée dans une nation par la surpopulation.

Pour éviter la fécondité Malthus ne trouve d'autre moyen que de proscrire le mariage.

Impregné de christianisme, il n'ose porter le grand jour de l'analyse dans les choses de la sexualité. L'Angleterre est le pays de la pudeur ; il y est inconvenant de parler de pantalon et de chemise. La prophylaxie anti-conceptionelle était connue ; Condorcet la préconisait, mais Malthus la déclarait immorale.

Il faut se reporter à l'époque ; les mœurs étaient dissolues, mais on accouchait sous les couvertures. La chirurgie du ventre n'existait pas ; pour rien au monde une femme n'aurait montré au médecin son sexe malade, elle préférait souffrir et mourir. C'est tout juste si elle osait se laver après la menstruation ; enveloppé de jupons multiples le sexe devait être en quelque sorte ignoré, comme une chose nécessaire mais honteuse.

Il fallut l'émancipation religieuse et aussi le progrès de la chirurgie pour qu'on en arrive à envisager la génération comme une fonction aussi honnête que la respiration ou

la circulation, à comprendre que l'utérus n'est pas plus honteux que l'estomac, le cœur ou le cerveau.

« Au grand banquet de la vie il n'y a pas de couvert pour l'homme qui naît dans un milieu déjà occupé ; la nature lui commande de s'en aller et elle ne tardera pas à exécuter elle-même son ordre. »

Malgré la grandiloquence de la forme, le fond de l'idée reste vrai ; l'être qui arrive à la vie dans un milieu où les conditions de son développement sont absentes ne tarde pas à périr. La chatte, la lapine, la souris qui mettent bas plus de petits qu'elles n'en peuvent nourrir croquent l'excèdent de leur population ; c'est du malthusianisme sauvage.

Chez les peuples primitifs et a demi civilisés, l'infanticide est pratiqué par toute la terre. Comme on méprise la femme en raison de sa faiblesse musculaire, ce sont surtout les filles qui sont sacrifiées.

Lorsque les sociétés se développent et l'esprit humain avec elles, l'infanticide est réprouvé. Déjà les mœurs se sont adoucies, la vie humaine compte davantage, l'instinct maternel perd sa forme animale. Néanmoins la mort se charge de rétablir l'équilibre entre la population et les subsistances. L'ignorance de l'hygiène, la malpropreté font périr par milliers les nourrissons ; ce qui fait qu'un enfant de moins d'un an a autant de chances de mourir qu'un vieillard de quatre vingt-sept ans. Si la statistique n'était pas d'invention récente il serait curieux d'étudier, la natalité et la mortalité au Moyen-Age, même au Grand Siècle de Louis XIV. On y verrait probablement que la population croissait moins vite que de nos jours ; car si les naissances étaient nombreuses, les morts l'étaient aussi. Malheureusement cette étude est impossible ; les registres de l'Etat Civil datent du siècle dernier et il n'y a guère

que les grandes nations qui les tiennent sérieusement ; le Portugal n'en n'avait pas avant l'avènement de sa République.

A mesure des progrès de la civilisation le nombre de ceux qui naissent dans un milieu déjà occupé est moins grand, les causes de destruction sont moins nombreuses parce que l'homme a appris à les écarter. Par l'alimentation rationnelle, l'hygiène, on éloigne la mort des berceaux ; par les mêmes moyens, on la diffère chez l'adulte et le vieillard ; la population tendrait donc à croître indéfiniment.

La terre dans son ensemble est loin d'être encombrée. Des territoires immenses en Afrique , en Asie, en Amérique sont déserts ; en Russie on peut faire trente kilomètres sans voir une maison. Mais la terre n'est pas habitable partout. Sous les tropiques, la température est trop élevée. sous le cercle polaire, elle est trop basse, de vastes espaces comme le Sahara sont impossibles à cultiver.

La civilisation couvre seulement une petite portion de la terre; là, le travail millénaire des hommes a adapté la nature aux conditions de la vie humaine. Ceux qui s'éloignent de ces centres ont a reprendre tout l'effort humain, ils se condamnent pour toujours à la vie rudimentaire.

Avec les efforts coordonnés d'un nombre suffisant d'êtres humains, la civilisation fleurirait très vite, en Amérique de grandes villes poussent rapidement en des lieux déserts Mais la volonté du travail est limitée; c'est pourquoi les hommes préfèrent rester au mêmes endroits qui finissent par être surpeuplés.

❧ ❧

III

Les partisans de la fécondité font valoir en premier lieu l'argument patriotique. La France, disaient-ils avant la guerre est la seule à diminuer sa natalité ; la population, alors qu'elle reste stationnaire chez nous croît très vite en Allemagne. Dans l'hypothèse d'une guerre, les Français seraient écrasés sous le nombre de leurs ennemis. Les événements ont montré que c'était là un point de vue simpliste ; le jeu des alliances suffit à contre balancer l'insuffisance de la population.

Prenant le contrepied du point de vue nationaliste, on pourrait supposer une France surpeuplée ; à l'étroit dans son territoire, elle rechercherait des conquêtes guerrières pour caser son excédent de population. Les conservateurs ne manqueraient pas de répondre que ce serait très bien ainsi ; mais un esprit dénué de préjugés ne saurait les approuver. D'où qu'elle vienne, la guerre est mauvaise ; en supprimant les adultes elle pratique la forme la plus sauvage du malthusianisme. Tout accroissement exagéré de population est donc mauvais puisqu'il prépare la guerre.

Un homme éclairé et indépendant ne peut faire siennes les inepties qui ont couvert le monde pendant la guerre sur l'infériorité, l'immoralité, la criminalité des Allemands, C'était là, une véritable *gniole morale*. Pour donner aux soldats le courage de supporter une vie affreuse, on leur distribuait un alcool frelaté ; de même pour inciter les civils à la haine, on leur dispensait les plus grossiers mensonges.

Ce que les patriotes appellent le *génie français* n'est pas quelque chose de si indubitablement supérieur qu'il le faille imposer dans le sang au reste du monde. Nous avons

nos qualités et nos défauts, les Allemands ont les leurs, les Anglais les leurs etc. Telle branche de l'activité humaine est plus développée chez nous ; telle autre est supérieure en Allemagne, telle autre en Italie. C'est par hasard que l'on naît Français, Russe, ou Espagnol et il est puéril d'être fier d'être de son pays. Les nations n'ont d'autre raison d'être que la nécessité de diviser la terre trop grande et c'est une aberration néfaste de prétendre que les hommes ont le devoir de se faire tuer pour que leur groupe ait la prééminence sur les autres.

La fécondité excessive est donc à combattre, quel que soit le pays où elle se produise. Le néomalthusianisme marque la progénérescence et non la dégérérescence d'un peuple. Son existence dans une nation montre que les notions d'hygiène y sont répandues, même dans les couches profondes du prolétariat. Ces notions sont appliquées à protéger la vie des enfants qu'on laisse naître et aussi celle des adultes. Partout où la natalité est faible la mortalité l'est aussi.

A l'égard de la stérilité relative, les Etats-Unis sont en avant de la France ; c'est aussi un pays très civilisé ; le plus civilisé à certains égards ; on voit en lui l'avant-garde de l'humanité. Les nations tardigrades, au contraire, telles que l'Italie, l'Espagne, la Russie du tsarisme ont une natalité forte. Dans ces pays l'hygiène est déplorable ; le peuple croupit dans une sordide malpropreté.



IV

La nature, selon l'expression de Malthus, chasse l'homme primitif de la vie. Tant que l'être humain n'est pas parvenu à un degré suffisant de civilisation et de culture, les forces naturelles le dominent. Il subit les lois de la sexualité, il procrée au hasard des êtres au sein desquels la nature fait l'élimination nécessaire.

L'homme civilisé et cultivé, au lieu de subir la nature, la domine. Avec la foudre qui épouvantait l'homme primitif il fait l'électricité dont il tire pour son profit lumière, chaleur et travail mécanique. Il se fait des ailes, comme les oiseaux et s'envole plus haut qu'eux. La génération cessant d'être pour lui un mystère, il apprend à faire avant l'élimination que la nature brutale ferait après, dans la douleur.

De cette lumière que donne la raison et la science, les classes dirigeantes voudraient en frustrer les masses, comme elles voudraient les frustrer de toute lumière pour mieux les asservir et les exploiter. Alors que le riche fait pour lui-même bon marché des préjugés de l'ignorance, il voudrait que le pauvre s'y soumette, qu'il croie aux religions, qu'il accepte comme inévitables les inégalités sociales.

Les riches, remplaçant aujourd'hui la noblesse se croient comme elle d'essence supérieure. A eux les plaisir, les lumières intellectuelles, les progrès scientifiques ; à eux la vie libre, sans entraves et sans préjugés. Au dessous d'eux croupit la masse dans le travail exténuant et sans espoir, dans l'ignorance, dans l'alcool ; qu'elle croisse et qu'elle

multiplie, cette masse ; plus elle sera nombreuse, plus le travail sera bon marché; si elle est en trop grand nombre, on suscitera une guerre et on l'enverra se faire tuer.

Les pauvres heureusement commencent à ne plus vouloir se laisser duper. Ils comprennent encore mal la nécessité d'une transformation sociale, mais le néomalthusianisme, d'effet individuel et immédiat leur est plus accessible. Les classes moyennes, les paysans ont appris à limiter leur fécondité ; les ouvriers les plus éclairés pratiquent aussi la restriction volontaire des naissances.

Seuls persistent dans le lapinisme les ouvriers abêtis d'alcool. Dans les taudis infects les enfants poussent nombreux. La mère surmenée, abrutie, rouée de coups par un mari ivrogne n'a même pas le courage de les laver. Ils grouillent dans les rues étroites, les escaliers sordides ; vêtus de haillons vermineux, les jambes arquées par le rachitisme ; en proie à toutes les tares pathologiques.

Ne pouvant suffire à les nourrir, car l'alcool emporte les gains du père, la mère, prend un masque de fausse humilité et va à la mairie, chez les sœurs quémander la charité ; l'ouvrière devient mendiante ; les enfants alimenteront le crime et la prostitution.

Le néomalthusianisme est-il transitoire et le socialisme, s'il parvient à s'instaurer, en marquera-t-il la fin? certains le prétendent, mais à tort.

Le socialisme ne rendra pas la terre extensible, et il est évident que, dans n'importe quel système social, si le nombre des hommes croît indéfiniment, il n'y aura pas de place pour tous ; au banquet de la vie ; il n'y a qu'un nombre limité de couverts.

Le néo-malthusianisme restera comme toutes les acquisitions du progrès humain ; par lui la destruction, frein nécessaire à la surproduction se réalise avec le minimum de souffrances.

V

Il est un chapitre du néomalthusianisme que l'on néglige, d'ordinaire ; c'est cependant le plus important, la femme.

La plupart du temps la restriction volontaire des naissances est traitée comme un problème d'économie politique; de la femme, nulle mention, on pourrait croire que les enfants poussent dans la terre, comme les plantes et que la mère n'intervient en rien dans leur production.

L'affranchissement féminin n'est commencé que d'hier. Pour la plupart des hommes, la femme n'est pas une égale ; c'est une machine à fabriquer l'homme (1). La fécondité lui est imposée ; l'idée qu'elle peut y consentir ou s'y refuser ne vient même pas à la plupart des hommes.

Avant d'être un problème social, le néomalthusianisme est un problème féminin. A la fécondité la femme est la principale intéressée, puisqu'elle est seule à l'assurer, le rôle de l'homme étant fugitif. Quoi de plus inique que de voir les hommes déclancher leur machine judiciaire contre une pauvre fille coupable de s'être faite avorter. Eux seuls ont fait les lois ; de ce qu'ils appellent la faute, ils ont été les complices, même les instigateurs et ils frappent leur victime aprè l'avoir dupée.

Le sentiment de la justice est d'origine humaine ; on ne saurait le rencontrer dans la nature, pas plus que dans un hypothétique au delà. Les choses sont ce qu'elles sont et il est puéril de déclamer contre elles ; il n'y a qu'à les aménager pour en moins souffrir.

---

(1) Dans son roman « Fécondité », Zola compare la femme à la terre.

Tout le fardeau de la reproduction retombe sur la femme. La grossesse traîne après elle un cortège de malaises qui mettent la femme en état d'infériorité ; parfois elle est une véritable maladie.

Trop fréquentes, les maternités vieillissent la femme bien avant l'âge ; le visage se fane, les seins tombent, le ventre couvert de rides et distendu pend sur les jambes comme un tablier, les varices couvrent les membres inférieurs ; l'utérus ne tient plus et apparaît au jour. A cette usure du corps correspond un affaissement de l'intelligence, la femme est finie.

Sans parler des travaux rebutants que seul l'amour maternel permet d'accomplir sans dégoût, la mère doit pour ainsi dire se mettre au niveau de l'enfant très jeune qui est presque un animal ; répéter sempiternellement des phrases monotones pour apaiser ses cris et l'endormir.

L'appréhension de la maternité hors mariage creuse un fossé entre les sexes. L'acte sexuel, sans importance pour l'homme, est toute la vie de la femme. Comme elle y risque beaucoup, elle cherche à le vendre le plus cher possible contre de l'argent ou une situation de femme mariée.

Aussi chaque sexe reste-t-il vis-à-vis de l'autre sur ses gardes ; l'amour est au fond une guerre.

De l'assujettissement maternel, les esprits rétrogrades font un devoir à la femme. Pour eux la femme n'est pas une fin, mais un moyen ; la fin, c'est l'homme. Aussi les religions se sont elles évertuées à enseigner au sexe féminin la passivité ; la femme doit tout subir ; la femme doit tout accepter ; l'homme est son maître et les enfants lui viennent de Dieu.

Les femmes des classes dirigeantes, plus cultivées, malgré une instruction très inférieure à celle des hommes de la même classe, se sont affranchies les premières de la mater-

nité. A la vie de femelle féconde, de nourrice, elles ont préféré la vie mondaine, plus intéressante, malgré sa frivolité ; on les a blâmées. Déjà Rousseau conseillait aux nobles dames de son temps d'allaiter leurs enfants pour revenir à la nature, c'est-à-dire à la servitude. Mais dans toutes ces critiques, il y a plus de littérature que de sentiment véritable. Le bourgeois le plus repopulateur préfère sa compagne sous les traits d'une mondaine élégante et cultivée que sous l'aspect d'une mère gigogne.

Le malthusianisme permet de porter remède, dans une certaine mesure, au *malheur d'être femme.* En restreignant la maternité, il permet à la femme de cultiver son esprit, de vivre sa vie d'individu et de rester plus longtemps jeune.

Alors que la femme sauvage et inculte ne vit que pour enfanter, c'est le triomphe de la civilisation de permettre à la femme en l'affranchissant en partie de la maternité, de devenir un individu intelligent et libre.

Imp. BERESNIAK
- 12, Rue Lagrange -
- - - PARIS - - -

Doctoresse PELLETIER

AUJOURD'HUI et DEMAIN

L'ASSISTANCE

Ce qu'elle est

Ce qu'elle devrait être

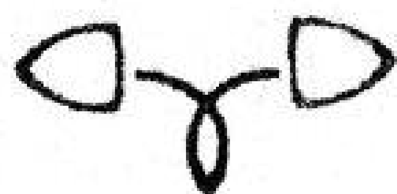


Prix : 1,50 franc



L. BERESNIAK, IMPRIMEUR
PARIS

Ouvrages du même auteur :



La femme en lutte pour ses droits

Dieu, morale et patrie.

Philosophie sociale.

Justice sociale.

L'émancipation sexuelle de la femme.

L'éducation féministe des filles.

La femme peut-elle avoir du génie ?

Mon voyage aventureux en Russie communiste.

En vente chez Marcel GIARD, éditeur, 16, rue Soufflot.

Un Crime Scientifique (drame)

Supérieur (drame)

En vente chez l'auteur, 75 bis rue Monge **Paris**



L'Assistance

Chapitre I.

La valeur de l'assistance aux malheureux croît en raison du degré de civilisation d'un pays.

L'animal passe indifférent devant son camarade blessé, mort ou affamé ; les petits dont la mère est morte n'ont eux-mêmes qu'à mourir. Les faits d'aide entre les animaux sont exceptionnels ; chez eux c'est la loi de lutte égoïste pour la vie individuelle qui domine. Seul l'instinct indispensable apporte tout juste ce qu'il faut d'altruisme pour que l'espèce ne périsse pas. La mère prend soin de ses enfants tant qu'ils sont jeunes. Mais dès que le petit est en âge de chercher sa nourriture, elle ne le connaît plus ; elle le chasse même et le bat, comme un rival.

Chez l'homme primitif, il en est à peu près de même ; les vieillards, les malades sont tués ou abandonnés.

Nombre de peuples sauvages ont pour coutume de tuer les vieillards. Ce sont les enfants qui rendent à leurs vieux parents le service de les délivrer d'une vie dont l'entretien serait à charge aux autres. Le meurtre prescrit par la religion, s'accomplit en cérémonie. Les vieux se soumettent pensant que les choses ne peuvent aller autrement ; ils se souviennent d'ailleurs que dans leur jeunesse ils ont traité leurs parents comme on les traite à leur tour.

Frazer rapporte que chez nombre de peuplades les rois sont tués au premier signe de décrépitude.

La civilisation, en développant le sentiment de la pitié,

fait naître l'idée de charité qui n'est pas un bien absolu, car elle ne fait que corriger dans une proportion très faible le mal qu'engendre la propriété en créant les pauvres et les riches.

Le sauvage peut trouver sa vie sur la terre. Avec sa hache de pierre, son arc et ses flèches, il est certain de manger. La civilisation enclot les terrains, il en résulte que la majorité des humains est chassée de la terre qui devient la chose d'une minorité. Pour subsister les gens sans propriété n'ont que la ressource de se mettre humblement au service de ceux qui se sont arrogés les droits de propriétaire.

De bonne heure les sociétés comprennent la nécessité de prêter assistance aux déshérités de la vie ; elles sentent confusément ce que la notion de propriété a d'arbitraire et le peu de cas qu'en pourra faire le pauvre poussé par la faim.

Comme depuis toujours ce sont les heureux qui gouvernent ; ils organisent contre les malheureux la répression qui a pour but de les contenir. Mais on comprend que contenir ne suffit pas ; et qu'en même temps qu'on verrouille les prisons, il n'est pas inutile d'adoucir la misère. Les riches donnent un peu pour ne pas qu'on leur prenne tout.

Les religions, les morales systématisent la nécessité de l'assistance ; elles en font des devoirs, des ordres de la divinité.

La lutte pour la vie, adoucie par la civilisation, permet le développement des sentiments altruistes. L'homme ressent la pitié, sentiment inconnu de l'animal, presque ignoré du sauvage et du paysan inculte.

C'est d'abord l'enfance malheureuse qui émeut ; parce que les enfants réveillent les instincts obscurs de protection liés à la conversation de l'espèce ; ensuite les souffrances des adultes et des vieillards arrivent à provoquer la commisération.

Cependant la charité n'est organisée que très tard, alors que depuis longtemps les états ont pris en charge l'armée, la police, même l'enseignement; la charité est laissée à l'initiative des individus et des collectivités bénévoles.

Durant le Moyen-Age, c'est l'Eglise qui se charge du soin des pauvres. Elle fait de la charité un ordre divin et les pauvres vont à elle comme à une protectrice. C'est surtout à la porte des Eglises que s'accroupissent les mendiants, encore aujourd'hui. Les couvents recueillent les malades, les vieillards, les orphelins.

Chargée de ce service social l'Eglise revendique comme compensation sa part d'autorité et elle ne trouve jamais la part assez grande. Aussi dès que la République succède à la monarchie, elle s'applique à désaisir l'Eglise de l'assistance comme de l'enseignement.

C'est dans cet esprit qu'on entreprit la laïcisation des hôpitaux, des hospices, orphelinats, maisons de retraite etc... On comprenait d'ailleurs de plus en plus ce que Colbert avait déjà entrevu : à savoir que c'est la société elle-même concrétisée dans l'Etat qui doit prendre à sa charge les vaincus de la vie.

L'Etat cependant n'a pas encore trouvé aujourd'hui la force nécessaire pour se charger sérieusement du secours des malheureux. Nombre de vieillards, d'enfants, de malades, d'infirmes, de pauvres restent à la charge des églises et notamment, en France, de l'église catholique qui est la plus puissante.

La charité privée vient ensuite ; mais son rôle est très restreint, les dons des particuliers allant soit à l'Etat, soit à l'Eglise.



II

Les pauvres sont à peu près partout, très insuffisamment secourus. Les religions les magnifient en paroles ; elles leur promettent un tour de faveur à l'entrée du paradis, Mais dans les temples les sièges d'honneur sont aux fidèles opulents ; pour les pauvres on aménage des bancs crasseux humblement dissimulés près de la porte. L'Eglise flatte les riches qui la paient ; elle accable les pauvres de sa rudesse et de son mépris. Nulle plus qu'elle ne marque les classes sociales, elle dose son respect et sa bienveillance selon la fortune.

La religieuse que son ordre envoie porter au taudis du misérable quelque menue obole, ne fait rien pour l'arracher à la malpropreté dans laquelle il croupit. Elle est l'instrument d'une Eglise qui entend se servir du pauvre beaucoup plus que de le servir ; on lui apporte de quoi ne pas mourir tout à fait ; mais on entend bien que sa misère demeure.

La plupart des « œuvres » ne sont que des officines d'exploitation. On profite de la misère des « sans travail » pour les faire travailler à un taux dérisoire ; les orphelins sont mal nourris, mal soignés, privés d'instruction et accablés de travail ; des petites filles de cinq ans sont penchées sur des coutures grossières pour lesquelles on leur fixe une tâche.

Insouciant de l'avenir on néglige d'apprendre un métier à ces enfants qui seront un jour lâchés dans la vie.

Les pupilles des « bonnes sœurs » n'ont que la ressource de se faire domestiques ; un certain nombre deviennent des prostituées en dépit du Bon Dieu et des pratiques religieuses dont on a saturé leur enfance.

L'Etat charitable, disons-le tout de suite ne vaut pas mieux que l'Eglise, parfois il vaut encore moins. La République bourgeoise, édifiée sur l'argent, tient les pauvres en profond mépris. Etre secouru par l'Assistance Publique est considéré comme une honte. (1)

L'assistance considère donc sa clientèle comme une vile canaille avec laquelle il n'y a pas à se gêner. Les nouveaux-nés périssent par milliers chez les paysannes mal payées, ignorantes de toute hygiène. Les pupilles, laissées presque sans instruction, sont abandonnées dans un âge encore tendre à des paysans qui les exploitent et les traitent durement.

Les malades des hôpitaux sont mal nourris, presque pas traités à moins que leur cas ne présente quelque intérêt scientifique.

Il existe une croyance populaire d'après laquelle les médecins se livreraient sur les malades des hôpitaux à des expériences « *in anima vili* ». Elle est fausse, mais combien de malades meurent faute de soins ou tués chirurgicalement par un élève que le chef a négligé de surveiller.

A l'égoïsme féroce des forts correspond la dégradation des faibles. Le vrai pauvre, digne de pitié se suicide ou meurt de misère. Timide, il n'ose demander du secours et s'il se hasarde à demander il est de suite rebuté par le haut fonctionnaire qui ne daigne pas répondre à ses lettres

(1) On a reproché il y a quelques années à un candidat à la députation, d'avoir eu sa mère au bureau de bienfaisance.

et par le petit bureaucrate qui le rudoie. Il faut pour toucher une aumône quantités de formalités compliquées.

Le mendiant professionnel, lui, n'est pas rebuté. Il revient à la charge autant de fois qu'il faut. Il harcèle les fonctionnaires, le clergé, les couvents, les gens riches connus par leur charité et il finit par atteindre son but qui est de vivre sans travailler.

Il revêt la livrée de la misère sordide et puante. Si sa mansarde était propre, on le jugerait aisé et on ne lui donnerait pas. Il croupit dans la saleté, dort sur des chiffons ou pullule la vermine. Sa poitrine est secouée tous les hivers par des rhumes qui n'en finissent pas. Ses plaies exposées à l'ordure suppurent indéfiniment. Le jour où il touche son secours, il s'enivre et le lendemain il n'a pas de quoi acheter du pain.

Les grandes villes entretiennent ainsi de véritables armées de parasites. Ils grouillent dans les rues étroites à maisons sordides ; ils ont de nombreux enfants qui, loin de leur coûter leur rapportent. Mais la société ne bénéficie guère de leur fécondité ; ces enfants alimenteront le crime et la prostitution.



III

La société de demain comprendra, il le faut espérer, que l'assistance n'est pas une déchéance, mais un droit.

Tout vieillard, tout enfant abandonné par ses parents, tout homme ou toute femme momentanément privé de ressources doit la recevoir sans avoir besoin de prier, de s'humilier, d'exagérer son mal ou sa misère.

La porte de la maison de secours doit être largement ouverte, parce que la misère n'attend pas.

« L'homme finit sa vie dans le désespoir » a dit Spinoza. C'est ce qui fait que les plus beaux hospices de vieillards sont des maisons de tristesse. Celui qui entre là sait qu'il lui faut laisser toute espérance et qu'il n'a plus à attendre que la mort. La société doit donc procurer au vieillard qui ne veut pas profiter de ces hospices les moyens de vivre seul de la vie de tout le monde.

La loi sur l'assistance obligatoire a été un premier pas dans cette voie, mais comme toutes les lois faites en faveur des pauvres, elle existe avant tout sur le papier. Le malheureux qui veut en bénéficier doit avoir des protecteurs. D'ailleurs le secours alloué ne permet pas de vivre à celui qui n'aurait pas d'autres ressources.

L'hospice de vieillards doit être une maison gaie. C'est le remerciement de la société au travailleur qui lui a donné toute une vie d'efforts. On doit pouvoir y trouver une chambre confortable et personnelle, une bonne nourriture, des soins, des livres, des jeux ; le cinéma, le concert.

On doit y trouver avant tout la liberté ; la faculté de sortir, de ne pas rentrer coucher, comme dans sa propre maison. C'est la privation de liberté qui est la chose la plus pénible aux hospitalisés. Ils passeraient encore sur les mauvaises conditions, mais beaucoup préfèrent geler de froid et pâtir de la faim dans leur mansarde plutôt que de voir les menus actes de leur vie de chaque jour réglementés par une administration tracassière.

L'enfant abandonné par ses parents, l'orphelin ont droit à la vie heureuse, au développement intégral de leur intelligence au même titre que n'importe quel autre enfant.

Le préjugé de caste qui subsiste, encore très vivant, de nos jours, fait à l'enfant un crime de ce qui n'est que son malheur. Sorti du corps de sa mère il vaut tout autant que celui qu'une reine ou une milliardaire a mis au jour. Les personnes peuvent être inégales en intelligence, en énergie, en mérite, mais les ventres sont égaux ; il n'en est ni de nobles ni d'ignobles. C'est la vie, plus tard qui doit régler les différences, honorer le génie, reconnaître l'effort, estimer la valeur morale, mais au jour de la naissance tous les bébés sont égaux.

Dans une société bien ordonnée, l'abandon d'un enfant au lieu d'être pour lui une calamité, sera un bonheur puisqu'il aura pour effet de substituer à la direction de son éducation, l'Etat éclairé à une famille quelconque.

L'éducation par les parents aurait été mauvaise. Grandi dans la malpropreté, souvent dans la laideur morale, toujours dans l'ignorance, l'enfant serait préparé pour la vie inférieure. A la famille se substitue l'Etat ; le bébé manque de tendresse, mais il a l'hygiène, les soins bien dirigés et il se développe en santé. Plus tard les pédagogues font rendre à son intelligence tout ce qu'elle peut donner.

L'origine de l'enfant n'est pas une tare ; c'est son avenir et non sa naissance qui devra donner la mesure de la considération à laquelle il aura droit.

L'hôpital est aujourd'hui le séjour des malades pauvres, c'est pourquoi il est si mauvais. Dans la société future, il sera un service public dont on profitera comme on profite de la poste, des chemins de fer etc... Tout le monde ira pour se faire soigner, pour se faire opérer, pour accoucher.

Les soins donnés dans la famille sont toujours défectueux, sauf pour les personnes très riches. Les parents ignorent tout de l'hygiène, de l'antiseptie, ils ne comprennent pas les raisons qui guident les médecins et tiennent peu compte de leurs avis. Si la maladie est contagieuse des familles, des maisons sont contaminées. Si la maladie est longue, les parents se lassent ; beaucoup plus souvent qu'on ne pourrait croire, ils désirent la mort du malade au lieu de la redouter.

A l'hôpital, le malade ne gêne personne ; tout y peut être mis en œuvre pour sauver sa vie ; pour lui faire recouvrer la santé.

Les grandes salles des hôpitaux actuels sont un reste de barbarie. Le malade, déjà inquiet de son propre sort doit assister à l'agonie et à la mort du voisin. Il faut l'universel égoïsme avec le découragement profond pour que les hospitalisés ne meurent pas d'émotion ; surtout ceux qui gravement atteints, ont toutes raisons de penser que le destin terrible de leur camarade sera bientôt le leur. Les vastes dortoirs sont un vestige des siècles passés où l'on mettait jusqu'à six malades à croupir dans le même lit.

La promiscuité favorise la contagion, à tel point que certains malades, entrés à l'hôpital pour une affection bénigne, en contractent une grave et meurent.

L'hôpital de la société future ressemblera aux maisons de santé bien tenues que notre régime ploutocratique

réserve aux riches ; propreté éblouissante, chambres gaies pour un, deux, trois, quatre lits au plus ; isolement des malades graves.

Et les médecins ? Que feront-ils lorsque tous les malades iront à l'hôpital. Cette question est secondaire ; si les médecins ne trouvent pas à s'employer, ils feront autre chose. D'ailleurs selon toute probabilité, la profession médicale ne fera que se transformer. Les médecins de quartier deviendront médecins d'hôpital et recevront des traitements fixes.

La profession de médecin de quartier est fatiguante et aléatoire. Il faut monter des étages toute la journée. Isolé dans son appartement, loin de ses anciens maîtres, le médecin au lieu d'accroître ses connaissances, oublie avec les années ce qu'il a appris à l'université. La pratique prend, dans son esprit, la place de la théorie, il est vrai ; mais ses moyens d'investigation sont bornés. Privé de laboratoire, d'appareils, d'aide, il n'a pour éclairer son diagnostic que le simple témoignage de ses sens. Il n'ose prendre la responsabilité d'une opération importante, qu'il ne pourrait faire d'ailleurs, faute d'installation et de pratique.

Exercée à l'hôpital, la profession médicale sera beaucoup plus intéressante ; parce que plus scientifique.

Le régime des aliénés s'est beaucoup amélioré depuis le temps ou Pinel les a délivrés de leurs chaines. On ne croit plus que la folie est l'effet de la possession démoniaque et que les aliénés sont des coupables qu'il faut punir. Néanmoins il y a encore beaucoup à faire dans cette voie.

La plupart des malades enfermés dans les asiles ne sont pas dangereux ; vieillards atteints de faiblesse mentale, alcooliques devenus déments, paralytiques généraux peu avancés, déments précoces, demi-idiots, mélancoliques à délire tranquille.

Tous ces gens se désespèrent d'être maintenus enfermés et il n'y aurait pas d'inconvénient à leur accorder une demi liberté. Il ne faut pas songer à les lâcher dans la vie, ils ne sauraient s'y diriger, mais le régime de « *l'open door* » la porte ouverte, préconisée par les aliénistes anglais convient à leur état. L'asile au lieu d'être la prison serait la maison tutélaire où ils trouveraient le vivre et le couvert contre quelques heures par jour d'un travail approprié à leurs facultés.

Une école de philantropes préconisait, il y a une vingtaine d'années, le pain gratuit. L'idée est excellente si on l'élargit jusqu'à fournir à tout nécessiteux le « *minimum de vie* » sans travail.

Plus de morts par la faim, plus de suicides par misère extrême. Au dernier échelon on serait toujours certain de trouver un abri rudimentaire, une soupe chaude, un bain de propreté. L'asile de nuit élargi, amélioré et multiplié pour répondre à toutes les demandes.

Certains trouveront notre conception un peu étroite, mais il faut songer à la paresse. Si le "*minimum de vie*" éta t trop élevé, la société aurait à entretenir de véritables armées de paresseux préférant le minimum de vie au travail.

Enfin une société meilleure devrait ajouter à l'assistance un chapître inédit : l'assistance aux animaux.

Le soin des bêtes malheureuses est abandonné à l'initiative de quelques braves gens clairsemés qui veulent bien s'en soucier.

A cet égard les conceptions sont à tel point grossières et brutales que les personnes charitables qui ont pitié des bêtes, loin de recueillir des éloges, ne trouvent que moqueries et injures. Cette femme va donner à manger aux chats

perdus, dit-on ; elle est certainement folle. Perdre son temps et son argent pour les animaux, dit un autre, est-ce assez stupide ; comme si cette femme ne ferait pas mieux de s'occuper des enfants.

Il est à noter que ceux qui parlent ainsi ne font rien ni pour les enfants, ni pour les bêtes. Le spectacle de la pitié pour les animaux bouleverse simplement leurs préjugés.

La façon dont on en use avec les chiens est barbare au plus haut point. Tout chien trouvé dans une rue parisienne est transporté à la Fourrière où on le tue. Les hurlements de ces animaux, torturés par la faim avant d'être sacrifiés font de la Fourrière un lieu d'horreur devant lequel on ne peut passer sans un serrement de cœur quand on n'est pas une brute. Elle fait penser aux cachots du Moyen-Age du fond desquels les gémissements des malheureux allaient frapper l'oreille du passant.

La "*Société Protectrice des animaux*" donne quelque argent pour des refuges de chiens et de chats. Malheureusement les bêtes peuvent encore moins se défendre que les pauvres. Souvent les gens préposés à ces refuges tuent les animaux pour ne pas avoir à les nourrir.

D'abord les humains, dira-t-on. Evidemment d'abord les humains, mais penser aux hommes n'empêche pas de penser aux bêtes. Le chat que nous avons pris pour notre agrément, qui nous a charmé par sa grâce, ses care ses, il est cruel de le jeter à la rue lorsqu'il a cessé de nous amuser.

La société doit réparer la faute de ceux qui manquent de cœur et en avoir à leur place. En des refuges bien aménagés ou la multiplication serait empêchée, on donnerait aux chiens, aux chats, aux vieux chevaux une vie heureuse à peu de frais.

La pitié envers les animaux rend pitoyable aux hommes; les tueurs d'abattoir deviennent facilement des assassins. L'enfant qui se délecte à bruler vif un misérable rat, qui déniche les nids d'oiseaux, assomme les chats à coups de pierre deviendra un homme grossier et brutal dont les faibles auront à souffrir.

Les personnes qui secourent les chats perdus sont généralement bonnes ; la pitié n'est pas exclusive ; elle vibre à la souffrance d'où qu'elle vienne.

L'homme vainqueur dans la lutte pour la vie a chassé les bêtes de la terre. Partout où il s'est établi, elles ne peuvent trouver à vivre qu'avec sa permission. Ce serait la gloire de la civilisation de faire l'homme si fort qu'il puisse étendre sa protection jusque sur les bêtes dont il a pris la place.



COLLECTION U.S.T.I C.A.

L'Enseignement

et

la Culture intellectuelle

PAR LA

Doctoresse PELLETIER



PRINCIPAUX OUVRAGES DE L'AUTEUR

Philosophie Sociale.
Dieu, Morale et Patrie.
L'Individualisme.
L'Emancipation sexuelle de la Femme.
Mon Voyage aventureux en Russie Soviétique.

En vente chez Giard et Brière, 16, rue Soufflot.

L'Assistance.
Dépopulation et Civilisation supérieure.
In anima vili.

Chez l'auteur, 75 bis, rue Monge.



L'ENSEIGNEMENT

et

LA CULTURE INTELLECTUELLE

IDÉES GÉNÉRALES SUR L'ENSEIGNEMENT

I

Les principes fondamentaux sur lesquels est basée l'instruction sont très étroits. On conçoit l'enseignement comme une préparation non à la meilleure vie possible, mais à la vie dans des cadres mesquins, comme l'adaptation à une condition sociale fixée dès la naissance de l'individu.

Les classes dirigeantes pensent, avant toute chose, à ne pas créer d'éléments susceptibles de troubler la société où elles ont la meilleure place. C'est pour cela qu'elles ont institué un enseignement primaire rudimentaire destiné à enlever aux enfants pauvres toute idée de regarder au-dessus d'eux ; alors que l'enseignement secondaire, destiné aux enfants riches, donne la possibilité de s'élever jusqu'à la plus haute culture.

L'école primaire prend les enfants du peuple de six à treize ans. Elle leur enseigne très peu de choses ; la lecture, l'écriture, l'orthographe, auquel on consacre inutilement de longues et précieuses années, un peu de calcul ; une histoire appropriée à la formation de l'électeur naïf et docile, une morale étroite réglementant la petite vie qui attend l'élève de condition misérable.

De tout cela, à la vingtième année, il ne reste presque plus rien. La plupart des primaires sont incapables de coordonner assez leurs idées et leurs phrases pour pouvoir

écrire avec clarté la lettre la plus simple. Non seulement ils ont oublié cet orthographe qu'on leur a si minutieusement appris, mais ils ne savent pas s'exprimer de manière à être compris ; ils brouillent toutes leurs idées et disent le contraire de ce qu'ils veulent dire. La seule chose qui leur reste à peu près entière de l'école, est la lecture ; ils peuvent lire un journal, c'est-à-dire qu'ils ont la faculté d'être trompés. Aussi reçoivent-ils toutes faites leurs idées des classes dirigeantes.

L'enseignement secondaire, lui, n'a pas pour fin préméditée d'abêtir : il vise, au contraire, au développement intellectuel. Néanmoins, il s'en faut qu'il soit ce qu'il devrait être. Dépourvu d'idéal élevé, il vise avant toute chose à la carrière future, ce qui fait que l'ennui s'y substitue à l'intérêt. Toute une école a reproché aux études du lycée de comprendre une quantité de choses inutiles, c'est-à-dire de choses qui ne servent pas à gagner de l'argent. L'Etat lutte un peu contre cette tendance mesquinement utilitariste, mais les familles lui sont toutes acquises. Les élèves ne voyant, dans l'enseignement reçu, qu'une vaine formalité, transforment les spéculations intellectuelles les plus élevées en un bachotage inepte où la mémoire est seule à travailler. C'est en vain qu'on pense élever le niveau intellectuel en accroissant la difficulté des examens, leur préparation n'est qu'un gavage et le candidat s'empresse de tout oublier dès le diplôme obtenu.

La culture intellectuelle ne doit pas être subordonnée à quelque chose d'autre qu'elle-même ; elle est une fin en soi. Donner à l'élève le moyen de se créer la vie intellectuelle la plus élevée possible, tel doit être le but de l'éducation.

L'éducateur n'a pas à se préoccuper de ce que sera l'enfant, il n'en sait rien et il ne doit pas le prévoir. La profession qu'exercera un jour l'élève pour gagner sa vie n'a pas l'importance primordiale que

l'on croit ; le jeune homme fera son choix quand il le faudra. On enlève tant de charme à l'existence en décidant dès l'enfance de la sphère limitée où l'individu aura à exercer son activité ; c'est comme une prison morale dans laquelle on l'enferme. Former un être intelligent, possédant les vues les plus étendues sur la connaissance et capable s'il le désire d'approfondir par la suite n'importe quelle branche de cette connaissance telle doit être l'idée directrice de l'éducateur.

Pour la réaliser, il est indispensable que le professeur n'ait qu'un nombre restreint d'élèves ; douze ou quinze sont assez, car il doit pouvoir les connaître, s'occuper de chacun, se rendre compte que non seulement l'élève *sait* sa leçon, mais s'en est parfaitement assimilé les matières. Stuart Mill, dans ses « Mémoires », raconte que son père exigeait de lui non seulement qu'il sût les mots et les idées nouvelles qu'il venait d'apprendre, mais encore qu'il les reproduisît dans son langage, afin de bien montrer qu'il les avait assimilés.

M. Bouasse, dans son livre « Bachot et bachotage », dit qu'on pourrait écrire sur la porte des lycées « Etablissements où l'on dicte ». Les professeurs, probablement dans le but puéril de ressembler aux professeurs de faculté, dictent les cours aux enfants et ceux-ci apprennent leurs cahiers. Ce mode d'enseignement, outre qu'il a pour effet de rendre les études rebutantes, fait de l'élève un perroquet et non un être intelligent.

Il ne doit pas y avoir de cours ex-cathedra au lycée ; un bon manuel les remplacerait avantageusement. En classe, la leçon se passerait toute en interrogations et en explications. *La maïeutique de Socrate reste après deux mille ans la meilleure méthode pédagogique ;* elle fait travailler l'intelligence et non la mémoire.

La culture élevée n'est pas accessible à tous les enfants. Dans l'enseignement secondaire actuel, le baccalauréat, si rudimentaire qu'il nous paraisse, fait une sélection. Bien

des jeunes gens, quelque effort que fassent leurs parents, ne peuvent jamais y parvenir.

Bien entendu, cette sélection ne devrait pas avoir l'argent pour base. Dans notre société ploutocratique, le génie misérable est étouffé dans l'œuf et l'on hisse jusqu'au sommet de la hiérarchie scientifique la médiocrité opulente. Le résultat, c'est le déclin des sciences que M. Lechatelier déplore dans un article récent.

Il n'est pas vrai que le génie soit favorisé par les obstacles : on ne connaît que les génies qui ont triomphé. Mais si l'étouffement systématique parvient à empêcher le développement des intelligences supérieures, par contre, les plus grands honneurs ne donnent pas un esprit original à qui n'en a pas. C'est avec raison que Lénine a appelé la société présente « l'anarchie capitaliste » ; la quantité de force perdue est énorme dans ce système absurde qui donne à l'argent la place de l'intelligence.

La querelle des anciens et des modernes du XVIIe siècle s'est poursuivie jusqu'à nos jours. Ce sont les modernes qui l'ont emporté ; les études latines et grecques ont beaucoup moins d'ampleur qu'autrefois et malgré tout ce qu'on a pu dire de l'utilité du latin pour la formation du style, il y a lieu d'en être satisfait.

Il faut songer que jusqu'au seuil du XIXe siècle le latin était une langue internationale. La plupart des ouvrages de science et de philosophie étaient écrits dans cette langue, il fallait donc la connaître pour pouvoir travailler. Ce n'était pas un mal, car, avec la langue maternelle et le latin, tous les ouvrages étaient accessibles ; en outre, on pouvait à l'étranger, communiquer avec les personnes instruites, tandis qu'aujourd'hui la différence des langues met des barrières entre les savants de pays différents. Mais l'évolution se fait dans le sens de la généralisation de la culture. Les savants, les philosophes préfèrent être accessibles à tout le monde plutôt qu'à un public restreint de lettrés.

On a prétendu que le latin et le grec étaient nécessaires pour comprendre le sens des mots scientifiques. Ils y aident en effet, puisque ces mots sont presque tous gréco-latins. Mais on remarquera que le sens littéral de ces mots est souvent beaucoup plus étendu que leur sens réel ; cela tient à la complexité de la connaissance qui s'accroît avec le temps. Le mot physiologie vient de phusis, la nature, et de logos, et cependant la physiologie n'est pas la science la nature en général, mais d'une petite partie de la nature ; les fonctions des êtres organisés.

La pratique nous montre que les élèves de l'enseignement moderne réussissent aussi bien à l'Université que ceux de l'enseignement classique. Les sciences, l'histoire, la philosophie peuvent se passer de latin. Il est bien difficile d'admettre qu'il faille absolument savoir les langues classiques pour écrire correctement et dans un style clair des ouvrages scientifiques, historiques ou philosophiques. *Le petit secours que peut donner la connaissance du latin et du grec ne vaut pas les années d'efforts dépensées à son acquisition.*

Les langues mortes ne doivent pas se perdre et cela arriverait infailliblement si on renonçait totalement à leur étude. L'antiquité est la source de notre culture et il serait désastreux que nos descendants aient oublié qu'il a existé un Socrate, un Platon, un Aristote ; voire un Alexandre et un César. Les œuvres antiques sont traduites, mais si les langues dans lesquelles elles ont été écrites étaient oubliées, les traductions se perdraient peu à peu. Un tel danger n'est pas à redouter si on fait des langues anciennes une sprécialité. Il y aura des hellénisants et des latinisants, comme il y a des hébraïsants et des orientalistes.

Stuart Mill, dans son adresse inaugurale à l'Université d'Aberdeen, a dit avec juste raison que l'enseignement moderne n'avait rien d'incompatible avec l'enseignement classique ; qu'ils se complétaient au con-

traire et qu'une culture sérieuse devait comporter à la fois les langues mortes, les langues vivantes et les sciences. Il faut penser néanmoins que le domaine de la connaissance s'accroissant toujours, il devient de plus en plus difficile de tout enseigner.

Les langues anciennes ne sont apprises qu'aux dépens des langues modernes, au grand dommage de la culture. Comment étudier la vie d'un pays où l'on voyage, si on en ignore la langue. On n'acquiert qu'une connaissance superficielle de touriste ; les idées et les sentiments des peuples que l'on visite échappent complètement. Même si on reste chez soi ; l'ignorance des langues borne l'instruction. On est réduit aux livres de sa nation avec, en plus, quelques ouvrages traduits, la pensée du reste du monde nous est fermée.

Il serait beaucoup plus simple d'unifier les langues et on peut prévoir un temps où cette unification se fera. Malgré tout ce qu'on a pu dire sur les rapports de la langue au génie d'un peuple, *mieux vaudrait renoncer à tous ces génies particularistes et traditionnalistes et aller plus avant.* Les traditions comportent plus de préjugés que de choses utiles par la raison que la bonne adaptation au monde n'est pas derrière nous, mais dans l'avenir.

Les coutumes, les habitations, les moyens de locomotion s'unifient ; les habitants des grandes villes du monde entier s'habillent de la même façon ou à peu près ; pourquoi ne parleraient-ils pas la même langue ? L'attachement à une langue est la marque d'un amour-propre national aussi inférieur que pouvaient l'être autrefois l'amour-propre de village, de tribu, de province.

L'uniformisation est regrettable à certains égards ; elle détruit les originalités ; le pittoresque des vêtements, des maisons, des coutumes qui variaient non seulement de nation à nation, mais de province à province ; voire de village à village. Mais le progrès n'est pas en tout un bien, il com-

porte, en regard de ses avantages, certains désavantages et toute la question est de savoir si la somme des uns l'emporte sur la somme des autres. Il peut être plaisant pour un voyageur qui parcourt la Bretagne de voir ces costumes archaïques, ces coiffes féminines qui changent avec chaque région ; mais, pour l'habitant, il n'y a qu'une vie monotone et triste au sein de la malpropreté, de l'ignorance et de l'alcoolisme.

Rendre la vie plus commode, plus large, plus intéressante, plus heureuse, si possible plus longue, tel doit être le but ; tout ce qui ne tend pas vers cette fin est à rejeter. Le progrès doit être accepté avec plaisir, quelque soit le lieu où vit son promoteur. Le passé a agrandi la vie et les futuristes ont tort de vouloir le rejeter d'un bloc ; ils ne font ainsi que borner l'existence en l'amputant des souvenirs. Mais le passé ne doit pas entraver l'avenir ; on peut voir avec plaisir une vieille maison contemporaine d'hommes disparus depuis longtemps sans la vouloir habiter et moins encore en faire bâtir une pareille pour son usage.

Mais il ne faut pas espérer que l'humanité puisse se libérer ainsi d'emblée de ses préjugés. Le cerveau humain n'est pas souple ; il fonctionne dans la routine et quand on tente de changer, l'homme est perdu.

L'adoption de l'Esperanto comme langue auxiliaire internationale serait un bon pas en avant dans la voie du progrès. L'Esperanto rendrait les services que rendait autrefois le latin et il les rendrait beaucoup mieux, car sa connaissance, au lieu d'être restreinte aux seuls intellectuels, serait étendue à tout le monde. Mais il faudrait l'enseigner dans les écoles, en même temps que la langue maternelle.

II

Les esprits d'avant-garde ont depuis bien des années déjà, demandé la gratuité de l'enseignement secondaire. Jusqu'ici, on ne les a pas écoutés ; la réforme a été repoussée sous des prétextes fallacieux. La raison véritable de ce refus est la crainte qu'a la bourgeoisie de voir le peuple s'instruire ; elle sait que la culture du prolétariat serait la fin de ses privilèges. Elle semble néanmoins aujourd'hui vouloir faire quelques concessions à cet égard. Perdant peu à peu sa vitalité, les esprits d'élite lui font de plus en plus défaut et les progrès de la connaissance se ralentissent. La classe dirigeante comprend la nécessité de faire appel à des éléments nouveaux, pris dans les milieux populaires.

Si elle réussit, peu de choses seront changées, car la porte de la culture intellectuelle ne sera qu'entr'ouverte aux pauvres ; le peu d'entre eux qui bénéficieront de la réforme sera absorbé par la bourgeoisie et ne contribuera en rien à l'affranchissement général. Seule une révolution qui bouleverserait la société, comme a fait la Révolution russe, permettrait de réaliser la justice dans l'éducation.

Tous les enfants doivent être égaux devant la culture intellectuelle, les inégalités ne peuvent correspondre qu'aux différences d'aptitudes.

Les intelligences sont inégales. Dans l'avenir, sous l'influence d'une éducation plus soignée, il est plus que probable que l'inégalité intellectuelle sera moins grande entre les hommes, mais elle persistera.

La détermination du degré d'intelligence des enfants par un examen anthropo-psychologique ferait plus de mal que de bien ; la science est encore dans l'enfance. les erreurs seraient énormes, autant que néfastes.

Certains enfants, que l'on croit très supérieurs, ne donnent par la suite que des hommes médiocres ; d'autres, à développement tardif, après n'avoir été que de piètres écoliers, deviennent des hommes remarquables. *L'égalité doit donc être absolue au point de départ de l'éducation.* Des examens périodiques marqueraient le passage d'un degré d'enseignement au degré supérieur.

Ces examens pourraient être renouvelés, même plusieurs fois. Il faut tenir compte des développements tardifs et, d'ailleurs, la société éducatrice adoptant une conception large de son rôle, ne doit pas s'arroger le droit de fermer pour toute sa vie une carrière à un enfant, parce qu'il a échoué à un examen.

La sélection se ferait ainsi au cours des études. Les enfants les plus mal doués s'arrêteraient au premier cours, d'autres au second, d'autres au troisième, etc., ainsi de suite, jusqu'au seuil de la jeunesse.

Les enfants moyennement ou peu doués seraient dirigés à seize ans vers des écoles de travail manuel. Cependant l'université ne les abandonnerait pas ; pendent deux heures par jour, les jeunes gens seraient tenus de suivre des cours de culture générale.

Cet enseignement serait destiné à élargir et à embellir une vie d'ouvrier. Il porterait uniquement sur des matières d'utilité journalière ; écrire une lettre, faire un compte, lire et commenter un journal, une revue. Il comprendrait en outre des rudiments de droit, un aperçu simple de l'organisation politique et économique des nations ; des vues élémentaires sur la science dans ses rapports avec la vie ; automobilisme, aviation, télégraphe, téléphone, géographie au point de vue des voyages, musique, audition et explications des chefs-d'œuvre de l'art musical ; les écoles en peinture et en sculpture, jugement d'une œuvre d'art. L'applica-

tion large du cinéma permettrait de rendre cette culture concrète et attrayante.

De cette façon, le plus mal doué, les anormaux mis à part, pourrait posséder une somme appréciable de connaissances. Son travail d'ouvrier ou d'employé terminé, il trouverait du plaisir à une lecture, à une conférence, à un concert, à une pièce théâtrale. Bien habillé, spacieusement logé, correct dans son langage et dans ses manières, il ne ressemblerait en rien à l'ouvrier d'aujourd'hui.

Les enfants les mieux doués franchissant l'une après l'autre les barrières, arriveraient jusqu'aux universités.

Aujourd'hui, la haute culture est une affaire de classe beaucoup plus que d'aptitudes et même de goût. Les nobles, autrefois, auraient cru déroger en exerçant un commerce. Aujourd'hui, bien des bourgeois croiraient également déroger s'ils ne faisaient pas de leur enfant un médecin, un avocat ou un professeur. Le résultat, c'est l'encombrement des carrières dites libérales et leur médiocrité moyenne.

La plupart des jeunes gens qui font des études supérieures n'ont aucun goût pour elles. Ils travaillent contraints et forcés parce qu'ils ont besoin de gagner leur vie et que les diplômes seuls donnent accès aux carrières. La culture intellectuelle, ravalée au niveau d'un métier, ne leur apporte qu'ennui et, loin d'y gagner, leur intelligence y perdrait plutôt.

Lorsque la suppression des classes sociales sera un fait accompli, il en ira tout autrement. Il n'y aura aucun deshonneur à être ouvrier, l'ouvrier n'étant plus un esclave. Les ouvriers et les paysans formeront, d'ailleurs, la presque totalité de la population.

L'enseignement des universités n'est pas un véritable enseignement supérieur. Les cours des facultés de sciences ne forment guère que des licenciés et des agrégés pro-

pres seulement à enseigner les éléments des sciences aux enfants des lycées. Les véritables savants, qui font avancer les sciences, se forment seuls ou par le hasard des relations ; rien n'est spécialement organisé pour les préparer.

Cela pourra paraître paradoxal, mais c'est ainsi : l'Etat ne connaît pas le savant, il ne connaît que le professeur. Le ministère de l'Instruction Publique ne paie pas un mathématicien, un physicien ou un chimiste, pour faire des travaux, il les paie pour enseigner les éléments des sciences aux étudiants. Dans les sciences qui nécessitent un matériel, le savant paie ses recherches avec des prix ; il sollicite l'appui d'un maître pour un local, pour des appareils, la plupart du temps il y a de très grandes difficultés. Moissan a fait, dans une salle de cours qu'on lui prêtait par obligeance, la plupart des travaux qui l'ont illustré. Nombre de vocations scientifiques avortent, faute d'argent. Le jeune homme pauvre ne songe même pas à entreprendre des recherches pour lesquelles il faudrait consacrer des années à dépenser beaucoup d'argent sans en gagner ; vite, il court au diplôme qui donne une place. Quant à la jeune fille, il n'en faut même pas parler ; on ne lui laisse conquérir dans la science une modeste place que si elle y entre au bras d'un homme.

L'enseignement supérieur devrait être scindé en deux parties. Le cycle inférieur correspondrait à ce que sont actuellement nos universités ; on y formerait les fonctionnaires, les ingénieurs, les médecins, les professeurs, etc. Dans le cycle supérieur, on formerait les savants véritables chargés de faire avancer la science.

Seules de rares capacités seraient admises au bénéfice de cette culture transcendante et il y aurait à l'entrée de l'établissement qui la donnerait un examen très difficile.

La valeur des examens en tant que mesures des aptitudes a été critiquée avec juste raison. *Les examens actuels, même les plus*

élevés, évaluent la mémoire, le travail et fort peu l'intelligence. Des esprits très médiocres triomphent, alors que des intelligences supérieures échouent. Il est des étudiants qui apprennent par cœur leurs cours sans les comprendre, ils sont reçus aux examens.

Malheureusement, l'examen n'est pas remplaçable ; si on le supprime, il n'y aura à sa place que le népotisme, l'arbitraire et la faveur. Il faut prendre des précautions contre les passions humaines. Toutes choses bien considérées, c'est donc encore l'examen qui donnera le plus de garanties, car il prouve tout au moins le travail.

Il faut d'ailleurs remarquer que, vraisemblablement, cette école de haute culture ne trouvera que peu d'amateurs. N'ayant à examiner qu'un petit nombre de candidats, les professeurs pourront prendre tout le temps nécessaire pour évaluer leur valeur réelle. En outre, on devra admettre dans cette école, sans leur faire subir d'examen, des personnes ayant déjà fait des travaux.

L'enseignement donné à « l'Ecole de haute culture » ne comporterait pas de cours. Les cours sont déjà trop nombreux à l'Université, où ils constituent un anachronisme. La leçon *ex cathedra* est la survivance du temps où les livres étaient rares, parce que l'imprimerie n'était pas inventée. L'école de haute culture ressemblerait aux « séminaires » allemands ; elle n'aurait que des salles de travail, des bibliothèques et des laboratoires. Chaque matière aurait un directeur des études pris parmi les savants réputés ; il indiquerait les sujets de travaux et en donnerait les grandes lignes. Sous ses ordres, des adjoints auraient pour tâche de servir de guides journaliers aux élèves dans leurs recherches de bibliothèque et de laboratoire.

Les élèves de l'Ecole de haute culture seraient destinés à faire avancer la science. Certains pourraient devenir professeurs d'université, mais ils auraient surtout droit à des places de « savant » comportant des

traitements élevés sans obligation déterminée.

Il est tout à fait mauvais de contraindre comme on le fait actuellement des savants illustres à faire des cours relativement élémentaires. La société n'a pas encore compris l'utilité du savant en tant que savant. Elle ne connaît, comme nous le disons plus haut, que le professeur qu'elle paie uniquement pour enseigner, sans se soucier de travaux personnels qui sont une superfétation et peuvent ne pas exister. Pour gagner son argent, le savant doit donc faire des cours ; que cela lui plaise ou non, qu'il ait ou n'ait pas d'aptitude, qu'il sache ou non parler en public. Aussi, beaucoup de cours, même de savants réputés, sont-ils, au point de vue pédagogique, au-dessous du médiocre. Tel marmotte entre ses dents de manière inintelligible, tel autre, qui ne veut pas se donner la peine de préparer un enseignement complet, se borne à exposer ses propres travaux, souvent des travaux difficiles que les étudiants sont incapables de comprendre. Tel autre, savant hors de pair mais orateur déplorable, est incapable de coordonner ses matériaux, il brouille tout ; les étudiants comprennent s'ils le peuvent.

Même à l'Université, les cours sont inutiles. Avec des laboratoires, des salles de travail, des bibliothèques, des directeurs d'études et des interrogateurs, on formerait de bien meilleurs élèves. *Les cours seraient remplacés par de bons manuels avec des éditions fréquentes*, afin d'être au courant des progrès de la science. A des intervalles rapprochés, toutes les semaines, par exemple, les élèves seraient interrogés sur une question fixée à l'avance. L'étudiant serait ainsi tenu en haleine dans son travail et la suppression des cours déchargerait le professeur d'une besogne fastidieuse, il pourrait consacrer à ses travaux personnels l'énergie inutilement dépensée.

On ne manquera pas d'objecter le peu de garantie qu'offriraient ces « savants » payés grassement par la société, sans être tenus à

rien de spécial. Les découvertes ne se commandent pas et il arriverait, en effet, que souvent l'argent serait perdu. Des hommes ayant donné durant leur scolarité les meilleurs espoirs ne feraient pas avancer la science d'un pas. Une société bien organisée doit se résigner à ces pertes inévitables, sa mentalité ne saurait être celle d'une petite bourgeoise comptant avec sa cuisinière. De même qu'il faut semer bien des graines pour avoir un épi ; on doit se résigner à pensionner quelques inutiles pour avoir de temps à autre un homme hautement supérieur que la société mettrait en possession de tous les moyens de donner le meilleur rendement à son génie.

Mais, si bonne soit-elle, une réglementation ne doit jamais être trop absolue, par la raison qu'elle ne peut prévoir tous les cas. Il est des esprits indépendants qui se refusent à passer par une école, si large qu'en puisse être l'esprit. Il faut en outre compter avec l'humanité réelle, c'est-à-dire prévoir d'avance que des savants illustres pourront être en même temps des esprits étroits, qu'ils seront autoritaires, jaloux, qu'ils dédaigneront la meilleure idée lorsqu'elle ne sera pas d'eux ; qu'ils se serviront de leur puissance pour contraindre leurs élèves à travailler d'après leurs méthodes, etc., etc... Des places de « savant » devront donc être accordées à des auteurs de travaux remarquables qui se seront formés eux-mêmes. Jean-Jacques Rousseau n'est allé ni au collège, ni à l'université et cependant des professeurs d'université passent leur vie à commenter son œuvre.

Evidemment, il faudra quand même instituer un jury pour décider si les travaux méritent ou non la place de savant. On pourra réduire la part inévitable d'injustice en faisant ce jury très nombreux

Ce que nous disons des sciences est applicable à la philosophie, aux lettres et aux arts. *Le mécénisme est la marque des civilisations inférieures*, il avilit à un rôle de flagorneur et de mendiant des écrivains illus-

tres dont les œuvres illumineront pendant des siècles l'humanité tout entière.

Auguste Comte, dont l'œuvre philosophique fait l'admiration du monde civilisé, devait donner des leçons de mathématiques pour vivre. Il se fâcha avec Stuart Mill pour une question d'argent, parce que, ne parvenant pas à subsister, il en était réduit à demander de l'argent à ses amis. Herbert Spencer dût recourir à l'aide pécuniaire de Stuart Mill pour publier ses ouvrages. De tels exemples montrent combien est insuffisante l'organisation sociale, qui laisse au hasard et à la chance la production des monuments les plus hauts de la pensée humaine.

La vie matérielle du romancier est à la discrétion du public. Aussi, voyons-nous des auteurs de feuilletons informes et ineptes arriver à la fortune, alors que des écrivains remarquables ont une vie misérable. Les œuvres de Verlaine se vendent aujourd'hui à des prix élevés. Leur auteur vivait dans une misère profonde. Il habitait un logement sordide dans le quartier Mouffetard, il était vêtu de haillons et se faisait pilier d'hôpital pour pouvoir manger.

Abdiquant toute personnalité, le romancier et le dramaturge écrivent pour le public et la littérature se fait pour ainsi dire à la commande, comme les chaussures et les vêtements.

Aux places de « savant » devront donc correspondre des pensions d' « écrivain », assurant une vie aisée à l'auteur d'un roman, d'une pièce de théâtre, d'un volume de vers jugés remarquables. La littérature est moins prenante que la science, on peut tout en écrivant un livre remplir une fonction sociale quelconque. Ainsi font un certain nombre d'écrivains, qui demandent le pain quotidien à une place de bureau. Cette situation est préjudiciable à l'œuvre qui d'objet principal de la vie, passe à l'état secondaire.

III

Dans l'enseignement des universités, une place beaucoup plus grande doit être donnée à la pratique. On peut actuellement devenir médecin sans savoir ausculter un malade, sans avoir jamais ouvert un abcès, fait une injection intra-veineuse, pratiqué une application de forceps, etc.

Lorsque, après six ans d'études, on s'installe pour exercer, on s'aperçoit qu'on ne sait à peu près rien de ce qu'il faudrait savoir. Heureusement, les clients ne peuvent pas juger, on dissimule son ignorance et c'est sur eux qu'on fait peu à peu son apprentissage.

Sans verser dans le corporatisme de ceux qui voudraient que l'on supprimât de la médecine les sciences accessoires et jusqu'à l'anatomie comme inutiles à la pratique, on pourrait créer dans les services hospitaliers des écoles d'examen des malades ou, sous la direction de jeunes maîtres ayant deux années d'internat, les élèves puisent les connaissances indispensables à un médecin praticien.

Même mépris de la pratique dans les facultés de sciences. On fait de la science une chose morte, livresque et psittacique. On passe quatre heures par semaine à manipuler et encore pas toujours. Chaque manipulation n'est faite qu'une fois. Tant pis si on a mal compris, si on a cassé son appareil, détruit sa matière, à la séance suivante il faut passer à autre chose. La préparation des examen se fait par bourrage intensif, le résultat c'est qu'au bout de quelques mois on a oublié presque tout ce qu'on avait appris.

Combien la chimie serait plus intéressante, si on l'apprenait tout entière au laboratoire. Après avoir bien étudié dans un manuel le chlore et ses composés, par exemple, on passerait au laboratoire pour les préparer, vérifiant par la pratique ce qu'on vient de lire.

De cette façon, l'élève saurait la chimie et ne l'oublierait plus.

Les laboratoires d'élèves sont très mal construits. Chacun n'a à sa disposition qu'une place exiguë et un matériel dérisoire. Il faudrait faire beaucoup plus grand.

On a dit bien du mal des grands concours, tel l'agrégation de médecine. Il sont, en effet, très archaïques. Des hommes déjà grisonnants passent leur temps, pour les préparer, à apprendre des questions et à faire des leçons d'écoliers. De plus, on peut dire que, toujours, le concours est un trompe l'œil, la faveur s'y avoue hautement, ce qui fait qu'en réalité il y a choix et non concours.

Tel membre du jury obtient de ses collègues de faire réussir ses élèves et il s'engage à recevoir les leurs. Malheur à qui n'est pas fortement *pistonné* par un patron décidé à le faire « arriver ». Léon Daudet a flétri, autrefois, dans les « Morticoles », ces pratiques qui donnent lieu fréquemment à des scandales.

Malgré leurs défauts, les concours ne sont guère remplaçables, car ils permettent encore un minimum de justice. Un candidat tout à fait supérieur peut espérer réussir. Les concours disparus feraient place à l'arbitraire tout pur. Les professeurs donneraient le titre d'agrégé à leurs parents, à leurs amis, même sans valeur. Si c'est le gouvernement qui juge, le succès sera l'œuvre de l'intrigue politique, du népotisme, des influences, de l'argent.

Toute cette corruption, à vrai dire, devra disparaître avec l'Etat capitaliste. Si la lutte est à tel point âpre autour de l'agrégation de médecine et du concours de « médecin des hôpitaux », c'est parce qu'il ouvre l'accès de la clientèle riche, qui paie royalement les visites, donne une fortune pour une opération chirurgicale. Le professeur de faculté de sciences ou de lettres, avec sa vingtaine de mille francs d'après-guerre, n'est qu'un petit monsieur, les grands bourgeois le traitent de haut. Mais le grand chirurgien qui

gagne un demi-million par an est vu d'un œil tout autre.

La société transformée ne connaîtra rien de semblable. Médecins et professeurs seront rétribués par l'Etat, au lieu de former la classe moyenne, ils seront les premiers dans la nation. Mais tout en jouissant d'un grand confort matériel, ils n'auront pas ce luxe insultant qui seul confère le respect dans la société présente. *Ce luxe, d'ailleurs, personne en l'aura, pas même les chefs du gouvernement.*

Les concours doivent être maintenus comme un moindre mal ; mais il faut toujours laisser à côté d'eux la possibilité pour certains savants d'obtenir les emplois auxquels les concours donnent droit, sur la simple présentation de leurs travaux. Il est des hommes éminents, capables d'œuvres remarquables, qui répugnent à apprendre des questions pour préparer un concours. C'est ainsi que Claude Bernard fut, dit-on, refusé à l'agrégation de médecine.

Une organisation est tout à fait défectueuse lorsqu'elle ferme à un homme de génie une porte grandement ouverte aux médiocres. Un enseignement, si élevé soit-il, ne peut être organisé pour les hommes de génie, qui sont la très rare exception, mais lorsque le génie se presente, l'organisation doit lui permettre de triompher.

IV

Les intellectuels sont les nouveaux pauvres de la guerre. Leur traitement ne s'est pas élevé en proportion du coût de la vie, ce qui fait qu'aujourd'hui beaucoup d'entre eux ne gagnent guère plus que les ouvriers. Des jeunes gens sortis de l'Ecole Polytechnique gagnent six cents francs par mois, alors qu'un receveur de tramway qui sait tout juste lire et écrire débute aujourd'hui à cinq cent quarante francs.

Devant cette situation, bien des familles hésitent à faire entreprendre à leurs enfants de longues et coûteuses études et le nombre des élèves diminue dans les universités.

Cet état de choses anormal tient à des causes multiples, mais l'une de ces causes est certainement la fidélité des intellectuels à la bourgeoisie.

Les salaires relativement plus élevés d'une partie de la classe ouvrière sont les fruits de la lutte qu'elle entreprend depuis un quart de siècle contre le patronat, dans les syndicats.

Les intellectuels se sont toujours rangés du côté des classes dirigeantes. Leur culture générale, leurs mœurs plus affinées les éloignent des ouvriers et chacun nourrit l'espoir de faire le livre hors de pair, de prendre le brevet qui, en lui donnant la fortune, le portera aux premiers rangs de la société. Espoir illusoire presque toujours ; la grande masse des intellectuels devient, pour le capitalisme, une gent exploitable et d'autant plus facilement qu'elle se laisse mieux gouverner.

Il faudrait que les intellectuels comprissent enfin qu'eux aussi ont intérêt à un changement social.

Certes, la classe ouvrière ne leur est pas très accueillante. Trahie par ses politiciens qui se sont servis d'elle comme d'un marchepied, elle a pour les gens cultivés une défiance qui n'est pas sans justice. En outre, certains ouvriers, accablés par leur travail, dépourvus de culture, livrés à leurs instincts, n'envisagent pas sans jalousie le monsieur bien habillé qui parle bien et s'occupe d'un travail relativement peu fatiguant.

C'est aux intellectuels d'aller vers les ouvriers et par de patients efforts de les détourner de leurs préventions. A eux de leur montrer que si les hommes cultivés sont en général des bourgeois, la culture elle-même n'a pas de classe. Elle est un bien, une transmutation heureuse de l'individu qu'ils ont eu la chance de subir, mais dont ils sont prêts à

faire profiter, dans la mesure du possible, leurs camarades déshérités.

La révolution, ou l'évolution accélérée, ne peut se faire et plus encore une société communiste, ne peut s'établir sans les intellectuels. Là où ils ne seront pas, ce sera la barbarie, la vie primitive avec sa misère, sa crasse, son insécurité. L'humanité perdant peu à peu les connaissances transmises par un effort millénaire, reviendra à la cosmogonie, aux supertitions des temps primitifs, car le progrès n'est pas une loi surhumaine, il n'a pas d'existence en dehors des esprits humains.

Dans la société transformée, les intellectuels ne formeront pas une caste, parce que *la culture ne sera pas le privilège de quelques-uns*. Mais ils formeront une élite, l'élite des plus intelligents, des plus énergiques, des meilleurs, qui gouvernera pour le bien général.

En société capitaliste, la culture intellectuelle est la servante de l'argent ; dans l'autre société, elle sera la reine du monde.

Doctoresse PELLETIER.



IMPRIMERIE
de la Presse Française
10, Rue du Fg-Montmartre
PARIS

Les Femmes peuvent-elles avoir du Génie ?

PRINCIPAUX OUVRAGES
DU MÊME AUTEUR :



Les lois morbides de l'Association des Idées, Paris, ROUSSET.

La femme en lutte pour ses droits, GIARD et BRIERE, Paris.

Dieu, la Morale, la Patrie, GIARD et BRIERE.

Philosophie sociale, GIARD et BRIERE.

Justice sociale, GIARD et BRIERE.

L'émancipation sexuelle de la femme, GIARD et BRIERE.

L'éducation féministe des filles, GIARD et BRIERE.

L'individualisme 1920, GIARD et BRIERE.

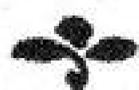


Hanquer BNF

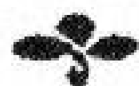
Doctoresse PELLETIER



Les Femmes peuvent-elles avoir du Génie?



Prix : 1 fr. 50



Publication de la SUFFRAGISTE
12, RUE D'ULM, 12
PARIS



Les Femmes peuvent-elles avoir du Génie ?



Le refus du génie aux femmes est le dernier retranchement de ceux qui ne veulent pas qu'elles se fassent une place dans la société.

Avant de discuter le bien ou mal fondé de ce refus, il est nécessaire de poser, comme disent les parlementaires, la question préalable. Alors même qu'il serait vrai que le génie ne puisse habiter dans une tête féminine, cela ne prouverait en aucune façon qu'il faille exclure les femmes d'une situation quelconque. Enumérez, a dit avec raison Jules Lemaître, les places où le génie est nécessaire ; on en bannira les femmes. Une pareille énumération serait bien difficile, attendu qu'il n'existe aucun emploi qui exige le génie. Le génie à vrai dire serait le bien venu partout, car il apporterait la perfection, mais comme le génie est infiniment rare, non seulement chez les femmes, mais aussi chez les hommes ; on se contente, même pour les places les plus hautes, de facultés beaucoup plus modestes.

Le génie ne peut servir de critérium à quoi que

ce soit, c'est un don magnifique dont la nature est avare ; il faut le recevoir avec reconnaissance lorsqu'il nous est envoyé, mais on ne saurait compter sur lui.

La question préalable étant ainsi résolue, demandons-nous ce qu'est le génie et s'il a vraiment un sexe comme quelques-uns le prétendent.

Lombroso s'est rendu célèbre en écrivant que le génie est une forme de la folie. Son système était fait pour être accepté des foules de culture moyenne. Au centre, l'homme normal, ni supérieur, ni inférieur, ni bon, ni mauvais, qui accepte la vie telle qu'elle est et la société comme on l'a faite, capable de comprendre le monde où il vit, il n'a ni les moyens, ni la volonté de le changer ; ouvrier, industriel, intellectuel, il tient sa place ; il se marie, amasse de l'argent et meurt après avoir procréé des enfants qui seront comme lui. A l'extrémité, disons à l'extrémité gauche de la ligne idéale dont l'homme normal tient le milieu est le criminel. C'est un réprouvé de la nature autant que de la société. Son corps est plein de tares, dissymétries crâniennes, faciales, somatiques, caractères ancestraux (1) qui rappellent l'homme primitif, heredo-alcoolisme, hérédo-syphilis, épilepsie, folie ; tous les maux de la boîte de Pandore se sont abattus sur lui. Dans ces conditions il ne peut évidemment jouer son rôle social ; incapable d'adaptation, il devient révolté, anarchiste, voleur, assassin, souvent tout cela à la fois.

A l'extrémité droite est l'homme de génie. Mais ici notre image ne cadre plus, car si dans l'Ecriture les

---

(1) Voir la critique du système lombrosien dans Manouvrier : Les Aptitudes et les Actes.

bons sont à droite et les mauvais à gauche, pour Lombroso et ses disciples, les bons sont au milieu. Le génie, en effet, ne serait pas un don heureux. L'histoire des hommes illustres nous les montre pleins de défauts ; tel était libidineux, tel autre chaste. En général ils n'ont pas de cœur ; ils ont, en outre, un orgueil immense et ils font fi de la morale ainsi que des conventions sociales. Leur « inspiration » dont ils sont si fiers pourrait bien n'être qu'un état pathologique analogue à l'épilepsie.

Ce système flatte notre amour de la symétrie, mais il est faux comme du reste tous les systèmes ; la nature est plus complexe que la théorie. Bien des auteurs depuis Lombroso ont montré toute la légèreté de son œuvre. Sa principale erreur a été de prendre pour évaluer l'homme de génie les instruments qui servent à mesurer l'homme ordinaire. On doit s'attendre à ce qu'un homme hautement supérieur qui connaît sa supériorité n'accepte pas une société qui est l'œuvre des médiocres. Comme il ne dispose pas du pouvoir de la changer il l'accommode comme il lui plaît à son usage personnel. Que les singularités des hommes de génie n'aient pas été toujours heureuses, c'est possible ; l'homme supérieur ne donne pas son « best », comme disent les Allemands, dans tout ce qu'il fait. Souvent telle incartade qu'on lui reproche n'est que le fait de sa colère contre un monde médiocre. Le roi n'a pas à être vertueux, disait un courtisan de Louis XV, il est comme il le veut. L'homme de génie, de même, n'a pas à être, comme le désire la masse ; il fait sa loi et n'obéit pas à la loi des autres.

Reprocher à des grands hommes de menues bizarreries telles que d'allumer des bougies pour dormir

ou de se coucher par terre pour travailler n'est pas sérieux. Ces blâmes montrent jusqu'où va notre esclavage social. Souvent ces habitudes sont de menues superstitions, compliquées de suggestions ; l'homme pense que les circonstances qui ont entouré la production d'une bonne œuvre sont liées à l'œuvre et qu'il ne pourra donner son maximum d'effort qu'à la condition que les circonstances soient les mêmes.

Ceci étant dit, il est fort possible que, la quantité d'énergie d'un cerveau humain étant limitée, le développement supérieur d'une faculté ne nuise aux autres. La conscience peut difficilement être accaparée par un grand nombre d'activités. Si un homme de génie donne trop de place à la sexualité, ce sera au détriment de son travail ; s'il éparpille son temps entre plusieurs sciences, il lui sera difficile d'en approfondir suffisamment une pour la faire avancer. La chasteté d'un certain nombre d'hommes supérieurs tient simplement au manque de temps. Il est des hommes de génie qui ont été au contraire des sensuels, c'est que leur œuvre même avait la sexualité pour objet. Un grand chimiste ne pourra être sensuel qu'aux dépens de ses travaux, mais la sensualité servait au contraire le génie d'un Goëthe qui mettait ses passions en œuvres littéraires.

Le génie doit être défini, la supériorité intellectuelle originale. Pas de génie sans originalité. On peut être très savant en mathématiques, en physique, en chimie et n'être qu'un homme ordinaire. Nombre d'intellectuels sont ainsi ; c'est pour cela que, sortis de leur spécialité, ils ne raisonnent guère mieux que les hommes du commun dont ils ont accepté sans contrôle les préjugés.

C'est ainsi qu'on peut voir des savants illustres

croyants et pratiquants. Ils invoquent la cloison étanche qui séparerait le domaine de la science de celui de la foi ; la fameuse séparation de l'oratoire et du laboratoire. Il n'y a pas de cloison étanche, toutes les activités de l'esprit humain sont connexes. Les mêmes raisonnements qui ont servi à édifier la science détruisent les dogmes religieux. Comme les problèmes ultimes ont défié jusqu'ici l'esprit humain, on peut sans manquer à l'intelligence transformer à l'égard de la providence et de la vie future son immense désir en acte de foi. Mais un savant qui accepte avec sincérité des dogmes qu'une raison bien inférieure à celle qu'il faut pour faire les découvertes scientifiques a suffi à détruire fait montre d'infirmité intellectuelle. On peut croire que dans son œuvre les circonstances ont eu plus de place que lui-même.

On a dit que le génie est une longue patience et on croit d'ordinaire que ceux qui pensent ainsi rabaissent le génie. Il n'en est rien, la longue patience n'est pas, comme on le pourrait croire, à la portée de tout le monde, elle tient à un attachement tout à fait exceptionnel pour l'idée. Newton a dit qu'il avait découvert la gravitation en y pensant toujours. On serait tenté d'en conclure que faire une découverte soit chose aisée ; qu'on essaie. On ne réussit pas à suivre pendant de longues années une idée si l'on n'est pas pourvu de facultés tout à fait exceptionnelles.

Le savant médiocre, lorsqu'il est à son laboratoire, pense à la question qu'il étudie, mais il s'en faut de beaucoup qu'il soit accaparé tout entier par elle. Les choses de la vie ordinaire, sa femme, ses enfants, sa situation, ses amis, les menus faits du jour l'intéressent beaucoup plus ; aussi quitte-t-il, en ôtant sa blouse, les préoccupations scientifiques. Dans la

rue, son chapeau sur la tête, il redevient un homme du commun. Celui que l'idée accapare au point de lui faire oublier la vie, qui n'est ni époux, ni père, ni homme du monde, est d'essence tout autre. C'est celui-là qui est capable de penser toujours ; il oubliera de manger, l'idée le poursuivra la nuit dans ses rêves ; la nature l'a marqué comme un esprit d'élite. Il n'est pas sûr que l'humanité lui reconnaisse du génie ; il faudrait pour cela la réunion de bien d'autres éléments. On admet que les découvertes sont souvent l'effet du hasard, cela veut dire qu'elles comportent une réunion de circonstances dont quelques-unes sont fortuites.

Le génie est un fait psychologique, ce n'est pas nécessairement un fait social. Autrement dit, il n'est pas indispensable pour qu'il y ait génie qu'il y ait production géniale ; on peut très bien concevoir un génie qui ne produise pas. Le monde ne connaît que les œuvres, le génie improductif ne sera donc pas reconnu, mais il n'en existera pas moins. Il suit de là que le nombre des hommes de génie est plus grand qu'on ne pense ; on n'en connaît qu'une petite partie, ceux qui produisent et qui en même temps ont le bonheur de faire accepter leurs productions comme géniales. Stirner, le prédécesseur de Nietzche, vécut pauvre et méconnu ; il exposait dans les brasseries allemandes sa conception de l'individualisme ; on se moquait de lui.

Le plus grand nombre des intelligences est étouffé dans l'œuf par les circonstances, dans une société qui est encore bien loin de comprendre la nécessité qu'il y a pour son mieux être à mettre en valeur les intelligences supérieures.

Il est généralement admis que les obstacles ne

peuvent rien contre le génie véritable. Comment le savoir ? Les génies que l'on connaît sont précisément ceux qui ont triomphé ; lorsqu'ils ont trouvé des difficultés, on peut dire que ces difficultés ont pu être vaincues ; mais cela ne prouve pas que les hommes de génie **doivent** vaincre les obstacles et encore moins que les obstacles **favorisent** le génie.

La petite quantité de vérité qui reste au fond de tout ce qu'on a dit sur ce sujet, c'est que les difficultés peuvent jouer le-rôle d'excitant. Il y a une question de proportion entre la volonté de l'homme et la résistance des circonstances. Si la volonté est la plus forte, le génie triomphe ; si les circonstances contraires l'emportent, le génie est étouffé ou reste méconnu.

Le génie de Stuart Mill se développa sans obstacles. Après avoir reçu de son père une éducation tout à fait exceptionnelle, il produisit à son tour et monta beaucoup plus haut que lui.

Certains auteurs tombent dans l'excès contraire à celui que nous critiquons. Pour ceux-ci, les circonstances ne sont rien, pour ceux-là elles sont tout. Ces philosophes prétendent que chaque génie reconnu pour tel a rencontré des circonstances favorables sans lesquelles ils n'auraient été qu'un homme ordinaire. Tout est ici question de proportions. Il est certain qu'un homme qu'on aurait depuis l'enfance enfermé dans une cave et sevré de tout commerce humain ne donnerait pas de productions géniales ; il serait même idiot, cela est plus que probable. Les exemples artificiels mis à part, c'est précisément le fait de la supériorité intellectuelle d'utiliser des circonstances qui n'agiraient pas sur une intelligence médiocre. Victor Cousin dut son éducation à un incident

des plus fortuits. Fils de pauvres ouvriers, il jouait dans une rue du quartier du Marais lorsqu'il voit une bande de lycéens poursuivre et frapper un de leurs camarades parce qu'il était vêtu d'un manteau démodé. Courageusement il se porte au secours de la victime et parvient à mettre en fuite les agresseurs. La mère reconnaissante lui paie le collège. Sans les circonstances, il y a bien des chances pour que Cousin devint comme ses parents un simple ouvrier, mais sans la supériorité intellectuelle il serait devenu un médecin ou un professeur obscur. L'homme moyen subit telle quelle l'ambiance, l'homme supérieur la dissocie pour y trouver les éléments de son développement.

L'originalité est la condition primordiale du génie. L'homme de talent ne sait que parfaire ce qui a été fait avant lui ; l'homme de génie trouve du nouveau, il perçoit des relations là où l'homme ordinaire n'en voit pas. A vrai dire, la nouveauté est rarement absolue, et on doit considérer les domaines dans lesquels s'exerce l'esprit génial. Celui qui fait une découverte apporte du nouveau, quoique en réalité la plupart du temps, la question eût été étudiée avant lui par des gens qui n'ont pu que se rapprocher de la vérité. En philosophie ou en littérature, le génie est plus difficile à définir, aussi est-il à bien des égards question d'appréciation ; il ne peut y avoir entre le génie et le talent une détermination rigoureuse. Si l'œuvre est bonne on dit que l'auteur a du talent, si elle est très bonne on lui accorde du génie. On comprend tout ce qu'il y a de subjectif et d'arbitraire dans une pareille classification. Cependant, même dans ce domaine, c'est l'originalité qui doit servir de critérium. Zola nous paraît aujourd'hui

plein de longueurs ; cependant il a droit au génie parce qu'il est un chef d'école. Rien avant lui de semblable à « Germinal », à « La Terre », à « Pot-Bouille », etc., œuvres qui incarnent toute une classe de la société.

La primauté de l'originalité rend possible l'existence de génies sans talent. Le talent, c'est la perfection de la technique ; un esprit original peut être un mauvais technicien, soit parce qu'il manque de dispositions, soit par négligence. Il aura une belle idée qu'il ne réussira pas à bien présenter. Souvent, les génies de cet ordre sont méconnus et après eux vient un homme de talent qui donne aux idées la forme convenable et accapare toute la gloire. Durand de Gros fut un génie méconnu, son œuvre fourmille d'idées développées après lui par d'autres. Tout Auguste Comte est dans Saint-Simon, la classification des sciences, la loi des trois états, etc., et cependant Saint-Simon est presque oublié. A vrai dire Auguste Comte a eu plus que du talent, il a donné aux idées de son maître un développement tel que son œuvre doit être considérée comme originale. Il est comparable à Newton dont la théorie de la gravitation n'a fait, on le sait, que mettre au point les travaux antérieurs des mathématiciens.

Le génie ne peut pas être conçu comme le plus haut degré du talent, c'est quelque chose d'autre et où l'activité cérébrale a une très grande part. C'est pour cela qu'il est de faux génies ; des hommes, parfois très peu intelligents, dont l'esprit est extraordinairement actif. Ces gens n'acceptent pas d'une manière demi-passive les enseignements des autres, comme le fait le commun des esprits, même élevés. Ils ne peuvent être réceptifs et leur activité débor-

dante s'emploie à refaire ou à modifier tout l'acquis de l'esprit humain. C'est ainsi qu'ils redécouvriront l'Amérique, ou bien mettront au jour une philosophie absurde ou puérile. Ces genres d'esprit sont loin d'être communs ; ce qui est commun, c'est la culture intellectuelle avec le talent pour couronnement. Les faux génies sont rares comme les génies véritables dont ils ont les apparences. Comme le génie vrai, le faux génie est hors la société à laquelle il ne s'adapte pas. Pris tout entier par l'idée, sa vie intérieure est assez intense pour lui faire mépriser la vie extérieure. Il ne saurait être bon fonctionnaire, bon ouvrier, il est trop distrait, trop accaparé par la chimère dominatrice. Il est rare que le faux génie réussise à fonder une famille, à moins qu'il ne trouve une femme qui consente à passer sa vie à ses pieds, ce qui arrive quelquefois. J'ai connu un certain nombre de pareils hommes. L'un d'eux redécouvrait l'astronomie élémentaire ; il avait épousé une pauvre ouvrière dont il était le dieu ; elle le prenait pour un grand savant méconnu. Souvent, malgré leur activité intellectuelle prodigieuse, ces gens n'ont qu'une intelligence très médiocre ; en deux phrases, on peut jeter à bas la théorie qu'ils ont travaillé des années à édifier. Ce n'est pas à conseiller, car on s'en fait alors des ennemis mortels, sans arriver à les détourner de la mauvaise voie où ils se sont engagés.

Car les faux génies ont tout l'orgueil des génies véritables. C'est un peu leur orgueil excessif qui les empêche de s'instruire avant que de créer ; ils se croient les premiers, les révélateurs de la pensée ; ils s'imaginent que rien de sensé n'a pu être dit avant eux. Cet orgueil immense les soutient dans la vie très triste que leur fait le monde ; on les prend en gé-

néral pour des fous ; ils peuvent le devenir, mais ils ne le sont pas nécessairement.

Louise Michel était un faux génie, ce qui n'a rien de péjoratif. L'idée la dominait tout entière et la vie matérielle n'était rien pour elle. Elle portait une robe sale et n'en avait pas d'autre, elle manquait de linge, oubliait de se laver, de se peigner. L'argent ne tenait pas dans ses mains, elle le donnait à tout le monde, quitte à emprunter ensuite pour ne pas rendre. Elle n'eut jamais d'idées vraiment originales; son domaine était le sentiment. Elle disait en termes émus la misère des pauvres, la nécessité d'une révolution pour établir la justice. Les romans qu'elle écrivit sont illisibles ou à peu près, ses œuvres sociales ne sortent pas de la banalité des milieux politiques où elle vécut. Elle n'avait que les idées des autres, mais pour ces idées elle était capable d'aller en connaissance de cause à la mort ; c'est là où est sa grandeur.

Sèverine qui vient environ une génération après elle n'a que du talent. Là où Louise Michel apportait sa conviction enflammée, sa pitié pour les faibles, sa colère contre les forts, Sèverine met ses qualités de journaliste et d'orateur. Très supérieure dans la technique, elle lui est, comme personnalité, de très loin inférieure, parce que le génie, même faux, prime le talent.

Louise Michel fut traitée de folle par les rétrogrades et considérée comme telle par bien des gens. C'était l'effet du préjugé détestable qui veut qu'une femme ne puisse être que folle lorsqu'elle ose avoir une personnalité et plus encore quand elle la veut affirmer dans la politique. Cependant la « Vierge Rouge » prêtait un peu à cette accusation. Les gens

que l'idée domine passent volontiers pour des fous dans un monde dont les préoccupations sont presque exclusivement matérielles. La politique, l'art, la science, la religion tiennent fort peu de place dans la vie du commun des hommes. Quelques moments de lecture, de visites aux expositions, quelques réunions, des offices suivis machinalement sont tout leur idéal.

L'intérêt véritable de leur vie porte sur les choses matérielles : l'argent, le travail qui le procure, les repas, les vêtements, le logement, l'amour. L'homme est un animal supérieur, mais ce n'est qu'un animal ; sa vie, comme celle des animaux, se passe tout entière à manger, à boire, à dormir et à se reproduire. Elle est seulement plus compliquée parce que, plus intelligent, le premier des primates a su transformer la nature et l'adapter à une meilleure satisfaction de ses besoins.

Aussi quand on voit un homme, plus encore une femme, faire fi de ce que chacun tient tellement à cœur, qui passe dans la vie l'air absent, l'esprit tendu vers ce qu'on considère comme des chimères, on le prend facilement pour un aliéné.

Il y a d'ailleurs entre le génie vrai ou faux et l'aliéné une similitude d'apparence. Tous les deux sont possédés par leur idée ; l'aliéné vit dans son délire comme le génie dans son œuvre, la différence est dans le contenu. Le génie, même faux, n'a pas les conceptions de la dégradation mentale. Le faux génie développera avec ampleur une vérité connue, il croira avoir trouvé la quadrature du cercle, mais son système se tient. Le fou, même dans les délires les mieux systématisés, ne pense guère qu'à sa personne. On le persécute, il en énumère ce qui lui semble des

preuves ; il est le fils d'un roi, d'un grand personnage, etc. Il est rare qu'un aliéné s'intéresse à ce qui n'est pas lui.

Voltaire a dit que, même pour être heureux, un homme intelligent ne consentirait jamais à devenir un imbécile. Le génie est le plus enviable des dons ; c'est en quelque sorte un don de surhumanité ; il est à noter que les hommes de génie ont en général une longue vie. Ils peuvent dans une certaine mesure se suffire à eux-mêmes, grâce à l'énergie intérieure qui leur permet de résister à l'hostilité des hommes et des choses. Le bonheur de l'homme médiocre a peu de réalité. Sa vie est remplie des petits soucis, querelles de ménage, blessures d'amour-propre, préoccupations d'intérêt avide d'argent, il se croit toujours lésé et vit dans une colère à peu près continuelle. Il tient par dessus tout à l'opinion des autres et, comme les hommes sont en général malveillants, il a beaucoup à souffrir

L'homme de génie passe sur tout cela comme un éléphant sur une fourmillière ; enfermé dans ses pensées, il ne voit rien, les flèches empoisonnées des gens ordinaires l'entament peu. Méconnu, il a certes à souffrir, mais il a ce que n'a pas l'homme ordinaire, sa vie intérieure comme refuge. Cependant, l'homme supérieur est privé à bien des égards parce que les plaisirs de l'homme vulgaire n'en sont pas pour lui ; il est beaucoup plus difficile. J'aime l'étude, écrivait Stuart Mill à Gustave d'Eichtal et je crains que vous ne vous ennuyiez chez moi — « Je ne suis guère amusable » écrivait-il à Auguste Comte.

Plus délicat, plus complexe, l'homme de génie souffre de ce qui laisse l'homme ordinaire indifférent. L'homme moyen parle avec tranquillité de la

vieillesse qui vient, la fuite irrémédiable du temps est le grand désespoir de l'homme supérieur.

II

La psychologie des sexes n'a été guère étudiée avec impartialité. La plupart des littérateurs qui parlent de la femme ne cherchent qu'à exciter les sens, ils en font un être bizarre, fantasque, fourbe, méchant qui est en réalité l'exception du moins chez les femmes honnêtes. Les courtisanes faisant marchandise de leur corps et de leur âme s'appliquent à paraître telles que l'homme le désire et elles finissent par être en effet le personnage qu'elles jouent. Les études scientifiques ou soi-disant telles de la mentalité féminine ne sont guère plus sérieuses ; toujours ou à peu près le sentiment prime le désir de rechercher la vérité. Parfois le sentiment est favorable à la femme ; des féministes, telle C. Renooz, ont soutenu que la femme était supérieure à l'homme. Mais la plupart du temps le sentiment est misogyne, hommes craignant de perdre leur suprématie sociale, femmes voulant se donner le plaisir d'être des exceptions dans leur sexe. Tous, imbus des préjugés séculaires, redisent contre les aptitudes intellectuelles des femmes les mêmes arguments.

Cependant nous voyons les faits démentir peu à peu les préventions. Les femmes étaient déclarées impropres aux sciences, on ne leur concédait quelques aptitudes que dans la littérature. On ouvre aux femmes les universités et il se trouve qu'elles ne travaillent pas plus mal que les hommes, quelquefois mieux. Le misogynisme se retranche dans les sciences

abstraites, mathématiques et physique ; là encore il est démenti, non par des sujets exceptionnels mais par des milliers de jeunes filles qui apprennent les mathématiques supérieures, la mécanique céleste, l'astronomie, etc., et passent leurs examens, parfois brillamment.

Alors on se rabat sur le don ultime, le génie, et comme la preuve est plus difficile à faire, l'antiféminisme peut demeurer longtemps dans sa dernière position.

Nous avons essayé de montrer combien l'éclosion et le développement du génie sont choses difficiles dans la société présente pour les hommes. Lorsqu'il s'agit de la femme, il faut multiplier la difficulté par un très grand nombre ; la société tout entière est disposée pour faire d'elle un être banal à cerveau passif. J'ai dit ailleurs (1) comment la psychologie de la petite fille était créée de toutes pièces par les parents et les maîtresses, mais ce qu'on s'évertue avant tout à détruire en l'enfant qui a eu le malheur de naître fille, c'est l'originalité. Lorsque par hasard elle existe, elle apparaît comme une monstruosité et chacun s'applique à la combattre.

Que peut faire une pauvre enfant, même avec des facultés prodigieuses, contre tout le monde ? Elle s'applique à dissimuler ce qu'on lui dit être un défaut. Elle apprend que les dons de l'esprit sont des anomalies pour une femme ; on la persuade que de longs cheveux bien frisés sont préférables à toutes les qualités de l'intelligence, elle finit par devenir la poupée banale qu'on a voulu faire d'elle.

---

(1) La femme en lutte pour ses droits, Giard et Brière, Paris.

De réels progrès ont été faits en ce sens, mais avec beaucoup de timidité. L'idée communément admise dans les milieux cultivés est qu'une jeune fille doit être à la fois instruite et ménagère. En même temps que la chimie, on lui enseigne la dentelle au crochet, la cuisine, la couture ; on développe sa coquetterie et on lui fait entendre que cette partie spécialement féminine de son éducation a beaucoup plus d'importance que l'autre. Une pareille culture peut former des épouses instruites capables d'aider un travailleur intellectuel, de servir, et encore de répétitrices à leurs enfants, voire de remplir une modeste carrière libérale ; mais loin de la donner, elle entrave la personnalité, élément essentiel du génie. Pour être personnelle, une femme doit tout briser et cela lui est beaucoup plus difficile qu'à un homme.

Même au sein de la misère un homme de génie trouve des encouragements, quelques isolés qui le comprennent plus ou moins et l'admirent, cela l'aide à travailler en dépit du monde réfractaire. Fourier dans son grenier, avait Considérant, Verlaine, qui traîna toute sa vie une misère extrême avait une cour d'admirateurs. Même les faux génies ont leur petit cénacle, gens plus ou moins instruits qui se font les satellites de l'étoile de petite grandeur. Le lot de la femme supérieure, c'est le désert absolu ; elle ne connaît de l'originalité que son fruit amer, la haine des autres, elle paie de la solitude sa révolte contre l'ordre social.

Comment le génie pourrait-il se développer dans de pareilles conditions ; autant vouloir qu'une plante grandisse et fasse resplendir ses fleurs alors qu'on en a écrasé le germe. Les femmes qui ont eu la chance d'être placées dans un milieu relativement

favorable portent en général dans leur personne comme dans leur œuvre un cachet spécial et inférieur; c'est la marque de leur esclavage social.

Sophie Kovalevsky avait très probablement du génie ; elle s'est élevée très haut dans les mathématiques où elle a fait une découverte. La biographie qu'a laissé d'elle la duchesse de Cajanello montre plusieurs caractères de l'intelligence géniale. Sophie Kovalevsky n'était pas coquette, elle travaillait dans une misérable chambre sans souci du confort qu'elle pouvait se donner. Elle était capable de faire des mathématiques pendant de longues heures, oubliant les repas. Sans intérêt pour l'ambiance, elle vivait dans ses idées, qu'il s'agisse de mathématiques ou de littérature pour laquelle elle avait aussi un goût très vif. Sa conception était rapide et elle la rédigeait d'emblée, d'un seul jet, son cerveau se maintenait à un potentiel élevé jusqu'à la fin du travail. Ses rêves même, dit la biographe, étaient toujours intéressants, marque d'un esprit éloigné de la banalité.

Cependant, on voit à tout instant l'action déprimante de la société sur cette belle intelligence. Sophie Kovalewsky a peur de n'être pas assez femme. C'est elle, je crois, qui a dit que la gloire est pour une femme le deuil éclatant du bonheur. Si le mot n'est pas d'elle, il le pourrait être, car elle le paraphrase à tout instant. Cependant, de ce prétendu bonheur qui consiste à être aimée d'un homme, Sophie n'en manque pas. Elle épouse après plusieurs années d'amitié amoureuse un jeune professeur ; elle a une fille. Mais ce « bonheur », la mathématicienne le délaisse pour courir en Suède où on l'a nommée, malgré de vives oppositions, professeur d'université ; son enfant est laissé à une parente et elle paraît s'y

intéresser assez peu, en dépit du blâme de ce qu'elle appelle « le poulailler de Stockholm ».

Le mari meurt et Sophie retrouve encore le « bonheur » sous la forme d'un homme qui l'aime. Il est titré, riche, instruit, il lui plaît, mais pour épouser le « bonheur » voudrait que Sophie renonçât à la science et à sa chaire professorale ; elle préfère la gloire.

« Femme, ose être » a dit Félix Pécault. Toute la vie de Sophie Kovalewsky est le contraire de cette pensée, elle n'ose pas être, en dépit des autres, ce qu'elle est.

Sophie Kovalewsky n'aime pas du tout la vie féminine, elle lui préfère le travail intellectuel mais elle voudrait que cela ne se sache pas, parce que les préjugés de son éducation lui en font une honte ; alors elle se répand en puérilités. — Je ne suis pas une savante, lui fait dire son maître Weierstrass, dans un éloge humouristique ; je n'ai pas fait de travaux, non... non. Je ne suis rien qu'une pauvre petite fille qui voudrait bien qu'on l'aime un peu et qu'on lui donne une orange. — Sophie répondit que ce portrait était, en effet, le sien et elle éclata en sanglots. C'était une slave, elle tenait de sa race une nervosité que nous considérerions comme anormale, mais qui est fréquente en Russie. On pourrait penser aussi qu'elle jouait la comédie de la féminité pour se faire pardonner sa supériorité intellectuelle. Cela a dû être, en effet, dans une certaine mesure, mais il est probable qu'il y avait un peu de sincérité dans une attitude qui donne bien l'impression du génie féminin déformé par la servitude sociale.

On peut donner aussi, en quelque mesure, du génie à Sophie Germain, mathématicienne française

du commencement du dix-neuvième siècle. N'admet-on pas qu'il y a de grands génies, ce qui sous entend qu'il y en a aussi de moindres. Sophie Germain n'est pas l'égale de Newton, cependant elle a le caractère primordial du génie, l'originalité.

Au seuil de la jeunesse, en 1793, Sophie Germain, fille d'un commerçant de la rue Saint-Denis, au lieu de se préoccuper de son visage et de ses toilettes, à la façon des jeunes filles de son âge, cherche par quelle occupation assez prenante elle pourra oublier les événements révolutionnaires qu'elle réprouve. Elle trouve les mathématiques et elle en commence l'étude avec ardeur. Ses parents sont d'abord effrayés de voir leur fille prendre une direction aussi étrange ; ils veulent combattre le développement de ce qu'ils considèrent comme une monstruosité. On prive la jeune fille de lumière, de feu, de livres ; elle cache les livres et se relève la nuit pour travailler dans une chambre où l'encre gèle. Enfin des amis plus éclairés ayant montré aux parents que leur fille, au lieu d'être un monstre, est au contraire une merveille, on la laisse tranquille ; on lui donne même des professeurs.

Cependant les conditions de son éducation restent encore bien loin de valoir celles d'un homme. Jeune garçon, elle serait entrée à l'Ecole Polytechnique qui venait d'être fondée, mais elle n'est qu'une pauvre fille, aussi en est-elle réduite à prendre un logement en face de l'école et à se procurer les cours. Heureusement pour elle, elle a de la fortune ; pauvre, son intelligence était infailliblement étouffée, mais elle est aisée, presque riche ; alors on veut bien faire attention à elle. Sous le nom du polytechnicien Leblanc, elle correspond avec Gauss, elle lui soumet

des problèmes et il l'encourage. Plus tard, elle écrit des mémoires, remporte des prix et vit entourée de quelques amis. Dans son milieu un peu restreint, elle est contente de la vie et des hommes.

On donne du génie à George Sand. En littérature, l'appréciation est plus difficile que dans les sciences. On a ou on n'a pas fait une découverte, résolu un problème. L'appréciation d'une œuvre littéraire ne comporte pas cette précision. « Le Compagnon du Tour de France » renferme des vues supérieures sur la société du temps et ses éléments de dissolution.

L'originalité de George Sand apparaît dès son enfance ; elle a inventé une religion puérile et rend ul culte dans le parc de ses parents au dieu « Corambé ». Au pensionnat, après avoir été assez indifférente en religion, elle se prend tout à coup de devenir une sainte et elle édifie tout le monde par sa piété insolite. Ces sentiments, étranges plutôt que supérieurs, ne sont cependant pas le lot commun. Le troupeau enfantin ne fait guère que subir ce qu'on lui impose : étude, religion, etc. Ses vrais sentiments sont ailleurs, au jeu, à la coquetterie. Le désir de vouloir atteindre à la sainteté est déjà la marque d'un besoin d'idéal tout à fait étranger aux âmes vulgaires. Cela ne saurait certes suffire pour qu'il soit permis de prédire le génie, mais c'est une marque d'originalité, son élément fondamental.

George Sand se marie et pour quelques années elle semble tombée au rang d'une femme comme les autres. Enfin, à 27 ans, sa personnalité se réveille ; la jeune femme, telle la Nora d'Ibsen, brise ses liens et part emportant la malédiction parentale, se jeter dans la littérature. Elle mène alors une vie sexuelle que beaucoup lui ont reprochée. C'est que l'on prend

toujours pour critère l'idée que les conventions sociales donnent de la femme. Si George Sand avait été un homme, sa vie sexuelle aurait passé inaperçue. Vieillie, l'éducation première reprend son emprise, l'auteur de chefs-d'œuvre redevient la bonne dame de Nohans emmitouflée dans un bonnet de grand'-mère.

On trouverait bien d'autres exemples de génies féminins, mais nous n'avons pas l'intention d'écrire une galerie des femmes célèbres. Nous voulons simplement montrer que les caractères du génie, comme les autres caractères intellectuels, sont faciles à trouver chez les femmes comme chez les hommes. Que les génies masculins soient tout à la fois plus nombreux et plus grands, c'est incontestable. Sophie Kovalewsky ne vaut pas Leibnitz. George Sand ne vaut pas Balzac ; la faute en est aux conditions sociales qui sont à la fois très différentes et extrêmement inégales dans les deux sexes.

A l'université, l'étudiante travaille aussi bien que l'étudiant, souvent mieux, parce que les usages l'empêchent de s'amuser, lui interdisant les lieux de plaisir où les étudiants passent leur temps. Presque toujours elle comprend plus vite, plus clairement les choses difficiles et abstraites. Cependant, sa préparation est beaucoup moins bonne, elle a appris au lycée une quantité de choses inutiles et son bachot a été préparé à la hâte, en deux ou trois ans.

Il lui est impossible d'acquérir la culture correspondant aux « mathématiques spéciales » autrement que par raccroc avec des livres, les leçons ennuyées d'un professeur à l'heure. Plus tard, l'homme, ou plus justement quelques hommes la dépassent ; pourquoi ? Parce que les conditions ne sont pas égales ;

le haut enseignement est en fait fermé aux femmes (1). Au milieu de la foule des étudiants bornés dans leur ambition comme dans leurs moyens, il en surgit quelques-uns qui visent les hauts grades universitaires. Grands travailleurs, bien doués pour la mémoire, parfois pour l'intelligence, de condition au moins aisée, ils rêvent de devenir agrégés de médecine, professeurs de faculté, etc. Les femmes savent d'avance qu'un pareil avenir leur est fermé. Filles de petite bourgeoisie pour la plupart, elles n'ont d'ailleurs pas les moyens d'attendre une situation pendant dix ans, quinze ans et même davantage. Les parents les ont envoyées à l'université parce que leur mariage est problématique faute de dot. Elles aspirent à être au bout de quelques années en état de gagner leur vie comme médecins, professeurs de collèges, petites bureaucrates, chimistes dans la pharmacie ou l'industrie, encore que tous ces emplois modestes soient de conquête récente ; il y a seulement quinze ans nous paraissions des utopistes en revendiquant tout cela.

L'étudiante assez souvent trouve un mari de condition analogue à la sienne, les époux joignent leurs deux gains et vivent en bourgeois aisés.

L'art et la science ne nourrissent qu'à la condition de s'y contenter d'un rôle modeste d'ouvrier.

Le génie scientifique exige pour produire, du moins dans les sciences expérimentales, un matériel coûteux. Scheele dépensait six cents francs par an pour son laboratoire, aujourd'hui que les découvertes élémentaires sont faites, il faut une fortune.

D'ordinaire, c'est l'Etat qui, en lui donnant la place

(1) Le cas de Mme Curie est à part : elle succéda à son mari mort d'un accident.

de professeur, fournit au savant les moyens de travailler. Les hommes se disputent ces places, ils sont trop et il y a très peu d'élus pour beaucoup d'appelés; les femmes n'osent encore y prétendre.

En mathématiques, en philosophie, en littérature, le matériel n'est pas nécessaire. Avec du papier et des idées on peut faire une œuvre remarquable si on en a les moyens. La voie est plus facile, aussi est-ce dans ces genres que se rencontrent les quelques femmes qui ont brillé. L'entrave sociale est loin cependant de cesser parce que le laboratoire n'est plus nécessaire. La première condition pour faire œuvre géniale, outre les dons supérieurs, est de croire en soi ; or la société met tout en œuvre pour que la femme ne puisse croire en elle.

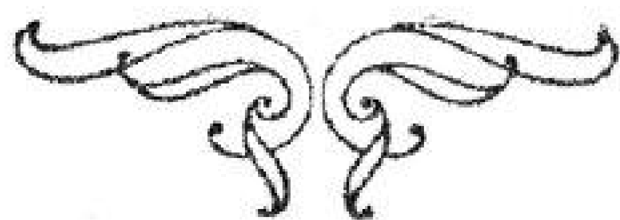
La femme, dira-t-on, ne manque pas d'orgueil, combien au contraire en sont pétries au grand désagrément de leur entourage. Mais autre chose est de vouloir écraser les autres d'une prétendue supériorité, autre chose est de vouloir s'affirmer par une œuvre personnelle. La malveillance ambiante combat d'ordinaire l'homme qui ose croire en lui, néanmoins, nous l'avons dit, il est bien rare qu'il ne trouve pas un cercle d'amis où on reconnaisse plus ou moins sa valeur. Spencer travaillait dans le bureau d'un ingénieur. Au début il ne sait pas trop où est sa voie, il change de place, revient chez son père ; il apparaît alors ce que nous appellerions un raté. Néanmoins son entourage l'apprécie, on fait venir un phrénologue qui lui trouve toutes les aptitudes, excepté celles qu'il a. — Tu as de l'esprit, — dit la société à la femme ; c'est un grand malheur, mieux vaudrait que tu eusses de l'argent ou de la beauté ; on n'a que faire de ta supériorité intellectuelle.

Le seul fait de l'existence de faux génies parmi les femmes est une preuve qu'avec des conditions différentes on aurait des génies véritables. Le faux génie, nous l'avons vu, ressemble beaucoup au vrai ; il a en commun avec lui l'originalité et l'activité intellectuelle. L'abandon dans lequel on laisse l'esprit féminin, le manque d'instruction, l'éloignement des milieux hautement cultivés fait que des intelligences qui auraient pu produire de belles œuvres si elles avaient été bien dirigées ne donnent que des insanités. Mme Renooz, dont nous avons déjà parlé, est un de ces types. Elle a écrit de gros volumes sur la philosophie naturelle. Son œuvre porte la marque d'une grande lecture. Partant de la différence des sexes, elle prétend que cette différence doit intéresser aussi les facultés mentales et qu'il doit y avoir une science particulière aux femmes. Elle écrit alors une « Somme » d'un genre nouveau où elle expose la façon dont un cerveau féminin doit comprendre l'univers. Cette prétendue science féminine n'est le plus souvent que le contrepied grossier de la science tout court ; néanmoins on trouve parfois des vues très sensées.

Clémence Royer doit être placée bien au-dessus. Elle avait un entourage d'anthropologistes qui l'accueillaient ; elle a fait plusieurs travaux dans leur science. Son œuvre maîtresse est une philosophie atomistique. Que vaut-elle ? On lui a reproché de tenir plus de l'imagination que de l'expérience. Peut-être cependant peut-on la considérer comme une prévision de la physique moderne.

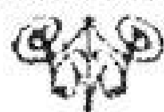
D'un pas lent, comme le progrès, nous marchons vers l'égalité sociale des sexes. Peu à peu les barrières tombent, un temps viendra où on verra des

femmes dans toutes les branches de l'activité humaine. Alors les barrières morales tomberont comme les barrières matérielles, la femme aura la liberté. De temps à autre, une femme de génie apparaîtra ; il n'y en aura jamais beaucoup. Le génie n'a pas de sexe, mais c'est un joyau extrêmement rare.





IMPRIMERIE
DE
LA TRIBUNE RÉPUBLICAINE
10, PLACE JEAN-JAURÈS
SAINT-ETIENNE
(LOIRE)



Numéro 24 A Décembre 1924

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS
Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3e
Téléphone : Archives 65-24 Compte Chèques Postaux Paris 239-02

Doctoresse M. PELLETIER

L'AME EXISTE-T-ELLE ?

EDITIONS DU
Groupe de Propagande par la Brochure
En dépôt : *LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS*
Sociales, Scientifiques, Littéraires
39, Rue de Bretagne — Paris-3e

ŒUVRES DE LA DOCTORESSE
MADELEINE PELLETIER

En Vente à la "Librairie des Vulgarisations"

39, Rue de Bretagne — PARIS

Compte Chèque Postal : Bidault-Paris 239-02

Les lois morbides de l'association des idées . . . . 5. »

La Femme en lutte pour ses droits . 3. »

Philosophie sociale . . . . 5. »

Justice sociale . . . . 3. »

Dieu, Morale et Patrie . . . . . 3. »

L'Emancipation sexuelle de la femme 3. »

L'Education féministe des filles . . . . »

L'Individualisme . . . . 3. »

Mon voyage aventureux en Russie soviétique . . . . 5. »

"In Anima Vili", Pièce en 3 Actes. . 0.50

Supérieur ! Drame des Classes Sociales en 5 Actes 0.75

L'Assistance, ce qu'elle est, etc . . 0.75

Dépopulation et Civilisation . . . 1

L'Enseignement et la Culture intellectuelle . . . .

L'Amour et la Maternité 0.20

L'Ame existe-t-elle

Après une période de positivisme, le monde intellectuel est revenu au spiritualisme ; le philosophe M. Bergson semble avoir été un des initiateurs de ce revirement qui a conquis aujourd'hui une forte proportion des gens qui pensent ou qui passent pour penser.

Les causes profondes de cette transformation de la mentalité me paraissent suspectes à bien des égards et je soupçonne fort ceux qui invoquent aussi ardemment l'esprit d'avoir surtout en vue la matière.

Devant la pousssée du quatrième état réclamant son droit à la vie heureuse, la bourgeoisie s'est mise à penser qu'elle avait eu tort de combattre la religion et que l'esprit voltairien, excellent pour conquérir le pouvoir, est mauvais pour le garder. Elle a donc entrepris la restauration des anciennes croyances.

Ce retour, cependant, ne pouvait se faire d'emblée dans un pays où les catholiques pratiquants étaient en minorité infime. Il fallait aller pas à pas et le premier pas consistait à amener les gens cultivés d'abord, les masses ensuite à croire que l'âme et la vie future ne sont pas des absurdités.

C'est ce que fit M. Bergson en France, William James en Amérique. Ils ont en partie réussi, et aujourd'hui on tente le second pas, la restauration religieuse ; elle a lieu partout (1).

Les intérêts des classes dirigeantes ne sont pas à vrai dire le seul fondement de cette involution. La science ne peut suffire à tout ; du moins tant que la science ne sera pas parvenue à abolir la mort, ce à quoi elle n'arrivera jamais ; cela est plus que probable. La perspective affreuse de l'anéantissement inévitable assombrit toute la vie ; elle peut laisser résigné le paysan inculte, mais elle affole un Pascal. Plus le cerveau s'ap-

(1) Ceci a été écrit avant le 11 mai 1924, jour de la défaite électorale du Bloc National. La France alors a paru se ressaisir.

proche de la prépondérance, plus la personnalité s'affirme, l'idée du non-être devient alors insupportable.

On aura donc toujours beau jeu à dire aux hommes qu'ils ne meurent pas tout entiers; on suscite en eux des espérances telles qu'ils ne sont pas du tout difficiles quant à la preuve. Les jongleries les plus grossières de prestidigitateurs professionnels prennent valeur de faits surnaturels, même aux yeux des gens cultivés.

Dans un article intitulé: « L'âme et le corps » M. Bergson tire argument contre le matérialisme du fait que la découverte des localisations cérébrales ne semble plus aussi certaine qu'il y a vingt ans. Des personnes privées par la maladie ou un traumatisme de la circonvolution de Broca n'ont pas perdu pour cela l'usage de la parole; des malades ont continué de se mouvoir alors qu'ils avaient perdu les circonvolutions rolandiques, etc.

Cela à mon avis ne prouve rien contre le matérialisme.

La science, se faisant par les savants qui sont des hommes, n'est pas exempte des passions et des légèretés humaines. On s'engoue d'une découverte et ensuite il faut déchanter. Les localisations cérébrales sont des faits trop grossiers pour qu'elles puissent expliquer à elle seules l'intelligence qui doit être un mécanisme très compliqué. Il ne faut voir en elles qu'une partie de la vérité.

Un tabétique ne peut plus marcher parce qu'il a une lésion de la moelle épinière. On lui apprend à marcher comme on le lui a appris durant la première année de sa vie; il marche à nouveau. Comme les parties lésées de la moelle ne sont pas régénérées, il faut bien admettre qu'un nouveau centre neuro-cellulaire a suppléé celui qui est détruit.

Peut-être les centres cérébraux que l'on considérait comme des organes fixes ne sont-ils que transitoires. Entre le mouvement et le centre il y aurait non seulement rapport de machine à mécanicien, mais échange d'effets. Ainsi le mouvement pourrait créer le centre et lorsque le centre est détruit, le mouvement en crée-

rait un autre ailleurs. Et cela n'infirme en rien le matérialisme, car tous ces phénomènes ont pour théâtre le corps humain et non l'étoile Sirius.

Bien des faits d'ailleurs restent acquis à la science du cerveau. Ces circonvolutions qui se retrouvent les mêmes, à la même place, chez tous les hommes ne sont pas l'effet du hasard; elles servent à quelque chose. Il semble établi qu'elles croissent en complexité avec le degré d'intelligence de l'espèce animale, de la race humaine, de l'individu.

M. Bergson ne nie pas le rôle du cerveau, mais il en fait l'instrument de l'âme. Toutes les insuffisances et toutes les tares de l'âme: enfance, vieillesse, maladies tiendraient selon lui à l'état de son instrument cérébral; avec un mauvais cerveau l'âme ne pourrait penser que de manière inférieure; comme on fait de mauvaise musique avec un piano mal accordé.

C'est une pétition de principe. Nous connaissons la pensée, nous connaissons le cerveau mais nous ne savons rien de l'âme; jamais l'âme ne s'est révélée à nous; elle n'est, comme Dieu, qu'une pure hypothèse.

C'est à M. Bergson et à ceux qui pensent comme lui de nous montrer l'âme avant de prétendre que le cerveau n'est que son instrument.

La pensée se développe, atteint sa maturité; puis elle s'affaiblit et meurt tout comme le corps. Obscure chez le bébé, elle grandit et prend de la vigueur avec l'enfant; elle est à son apogée chez l'adulte et elle décroît peu à peu dans la vieillesse à mesure que le corps s'affaiblit.

C'est l'instrument, dit M. Bergson; le cerveau croît et décroît avec le corps; mais l'âme reste elle-même.

De cette âme inaltérable nous n'en avons aucune connaissance. Si elle pouvait exister, nous en aurions conscience. Elle se révélerait à nous au travers des vicissitudes du corps. Rien de pareil. Aucune lumineuse éclaircie de l'âme immortelle au travers de la pensée enfantine, rien que l'ignorance, l'inexpérience, la légèreté, l'inconscience, la crédulité, la simplicité.

Contrairement au phénoménisme absolu, il est per-

mis de croire que les états de conscience sont objets d'un sujet difficilement connaissable. Le phénoménisme absolu, d'ailleurs, est la négation complète; il aboutit au suicide de la raison, car après avoir nié le monde extérieur, il nie le monde psychique lui-même, car rien n'est certain que l'état de conscience présent, tout le reste est inférence.

Cela montre la difficulté de ces problèmes ou plutôt l'infirmité de notre esprit. Nous ne sommes que des animaux et il est déjà bien beau que nous soyons arrivés à connaître du monde ce que nous en savons; de pouvoir tracer le parcours des astres, de savoir même, par l'analyse spectrale de quels corps est composé le soleil qui brûle à des millions de kilomètres de nous.

Notre personnalité se détache en quelque manière des états de conscience; c'est pour cela que l'introspection est possible. Je dis *ma* mémoire comme je dis *ma* jambe; postulant ainsi que l'une et l'autre sont objets par rapport à moi.

Il est à remarquer cependant que la mémoire est beaucoup plus près du sujet que la jambe. On peut perdre sa jambe sans que la personnalité soit profondément touchée, mais que resterait-il du fameux *Je pense*, de Descartes, si la mémoire venait à disparaître complètement, la perception elle-même serait troublée à tel point que le monde passerait devant nous comme les images d'un kaléidoscope.

Le *moi* n'est donc pas une entité, c'est un résultat. Nous le sentons distinct des états fugitifs de la conscience; mais ce sont néanmoins ces états qui l'élaborent; c'est pour cela que la personnalité se modifie avec le temps.

Lorsque nous repensons aux années écoulées notre moi s'efface à mesure du nombre de ces années c'est bien moi qui faisais hier telle ou telle chose; ma personnalité est entière dans ce souvenir, mon moi se prolonge jusqu'à lui. Mais si je pense à mon enfance, le souvenir des faits qui m'en reste est presque objectif; je revois bien mon corps tel qu'il était alors, les mou-

vements qu'il faisait mais mon moi actuel n'est plus présent à cet acte; c'est presque comme s'il s'agissait d'un autre enfant et non pas de moi-même.

Le moi est donc, à certains égards, distinct des états de conscience, mais il en émane; c'est pourquoi il y a un moi d'enfant, un moi d'adulte, un moi de vieillard, un moi d'aliéné.

Les maladies de l'esprit constituent un des arguments les plus forts contre l'existence de l'âme. Comment une âme spirituelle et distincte du corps pourrait-elle être folle? C'est cependant en pure perte que l'on essaie de raisonner un aliéné, de lui montrer l'absurdité de son délire; il ne comprend pas, car quelque chose en lui est troublé, qui est plus profond que les idées et la logique.

Lorsque le fou est guéri, il est très difficile de lui faire analyser sa folie. Si on l'interroge, il répond que c'est comme un rêve qu'il a fait; impossible de relier ce prétendu rêve au moi antérieur et au moi présent; l'âme folle était une autre âme.

M. Bergson croit au libre arbitre et il voit en lui la preuve de l'existence de l'âme. Notre pensée se distinguerait par sa liberté du reste de la nature qui est dominé par la nécessité.

Nous avons, il est vrai, conscience d'une certaine liberté; mais est-ce à dire que les actes psychologiques soient sans cause?

Si je veux, je puis évidemment me jeter par la fenêtre et cependant je sais bien que je ne le ferai pas, parce que je tiens à la vie. Pour que je le fasse, il faudrait des motifs; quelque grand malheur ou bien la folie qui susciterait en mon esprit des mobiles illusoires. Tout est déterminé en nous comme dans le monde, ce n'est pas par hasard que j'ai telle pensée; en cherchant je trouverai toujours une pensée ou une perception qui l'a déterminée.

Les lois de l'association des idées expliquent en partie l'enchaînement de nos pensées, en partie seulement, car il faudrait savoir pourquoi parmi tant de souvenirs c'est tel et non pas tel autre qui est réveillé.

Parfois de longues séries de souvenirs se déclenchent. Par exemple, une pièce de vers apprise par cœur durant l'enfance et qui, nous revient tout entière alors qu'on la croyait oubliée depuis bien des années. On croirait entendre un disque de phonographe.

Il est à présumer que le mécanisme de la pensée sera toujours mal connu, car nous n'avons pour le connaître que l'introspection. Nous sommes à la fois sujet et objet. Quant à nos volitions, elles ont une cause qui pour être d'ordre psychologique n'en existe pas moins. Même en faisant un acte pour prouver mon libre arbitre, je suis déterminé par un motif; la volonté de prouver que je suis libre.

Cette idée de liberté psychologique doit, au fond, n'être autre chose que la conscience du centre des mouvements musculaires. Cette dépendance des membres à l'égard du moi donne l'illusion de la liberté.

Il y a des personnes dont la croyance au libre arbitre est déterminée par des considérations de responsabilité morale; elles ne comprennent que superficiellement la question.

A leurs yeux, nier la liberté équivaut à admettre que nous sommes agis par des causes: milieu, hérédité, etc., extérieures à la volonté elle-même.

Rien de semblable, l'hérédité et le milieu nous donnent des mobiles qui peuvent parfaitement être inhibés par des mobiles contraires. Tel qu'une hérédité alcoolique pousse aux actes violents, pourra cependant se dominer s'il a une philosophie qui condamne la violence. Evidemment il aura plus de mal qu'un autre à refréner ses instincts, mais il peut y parvenir. On résiste à l'hérédité et au milieu non parce qu'on a le libre arbitre; mais parce qu'on obéit à la raison.

J'insisterai peu sur l'influence des stupéfiants: cocaïne, opium, alcool, etc., car ils fournissent leur argument habituel aux matérialistes. Néanmoins il est indubitable qu'une légère intoxication par ces poisons suffit pour transformer notre personnalité ordinaire. Non seulement nos sentiments, mais nos idées elles-mêmes sont modifiées. Il arrive même que sous ces in-

Numéro 24 A Décembre 1924

LA BROCHURE MENSUELLE

PARAIT LE 15 DE CHAQUE MOIS

Rédaction et Administration : BIDAULT, 39, Rue de Bretagne, Paris-3e

Téléphone : Archives 65-24 Compte Chèques Postaux Paris 239-02

Doctoresse M. PELLETIER

L'AME EXISTE-T-ELLE ?

EDITIONS DU

Groupe de Propagande par la Brochure

En dépôt : *LIBRAIRIE DES VULGARISATIONS*

Sociales, Scientifiques, Littéraires

39, Rue de Bretagne — Paris-3e

L'Ame existe-t-elle

Après une période de positivisme, le monde intellectuel est revenu au spiritualisme ; le philosophe M. Bergson semble avoir été un des initiateurs de ce revirement qui a conquis aujourd'hui une forte proportion des gens qui pensent ou qui passent pour penser.

Les causes profondes de cette transformation de la mentalité me paraissent suspectes à bien des égards et je soupçonne fort ceux qui invoquent aussi ardemment l'esprit d'avoir surtout en vue la matière.

Devant la poussée du quatrième état réclamant son droit à la vie heureuse, la bourgeoisie s'est mise à penser qu'elle avait eu tort de combattre la religion et que l'esprit voltairien, excellent pour conquérir le pouvoir, est mauvais pour le garder. Elle a donc entrepris la restauration des anciennes croyances.

Ce retour, cependant, ne pouvait se faire d'emblée dans un pays où les catholiques pratiquants étaient en minorité infime. Il fallait aller pas à pas et le premier pas consistait à amener les gens cultivés d'abord, les masses ensuite à croire que l'âme et la vie future ne sont pas des absurdités.

C'est ce que fit M. Bergson en France, William James en Amérique. Ils ont en partie réussi, et aujourd'hui on tente le second pas, la restauration religieuse ; elle a lieu partout (1).

Les intérêts des classes dirigeantes ne sont pas à vrai dire le seul fondement de cette involution. La science ne peut suffire à tout ; du moins tant que la science ne sera pas parvenue à abolir la mort, ce à quoi elle n'arrivera jamais ; cela est plus que probable. La perspective affreuse de l'anéantissement inévitable assombrit toute la vie ; elle peut laisser résigné le paysan inculte, mais elle affole un Pascal. Plus le cerveau s'ap-

(1) Ceci a été écrit avant le 11 mai 1924, jour de la défaite électorale du Bloc National. La France alors a paru se ressaisir.

proche de la prépondérance, plus la personnalité s'affirme, l'idée du non-être devient alors insupportable.

On aura donc toujours beau jeu à dire aux hommes qu'ils ne meurent pas tout entiers; on suscite en eux des espérances telles qu'ils ne sont pas du tout difficiles quant à la preuve. Les jongleries les plus grossières de prestidigitateurs professionnels prennent valeur de faits surnaturels, même aux yeux des gens cultivés.

Dans un article intitulé: « L'âme et le corps » M. Bergson tire argument contre le matérialisme du fait que la découverte des localisations cérébrales ne semble plus aussi certaine qu'il y a vingt ans. Des personnes privées par la maladie ou un traumatisme de la circonvolution de Broca n'ont pas perdu pour cela l'usage de la parole; des malades ont continué de se mouvoir alors qu'ils avaient perdu les circonvolutions rolandiques, etc.

Cela à mon avis ne prouve rien contre le matérialisme.

La science, se faisant par les savants qui sont des hommes, n'est pas exempte des passions et des légèretés humaines. On s'engoue d'une découverte et ensuite il faut déchanter. Les localisations cérébrales sont des faits trop grossiers pour qu'elles puissent expliquer à elle seules l'intelligence qui doit être un mécanisme très compliqué. Il ne faut voir en elles qu'une partie de la vérité.

Un tabétique ne peut plus marcher parce qu'il a une lésion de la moelle épinière. On lui apprend à marcher comme on le lui a appris durant la première année de sa vie; il marche à nouveau. Comme les parties lésées de la moelle ne sont pas régénérées, il faut bien admettre qu'un nouveau centre neuro-cellulaire a suppléé celui qui est détruit.

Peut-être les centres cérébraux que l'on considérait comme des organes fixes ne sont-ils que transitoires. Entre le mouvement et le centre il y aurait non seulement rapport de machine à mécanicien, mais échange d'effets. Ainsi le mouvement pourrait créer le centre et lorsque le centre est détruit, le mouvement en crée-

rait un autre ailleurs. Et cela n'infirme en rien le matérialisme, car tous ces phénomènes ont pour théâtre le corps humain et non l'étoile Sirius.

Bien des faits d'ailleurs restent acquis à la science du cerveau. Ces circonvolutions qui se retrouvent les mêmes, à la même place, chez tous les hommes ne sont pas l'effet du hasard; elles servent à quelque chose. Il semble établi qu'elles croissent en complexité avec le degré d'intelligence de l'espèce animale, de la race humaine, de l'individu.

M. Bergson ne nie pas le rôle du cerveau, mais il en fait l'instrument de l'âme. Toutes les insuffisances et toutes les tares de l'âme: enfance, vieillesse, maladies tiendraient selon lui à l'état de son instrument cérébral; avec un mauvais cerveau l'âme ne pourrait penser que de manière inférieure; comme on fait de mauvaise musique avec un piano mal accordé.

C'est une pétition de principe. Nous connaissons la pensée, nous connaissons le cerveau mais nous ne savons rien de l'âme; jamais l'âme ne s'est révélée à nous; elle n'est, comme Dieu, qu'une pure hypothèse.

C'est à M. Bergson et à ceux qui pensent comme lui de nous montrer l'âme avant de prétendre que le cerveau n'est que son instrument.

La pensée se développe, atteint sa maturité; puis elle s'affaiblit et meurt tout comme le corps. Obscure chez le bébé, elle grandit et prend de la vigueur avec l'enfant; elle est à son apogée chez l'adulte et elle décroît peu à peu dans la vieillesse à mesure que le corps s'affaiblit.

C'est l'instrument, dit M. Bergson; le cerveau croît et décroît avec le corps; mais l'âme reste elle-même.

De cette âme inaltérable nous n'en avons aucune connaissance. Si elle pouvait exister, nous en aurions conscience. Elle se révélerait à nous au travers des vicissitudes du corps. Rien de pareil. Aucune lumineuse éclaircie de l'âme immortelle au travers de la pensée enfantine, rien que l'ignorance, l'inexpérience, la légèreté, l'inconscience, la crédulité, la simplicité.

Contrairement au phénoménisme absolu, il est per-

mis de croire que les états de conscience sont objets d'un sujet difficilement connaissable. Le phénoménisme absolu, d'ailleurs, est la négation complète; il aboutit au suicide de la raison, car après avoir nié le monde extérieur, il nie le monde psychique lui-même, car rien n'est certain que l'état de conscience présent, tout le reste est inférence.

Cela montre la difficulté de ces problèmes ou plutôt l'infirmité de notre esprit. Nous ne sommes que des animaux et il est déjà bien beau que nous soyons arrivés à connaître du monde ce que nous en savons; de pouvoir tracer le parcours des astres, de savoir même, par l'analyse spectrale de quels corps est composé le soleil qui brûle à des millions de kilomètres de nous.

Notre personnalité se détache en quelque manière des états de conscience; c'est pour cela que l'introspection est possible. Je dis *ma* mémoire comme je dis *ma* jambe; postulant ainsi que l'une et l'autre sont objets par rapport à moi.

Il est à remarquer cependant que la mémoire est beaucoup plus près du sujet que la jambe. On peut perdre sa jambe sans que la personnalité soit profondément touchée, mais que resterait-il du fameux *Je pense*, de Descartes, si la mémoire venait à disparaître complètement, la perception elle-même serait troublée à tel point que le monde passerait devant nous comme les images d'un kaléidoscope.

Le *moi* n'est donc pas une entité, c'est un résultat. Nous le sentons distinct des états fugitifs de la conscience; mais ce sont néanmoins ces états qui l'élaborent; c'est pour cela que la personnalité se modifie avec le temps.

Lorsque nous repensons aux années écoulées notre moi s'efface à mesure du nombre de ces années c'est bien moi qui faisais hier telle ou telle chose; ma personnalité est entière dans ce souvenir, mon moi se prolonge jusqu'à lui. Mais si je pense à mon enfance, le souvenir des faits qui m'en reste est presque objectif; je revois bien mon corps tel qu'il était alors, les mou-

vements qu'il faisait mais mon moi actuel n'est plus présent à cet acte; c'est presque comme s'il s'agissait d'un autre enfant et non pas de moi-même.

Le moi est donc, à certains égards, distinct des états de conscience, mais il en émane; c'est pourquoi il y a un moi d'enfant, un moi d'adulte, un moi de vieillard, un moi d'aliéné.

Les maladies de l'esprit constituent un des arguments les plus forts contre l'existence de l'âme. Comment une âme spirituelle et distincte du corps pourrait-elle être folle? C'est cependant en pure perte que l'on essaie de raisonner un aliéné, de lui montrer l'absurdité de son délire; il ne comprend pas, car quelque chose en lui est troublé, qui est plus profond que les idées et la logique.

Lorsque le fou est guéri, il est très difficile de lui faire analyser sa folie. Si on l'interroge, il répond que c'est comme un rêve qu'il a fait; impossible de relier ce prétendu rêve au moi antérieur et au moi présent; l'âme folle était une autre âme.

M. Bergson croit au libre arbitre et il voit en lui la preuve de l'existence de l'âme. Notre pensée se distinguerait par sa liberté du reste de la nature qui est dominé par la nécessité.

Nous avons, il est vrai, conscience d'une certaine liberté; mais est-ce à dire que les actes psychologiques soient sans cause?

Si je veux, je puis évidemment me jeter par la fenêtre et cependant je sais bien que je ne le ferai pas, parce que je tiens à la vie. Pour que je le fasse, il faudrait des motifs; quelque grand malheur ou bien la folie qui susciterait en mon esprit des mobiles illusoires. Tout est déterminé en nous comme dans le monde, ce n'est pas par hasard que j'ai telle pensée; en cherchant je trouverai toujours une pensée ou une perception qui l'a déterminée.

Les lois de l'association des idées expliquent en partie l'enchaînement de nos pensées, en partie seulement, car il faudrait savoir pourquoi parmi tant de souvenirs c'est tel et non pas tel autre qui est réveillé.

Parfois de longues séries de souvenirs se déclenchent. Par exemple, une pièce de vers apprise par cœur durant l'enfance et qui, nous revient tout entière alors qu'on la croyait oubliée depuis bien des années. On croirait entendre un disque de phonographe.

Il est à présumer que le mécanisme de la pensée sera toujours mal connu, car nous n'avons pour le connaître que l'introspection. Nous sommes à la fois sujet et objet. Quant à nos volitions, elles ont une cause qui pour être d'ordre psychologique n'en existe pas moins. Même en faisant un acte pour prouver mon libre arbitre, je suis déterminé par un motif; la volonté de prouver que je suis libre.

Cette idée de liberté psychologique doit, au fond, n'être autre chose que la conscience du centre des mouvements musculaires. Cette dépendance des membres à l'égard du moi donne l'illusion de la liberté.

Il y a des personnes dont la croyance au libre arbitre est déterminée par des considérations de responsabilité morale; elles ne comprennent que superficiellement la question.

A leurs yeux, nier la liberté équivaut à admettre que nous sommes agis par des causes: milieu, hérédité, etc., extérieures à la volonté elle-même.

Rien de semblable, l'hérédité et le milieu nous donnent des mobiles qui peuvent parfaitement être inhibés par des mobiles contraires. Tel qu'une hérédité alcoolique pousse aux actes violents, pourra cependant se dominer s'il a une philosophie qui condamne la violence. Evidemment il aura plus de mal qu'un autre à refréner ses instincts, mais il peut y parvenir. On résiste à l'hérédité et au milieu non parce qu'on a le libre arbitre; mais parce qu'on obéit à la raison.

J'insisterai peu sur l'influence des stupéfiants: cocaïne, opium, alcool, etc., car ils fournissent leur argument habituel aux matérialistes. Néanmoins il est indubitable qu'une légère intoxication par ces poisons suffit pour transformer notre personnalité ordinaire. Non seulement nos sentiments, mais nos idées elles-mêmes sont modifiées. Il arrive même que sous ces in-

fluences l'individu est passagèrement supérieur à ce qu'il est à l'état sain. Tel savant, par exemple, fait une découverte sous l'influence du café; il est des musiciens qui ne peuvent composer que lorsqu'ils ont pris du haschich.

C'est le cerveau qui est intoxiqué, répondraient les spiritualistes et comme tel il trouble l'âme. Je le veux bien, mais encore une fois, c'est l'existence de l'âme qu'il faudrait démontrer.

II

La vie future est grandement désirable. Les morts que nous apprenons nous plongent toujours dans la stupeur; surtout lorsqu'elles frappent des personnes en pleine force intellectuelle. Comment ne peut-il rien rester d'une puissante intelligence? ce saut brusque de la conscience au néant semble contredire le processus habituel des lois de la nature.

Mais essayons d'imaginer ce que serait l'univers si les âmes étaient immortelles.

D'abord, il serait arbitraire de restreindre à l'humanité le bénéfice de cette immortalité. L'homme est plus intelligent que les animaux; mais c'est un animal. Les mammifères, par la disposition et la structure de leurs appareils et organes, nous ressemblent singulièrement. Il faut être un anatomiste pour distinguer un cœur de mouton d'un cœur humain. Comme nous, les singes, les chiens, les chats connaissent l'affection et il sont jaloux tout comme les hommes. Evidemment, entre Newton et un caniche la différence semble infinie; mais elle est beaucoup moins grande entre le même caniche et un homme sauvage dont la vie est tout à fait animale.

Si nous avons une âme, les bêtes en ont donc une et

comme du protozoaire au singe anthropoïde la chaîne est continue, il faudrait doter d'une âme toute la zoologie. Ne faudrait-il pas aussi joindre la botanique; car si un chien nous apparaît bien plus vivant qu'un arbre; l'arbre est plus vivant qu'une amibe.

Où loger toutes ces âmes, car il doit y en avoir un nombre bien difficile à chiffrer, si l'esprit de tout ce qui a vécu demeure à jamais.

Revenons à l'homme. Il naît, comme tous les animaux, de l'union d'un spermatozoïde et d'un ovule. A quel moment l'âme se loge-t-elle dans l'être humain? Faut-il doter d'une âme l'ovule fécondé. Et si cet ovule se trouve expulsé, que devient son âme? que l'on songe au nombre des âmes ovulaires dont l'univers serait peuplé. L'admission de l'âme fœtale nous conduit à des absurdités identiques.

Si je voulais faire des hypothèses, je trouverai plus admissible l'idée d'une âme qui serait une émanation cérébrale. Nulle chez le fœtus et le nouveau-né, elle s'élaborerait à mesure du développement du cerveau; elle serait le substratum de la personnalité, substratum qui, après la mort, pourrait subsister, du moins pendant un certain temps.

Mais de cela nous n'avons aucune preuve; car malgré ma bonne volonté, je n'ai jamais pu découvrir, dans les pratique des spirites, la preuve d'une survie quelconque.

Le spiritisme a, au moment où j'écris, des adeptes fort nombreux; mais cela n'est pas une preuve de sa vérité. Le bouddhisme, le christianisme, l'islamisme ont eu et ont encore beaucoup plus de fidèles, ils n'en sont pas plus vrais pour cela. L'au-delà est à tel point souhaitable que l'humanité ne demande qu'à y croire.

Sur les esprits contemporains qui tous connaissent les sciences, au moins par ouï dire, le spiritisme a l'avantage de ses apparences scientifiques. Il ne se borne pas, comme les religions, à se targuer d'une révélation lointaine; il a des laboratoires, il fait des expériences; cela suffit pour convaincre le très grand nombre des gens qui ne cherchent pas à approfondir.

Pour quiconque se montre plus difficile quant à la preuve, le spiritisme a tout contre lui. D'abord, les allures de religion qu'il prend de plus en plus. Aujourd'hui le spiritisme a des chapelles où l'on prêche et où l'on prie comme aux églises des religions officielles. J'ai assisté quelque fois à ces prêches spirites; on y mêlait à une morale copiée sur les religions, une politique chauvine et réactionnaire.

Si le spiritisme était une vraie science, tout le monde y croirait; qui doute aujourd'hui de la télégraphie sans fil. Mais au lieu d'appeler le public à constater, comme le fait la science, le spiritisme fait du mystère; il exige que l'on croie avant de voir.

De grands savants ont cru ou croient encore au spiritisme; l'argument est impressionnant mais non irrésistible.

Un livre publié récemment, *Plutarque a menti*, s'est donné le but de détruire les illusions des masses à l'endroit des chefs militaires. On pourrait écrire un ouvrage pareil sur les hommes de science. Un savant peut être un homme supérieur, mais il ne l'est pas nécessairement. Les sciences sont des métiers et bien des savants ne sont que de bons ouvriers dont l'esprit est fermé à tout ce qui n'est pas leur spécialité. D'ailleurs, un savant peut s'adonner au spiritisme dans la vieillesse; alors que ses facultés sont affaiblies; il peut aussi le soutenir par intérêt, pour sacrifier au goût du public, etc.

Tout ce que j'ai pu voir du spiritisme n'a été que pauvretés et jongleries grossières.

Les tables tournantes disent la profonde indigence intellectuelle des masses. On s'assemble dans une pièce obscure, autour d'une table sur laquelle on pose les mains. Une demi-heure passe, rien ne vient. A la fin, un des assistants, devenu nerveux, appuie consciemment ou non sur la table, l'assistance suit le mouvement et voilà les esprits déclenchés. La table dit des choses que l'on pourrait dire sans elle; piquée de galanterie, elle diminue l'âge des dames; c'est peut-être charmant, mais cela n'a rien de scientifique.

Le spiritisme, en réalité, n'est qu'une religion et c'est une religion inférieure; sans théologie originale, il ne vaut pas les religions officielles.

Les religions ont pu faire du bien dans le passé; mais elles ont fait aussi beaucoup de mal. Sans parler des cruautés de la théocratie, elles ont eu pour effet d'endiguer la pensée et de détourner l'humanité de la science qui, seule, peut faire la vie de plus en plus heureuse.

Doctoresse PELLETIER.

Imprimerie spéciale de " LA BROCHURE MENSUELLE ", 39, Rue de Bretagne - Paris-3e
Le Gérant : BIDAULT

UN BON ROMAN RÉVOLUTIONNAIRE :

LES BLOUSES

par JULES VALLÉS

Illustrations de M. SIMON



Une occasion nous a permis de nous procurer, à un prix exceptionnel, un certain nombre d'exemplaires de cet ouvrage. Nous voulons en faire profiter les Abonnés de « LA BROCHURE MENSUELLE ». Ils liront avec émotion ce court récit d'un épisode caractéristique de la lutte révolutionnaire des républicains d'antan. Dû à la plume de l'un des plus brillants écrivains français — qui est peut-être le meilleur de nos auteurs révolutionnaires, mais cependant l'un des moins lus dans les milieux d'avant-garde — les BLOUSES a sa place tout indiquée dans la bibliothèque des militants. Sa valeur actuelle est de 6 fr. 50.

Nous Offrons ce volume au Prix de 3 francs

FRANCO RECOMMANDÉ : 3 FR. 50

Groupe de Propagande par la Brochure

La propagande par la brochure est une des meilleures lorsqu'on peut la faire avec suite.

Nos devanciers s'y sont employés de leur mieux. A l'heure actuelle, il est plus que nécessaire d'entreprendre une large diffusion de nos idées. C'est dans cette conviction qu'un groupe de camarades s'est constitué et a décidé de faire paraître tous les mois une, deux, trois, quatre brochures ayant 8-16-24 ou 32 pages de texte, toutes du même format, sur beau papier, permettant aux camarades de pouvoir les relier ensemble et constituer pour eux une Bibliothèque Sociale à bon marché.

Le Groupe est certain de faire paraître : « La Brochure Mensuelle » *pendant longtemps.*

La difficulté était d'éditer à très bon marché, vu la cherté du papier, de l'impression, du brochage et frais d'expédition qui sont considérables.

Nous croyons avoir trouvé la solution et pouvons assurer à nos amis que nous céderons les brochures à un prix inférieur à leur prix de revient.

But du Groupe. — *Comme le but du groupement est : la plus large diffusion de ces brochures, il s'agit de trouver des camarades partisans de notre méthode qui, s'abonnant à* « La Brochure Mensuelle » *pourront s'employer à la propagande en faisant circuler les brochures parmi ceux qu'ils connaissent, soit en les distribuant eux-mêmes, soit par la poste lorsqu'ils ne voudront pas faire savoir qu'ils s'intéressent à la propagande, soit en discutant avec des camarades : il est facile de leur glisser une brochure et de leur arracher deux sous. Les abonnés pourront ainsi récupérer le montant de leur souscription et augmenter leur propagande.*

Camarades, aidez-nous, en souscrivant de nombreux abonnements à « La Brochure Mensuelle ».

Pour la France : 1 an, 6 francs 50, *6 mois, 3 francs* 25.

Chaque abonné recevra mensuellement suivant les éditions :

Soit 5 *Brochures de* 24 *ou* 32 *pages* (1 *titre*)
» 10 — 16 *pages* (2 *titres*)
» 20 — 8 *pages* (2 *titres*)

Abonnement d'essai : un exemplaire chaque mois. Prix, 2 fr.

Pour l'Extérieur : Abonnement annuel 1 exemplaire, 3 fr.; 2 exemplaires, 4 fr. 50; 4 exemplaires, 8 fr. 90 ; 6 exemplaires, 13 fr. 10.

Tout ce qui concerne « La Brochure Mensuelle », « Nos Editions Sociales », « Le Service de Librairie », *doit être adressé à cette adresse :* Bidault, 39, rue de Bretagne, Paris (3e).

Pour les envois de fonds, utilisez toujours *le chèque postal :* Paris-23902, c'est le moins cher, le plus certain.

Un service gratuit est fait pendant 3 mois à toute personne qui en fera la demande.

Renseignez-vous sur les avantages accordés aux abonnés.

Doctoresse PELLETIER

TROIS CONTES



PRIX : 1 FR. 50

Un Traître



« La vertu est toujours punie »
(Marquis de Sade)

Jacques ne s'était pas donné la peine de naître. Le hasard, c'est-à-dire la somme d'inconnues qui préside à nos formations, l'avait fait éclore génial dans un milieu pauvre et incultivé.

Durant toute son enfance, il avait été un incompris. Ses parents le jugeaient bizarre ; ses maîtres le punissaient comme indiscipliné. Il aurait pu, s'il l'avait voulu, être un excellent écolier, mais il était un peu paresseux ; aucune ambiance d'ailleurs ne le stimulait au travail.

A treize ans, ses parents l'avaient mis en apprentissage chez un relieur ; à l'atelier comme à l'école et dans sa famille, il détonnait. D'un naturel gai, il avait volontiers le mot pour rire, mais ce mot ne faisait pas rire parce qu'on ne le comprenait pas.

Un jour, il avait environ seize ans, il entrevit comme sur un chemin de Damas l'utilité de la culture intellectuelle. On l'avait envoyé en course chez un libraire du quartier latin. Dans le jour baissant d'un après-midi d'hiver, la silhouette du Panthéon dominant sur un fond de ciel gris la rue Soufflot lui était apparue. Des bandes d'étudiants bien mis, la

serviette sous le bras, dévalaient les trottoirs. Il eut un brusque coup au cœur ; il se trouvait ignominieux avec son bourgeron bleu et le paquet enveloppé de toile qu'il portait sur son dos ; il se prit à regretter amèrement les années perdues à son école primaire. Mais une voix intérieure lui dit qu'il était encore très jeune et qu'il pouvait réparer.

Il essaya de s'ouvrir à son père de ses nouvelles dispositions ; naturellement, on ne l'écouta pas.

— Quitter la reliure, alors que ton apprentissage est presque fini ? Retourner à l'école ? Est-ce que tu n'es pas fou ? Penses-tu que moi et ta mère nous allons t'entretenir à ne rien faire jusqu'à la fin de tes jours ? Tu as vraiment de drôles d'idées parfois, et si ta mère n'était pas une honnête femme, j'en viendrais à croire que tu n'es pas mon fils !

M's en état de gagner son pain, Jacques quitta la maison paternelle. Les moralistes traditionnels pourront le blâmer, mais il voulait faire sa vie. La dépendance familiale dans un milieu grossier lui pesait depuis longtemps. Il l'avait rêvée bien des fois cette minute où il pourrait enfin prendre congé du logis triste, des disputes continuelles pour des riens, des railleries qui accueillaient ses vagues aspirations, lorsqu'il lui arrivait de les dire ; ses lectures dont on se moquait.

— Le voilà encore plongé dans les bouquins ; quel enfant, grand Dieu ! Muet comme une carpe ; on n'a guère de satisfaction avec lui !

Il avait vu, affichée sur les murs, la réclame d'une école par correspondance. Pour une somme modique, disait l'affiche, on pouvait recevoir des livres, des cours imprimés, des devoirs que l'on vous retournait corrigés. Au bout de quelques années d'études, l'école vous faisait subir un examen et on devenait ingénieur.

Ingénieur ! Quel rêve ! Sortir enfin de la classe des parias, vivre la vie supérieure de l'intelligence.

Sou à sou, l'adolescent avait économisé sur ce qu'on lui laissait de son salaire d'apprenti et, la somme enfin amassée, il était allé, le cœur battant, se faire inscrire à l'école.

Sa chambre, il l'avait prise naturellement au quartier latin, un sixième étage de la rue Claude Bernard. Il se sentait déjà comme affranchi de l'esclavage manuel, du fait seul d'habiter ce quartier universitaire. Sa journée d'ouvrier terminée, au lieu d'aller chez le marchand de vins, au sport ou au cinéma, il rentrait chez lui comme une jeune fille et se mettait à piocher ses cours.

Cela n'allait pas tout seul. Les corrections, faites machinalement par un personnel mal payé, étaient, la plupart du temps, incompréhensibles. L'élève n'était qu'un numéro et personne ne s'intéressait sérieusement à ses progrès ; mais Jacques n'était pas de ceux à qui les obstacles font perdre courage.

A notre époque où l'instruction, sans être donnée comme il le faudrait, est relativement facile à acquérir, les auto-didactes ne sont pas rares. Mais beaucoup, dans leur désir ardent de s'élever dans la société, se donnent corps et âme à la bourgeoisie qui leur entr'ouvre ses portes.

Tel n'était pas le cas de Jacques. Esprit hors de pair, il avait déjà, bien que jeune, une culture assez étendue. Il n'ignorait pas le socialisme et il s'était promis de travailler lui aussi à la destruction d'une société injustement divisée en castes ploutocratiques.

Les réunions publiques étaient son unique distraction, cependant il s'y tenait effacé et ne prenait jamais la parole ; il voulait, avant toute chose, conquérir son diplôme d'ingénieur, après quoi il se réservait de consacrer à l'affranchissement de ses frères les travailleurs une activité plus effective.

Reçu dans un très bon rang, il obtint de suite un emploi dans l'industrie. Son rêve était réalisé. Il avait remplacé sa mansarde d'ouvrier-étudiant par

un appartement modeste. Pour six heures par jour d'un travail peu fatiguant de direction. il recevait un traitement raisonnable. Il résolut de consacrer à la politique socialiste les loisirs qu'il avait.

Les intellectuels étaient nombreux dans le parti, mais la plupart ne venant là que pour faire une carrière, avaient fort peu de sincérité.

La presse réactionnaire les calomniait lorsqu'elle les appelait meneurs de grève, incendiaires, buveurs de sang, etc. Loin de pousser les ouvriers à la révolte, ils les retenaient au contraire. Quand, par hasard, des violences avaient lieu, les intellectuels ne les approuvaient jamais ; ils se bornaient à excuser les révoltés qui les avaient commises. Certes, ils parlaient de la révolution, mais sans y croire et sans vouloir rien faire de sérieux pour la préparer.

De la révolution, on en détournait même insidieusement les masses en la présentant comme quelque chose de fatal qui ne pouvait avoir lieu avant l'échéance des processus économiques. On invoquait la nécessité pour briser l'ordre bourgeois d'une majorité prolétarienne évidemment impossible à obtenir.

Toutes ces hypocrisies écœuraient Jacques qui était idéaliste et sincère. Eloquent, il stigmatisait dans les réunions l'arrivisme des chefs ; il voulait que son parti fasse à l'ordre établi une opposition de réalité et non de mots ; on le mit en quarantaine.

L'humanité est partout la même, et dans un parti révolutionnaire pas plus que dans la société officielle, la vertu n'est une condition de succès. La force était du côté des chefs arrivistes et c'était vers eux que les masses se tournaient comme elles se tournent vers la force gouvernementale dans la grande société.

Contre Jacques, le gêneur, on ne ménagea pas la calomnie ; on contesta son talent, on nia son intelligence, lui qui était la sincérité même, on

l'accusa d'ambition personnelle, voire de bas arrivisme. La presse lui fut fermée ; dans les réunions, on étouffa sa parole.

Il essaya de se tourner vers le peuple, mais le peuple se détourna de lui. N'était-il pas un intellectuel aux mains blanches, c'est-à-dire un bourgeois ? En vain essayait-il d'établir son origine prolétarienne, d'exposer toutes les peines que lui avait coûtées la culture intellectuelle qu'il possédait ; les ouvriers s'en allaient en ricanant.

C'est que Jacques, avec son honnêteté toute pure, représentait la faiblesse. Certes, l'ouvrier voulait bien la révolution, mais il ne faisait pas fi des menus avantages que seul un parlementaire peut donner. Une vieille mère à faire admettre dans un hospice, la gratuité de la cantine scolaire pour un enfant, une place stable d'ouvrier municipal pour lui-même. Ces menues faveurs évidemment n'allaient pas à tout le monde ; mais ceux qui les obtenaient devenaient les clients du parlementaire, toujours comme dans la grande société. Elus et clientèle électorale formaient un bloc contre lequel l'idéalisme de Jacques venait se briser.

La guerre de 1914 vit une faillite générale des consciences. Les propagandistes du pacifisme et de l'anti-militarisme se firent ultra-patriotes et la masse qui les avait suivis les suivit encore, jusqu'à l'abattoir !

Jacques avait trente-cinq ans. Sa situation matétielle n'était pas mauvaise, mais il était un raté de la politique.

Il en restait navré, car il s'y était donné tout entier. L'intérêt intellectuel qui l'avait soutenu dans ses études d'ingénieur avait disparu, ce qui était alors de l'intelligence était devenu, par la répétition continuelle, instinct et routine. Il accomplissait avec ponctualité les devoirs de la profession qui le faisait vivre, mais son âme en était absente

Cette âme, il aurait pu la mettre, comme bien d'autres, dans une famille ; la femme, les enfants à élever sont le but de la plupart des existences. Mais Jacques, peu sensuel, était avant tout un cérébral ; il n'avait aucun effort à faire pour être vertueux ; les vices n'étaient pas pour lui des plaisirs. Rien ne l'attirait de ce qui passionne tant de gens ; il trouvait le jeu bête, l'amour une sensation très surfaite, et un estomac délicat lui interdisait tout excès de table. Seules l'étude, la pensée, l'action lui donnaient de la joie. Dans le mariage, il entrevoyait avant toute chose une source de tracas ; l'esprit encombré de cent questions vulgaires à résoudre chaque jour ; la femme, un être aimable, mais qui serait inférieur presque à coup sûr. Il faudrait se mettre à son niveau, penser avec elle ses petites idées, partager ses préoccupations banales ; son intelligence y sombrerait peu à peu. Il avait préféré rester célibataire.

Dans les longues promenades auxquelles il s'astreignait par hygiène, pour corriger la sédentarité du bureau, il lui arrivait assez souvent de rencontrer des camarades « arrivés ». D'une belle auto, il lui venait un coup de chapeau avec un « bonjour » ironique. Sur le trottoir, on lui frappait sur l'épaule : « Ah ! ce brave Jacques ; toujours révolutionnaire, la guerre ne t'a donc rien appris ! »

Il était alors à la mode de faire litière de toutes les convictions d'avant guerre. Tel professeur d'université qui avait toute sa vie subsisté du Kantisme qu'il enseignait aux étudiants,, proclamait le néant de la philosophie allemande. La physique, la chimie se faisaient patriotes ; on déniait toute valeur aux savants de la nation ennemie. Sur les affiches, Jacques lisait le nom d'anciens camarades chargés de conférences ultra-patriotiques ; et le peuple ne paraissait même pas s'apercevoir de leur félonie.

Dans ses courses mélancoliques à travers Paris, Jacques, au fond de son cœur, pleurait sa vie brisée ; il avait fait dans son âme la première place à l'idéal et l'idéal lui manquait maintenant ; un abîme s'ouvrait devant lui, il songea au suicide.

Ce ne fut qu'un instant ; il avait un amour instinctif de la vie qui l'empêchait de se détruire. Cette dépression d'un moment lui fut au contraire une manière de coup de fouet ; il retrouva la même énergie qui l'avait fait se dresser autrefois contre sa famille ; puisqu'il fallait trahir, eh bien, il trahirait!

Il passa au Bloc National et personne ne s'en aperçut. La guerre avait dispersé les anciens militants, de nouveaux étaient venus ; on l'avait presque oublié. Tout d'abord il eut beaucoup de mal à exposer par la parole et dans ses articles, des idées qui n'étaient pas les siennes ; son talent s'en ressentait. Mais il finit par s'habituer ; il défendait la mauvaise cause comme un avocat défend un accusé qu'au fond de lui-même il sait coupable.

D'ailleurs, s'il avait conservé ses idées théoriques, l'enthousiasme de sa jeunesse s'était avec l'expérience des années singulièrement attiédi. La modestie de ses débuts, sa peine pour arriver à une vie en somme médiocre, son désir inné de justice, lui avaient fait haïr les oppresseurs ; la vie politique lui avait donné depuis le mépris des opprimés. Ce peuple qu'un gouvernement pouvait retourner en quelques mois de mensonges et qui bavait maintenant la haine du « boche », lui apparaissait comme incurablement esclave.

La fortune de Jacques marchait maintenant à grands pas. Elu député, il avait été ministre en deux ans de Chambre. La grande presse retentissait chaque jour de son nom ; ses moindres mots étaient répétés, colportés, admirés ; les gens qui l'avaient trouvé sot autrefois, lui attribuaient maintenant du génie ; on parlait de lui pour la présidence du grand

ministère qui arrêterait pour longtemps la marche du socialisme.

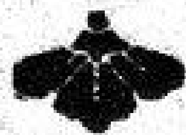
Parmi la foule des solliciteurs qui encombrait ses antichambres, on pouvait voir maints anciens camarades, maints militants même que leur carte rouge n'empêchait pas de venir faire la cour à son succès.

Lui reprocher sa trahison, on s'en gardait bien ; il était la force, donc il était la vertu. On l'injuriait bien pour la galerie dans les réunions publiques, mais en petit comité on parlait de lui comme d'un bon garçon, il avait rendu tant de services.

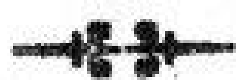
C'est que pouvant se venger, il n'en faisait rien ; l'ambition satisfaite avait pansé ses anciennes plaies et elles étaient guéries.

Certes, il était loin d'avoir réalisé sa vie ; le luxe, les honneurs, le respect des autres, il payait tout cela de ses convictions les plus chères. Si autrefois il avait, aux heures d'enthousiasme, rêvé au pouvoir, c'était pour réaliser ses idées ; maintenant il avait le pouvoir, mais il ne pouvait le garder qu'en se mentant à lui-même. Aussi n'y prenait-il aucun plaisir ; les figurations officielles lui étaient des corvées assommantes ; il s'ennuyait au ministère comme autrefois dans son métier d'ingénieur.

Il se maintenait cependant, car malgré tout il trouvait au pouvoir des satisfactions d'amour-propre et comme il avait conservé un fond d'idéalisme, il s'efforçait de mettre un peu de bien dans tout le mal qu'il faisait.



La mort aux Chats



« *L'homme finit dans le désespoir* »
(Spinoza)

Le soleil s'est couché derrière la Luxembourg et il fait déjà presque nuit dans le lacis de ruelles que la pioche du démolisseur futuriste a oubliées, derrière le Panthéon. La rue Lhomond, bordée de couvents miteux qui abritent l'enfance d'orphelins pauvres. Le célèbre couvent des Jésuites les domine de très haut ; les murs élevés et nus de sa chapelle répandent leur ombre sur toute la rue. A droite est la rue Rataud une rue qui a une porte de fer que l'on fermait la nuit, autrefois. Le jour, la rue Rataud est embaumée par l'odeur des frênes qui surplombent le mur décrépit de l'Ecole Normale Supérieure. A droite, la rue du Cheval-Vert, la rue des Irlandais, le collège des Irlandais y perpétue le Moyen-Age, les murs recouverts d'une patine noircie semblent dater de Raymond Lulle et d'Abélard. Plus loin, la rue de l'Estrapade, déjà plus large et plus banale ; la rue Tournefort, pleine de couvents aussi. Le dimanche, les lourdes portes de chêne s'ouvrent pour donner passage à leurs pensionnaires. En rang, deux par deux, sous la conduite de religieuses d'ordre divers, elles vont au Luxembourg ou au Jardin des Plantes.

Plus bas, la rue du Pot-de-Fer, presque sans caractère ; elle n'évoque plus que la misère toute simple.

Les passants sont rares au crépuscule ; les religieux sont rentrés ; on entend de tous côtés les cloches fêlées qui les appellent au réfectoire, à la prière ou au travail. Le monde de la rue ne se hasarde guère par là. Toutes ces ruelles ne mènent que de très loin, et par bien des détours, aux Gobelins. Les bourgeois, professeurs, préparateurs de Faculté, bibliothécaires, bureaucrates, étudiants, prennent la rue Claude-Bernard, large et moderne. Les ouvriers longent l'étroite rue Mouffetard, pleine de boutiques achalandées où l'on peut acheter de tout à des prix raisonnables ; une livre de tétine de vache, viande excellente, pour son dîner, ou une paire de souliers d'occasion, encore très portables.

Bientôt, dans la lumière incertaine du reste de jour et des rares becs de gaz que l'on vient d'allumer, apparaît une ombre qui rase les murs. C'est une vieille femme, maigre et mal vêtue ; elle porte aux bras deux lourds paniers, tout rafistolés de cordes ; on l'appelle « La mort aux Chats ».

Dès que la nuit tombe, elle va par tout le quartier, elle explore les terrains vagues, les maisons en construction, les jardins publics, les cours accessibles pour distribuer aux chats abandonnés la pâtée qu'elle a cuisinée pendant le jour.

Ce sont les voisins qui lui ont donné ce surnom tragique. Les animaux l'aiment et, à son approche, ils montent des caves, descendent des greniers ; ils quittent le trou qui les abrite contre les sévices des gamins et viennent ronronner autour d'elle. Les plus hardis lui sautent sur les épaules et lui lèchent les joues. Il y en a de toutes les couleurs et de toutes les races, pauvres bêtes adoptées par caprice et abandonnées de même. « Il trouvera bien quelqu'un », a dit le maître égoïste. Mais personne ne veut des pauvres minets efflanqués et tristes ; sans la « Mort-aux-Chats » ils mourraient de faim.

Elle leur distribue la pâtée dans des papiers, prenant

bien soin que chacun ait la sienne ; elle gourmande les gloutons, qui avalent d'un coup leur ration pour pouvoir insinuer une patte malhonnête dans celle des autres.

La « Mort aux Chats » a connu, jadis, une prospérité relative ; institutrice, mariée à un employé elle portait des chapeaux. Puis, la vieillesse est venue, son mari, ses enfants sont morts ; le plus jeune, un fils resté vivant, ne venait jamais la voir, fâché pour une question d'intérêt. Elle avait, outre sa retraite, quelques milliers de francs d'économie ; il avait voulu les avoir tout de suite. Il disait qu'une vieille femme n'avait pas besoin d'autant d'argent ; pour ce qu'elle en faisait, d'ailleurs, de l'argent, avec ses six chats q 'elle gardait bêtement et qui coûtaient à nourrir. Il avait crié, menacé même ; la vieille avait tenu bon ; alors il était parti en claquant la porte et on ne l'avait plus revu. Mobilisé à la guerre, il avait été tué dès le début, à Charleroi, en 1914.

Seule, la vieille femme s'abandonnait. Les quelques rares amies qu'elle avait eues avaient disparu, mortes ou emmenées au loin par leur famille ; les chats étaient toute sa vie.

Elle habitait un logement de deux pièces, dans une maison misérable de la rue de l'Epée-de-Bois; les chats avaient augmenté peu à peu en nombre, et ils étaient maintenant vingt-deux.

Elle prenait bien soin de faire châtrer les mâles ; elle noyait tout les nouveaux-nés dans un baquet rempli d'ea . Mais, de temps à autre, elle ne pouvait s'empêcher de recueillir un malheureux particulièrement sympathique, et la famille augmentait toujours.

Très seule déjà, les chats ne faisaient qu'augmenter son isolement, car elle devait en cacher le nombre. Elle n'ouvrait sa porte à personne. Seul le contrôleur du gaz était admis à pénétrer une fois par mois ; elle parlait aux fournisseurs au travers de la porte.

Les locataires éclataient en plaintes continuelles. Elle nettoyait bien, mais impossible d'empêcher le logement de sentir mauvais. Ces locataires, férus d'hygiène, ne brillaient pas par la propreté ; le commodités, rarement nettoyées, dégageaient une odeur infecte ; mais ils daubaient à qui mieux mieux sur la pauvre vieille dont le principal tort était de ne pas être comme tout le monde. On parlait de faire venir la « Salubrité », une administration redoutable. Sûrement, toutes ces sales bêtes devaient un jour amener une épidémie ; on n'avait pas idée de garder une pareille folle dans une maison. Elle ne parvenait à se faire tolérer qu'à force de pourboires donnés à la concierge.

Parfois, on voyait la « Mort aux Chats » gravir précipitamment son escalier en portant quelque chose dans son tablier. Si un miaulement plaintif se faisait entendre, elle grimpait plus vite encore ; on entendait le bruit d'une clef fourrée à la hâte, un verrouillement affolé, puis, plus rien.

Dans la nuit, elle demandait le cordon, et elle s'en allait pour revenir deux heures après. Un locataire qui rentrait tard, eut un jour l'idée de la suivre ; elle allait dans un terrain vague de la rue Vauquelin. Il la vit creuser un trou et enterrer un chat mort.

Les sorties nocturees de la vieille se renouvelaient souvent ; on envint à penser que les chats ne mouraient pas de mort naturelle. On imagina des choses étranges. On savait que la vieille avait de l'instruction ; dans le peuple, un instituteur est un savant. Sans doute elle devait se livrer à des expériences, quelques-uns la jugeaient sorcière.

Elle n'était rien de tout cela. Elle n'avait jamais enseigné que les rudiments aux petits enfants ; elle savait tout juste un peu d'orthographe et d'arithmétique. Quand elle ne s'occupait pas de ses bêtes, elle raccommodait ses chiffons ou lisait quel-

que roman-feuilleton. Elle ne détruisait que les chats malades, pour obéir à une doctrine qu'elle s'était formée et d'après laquelle la mort était préférable à la douleur.

Elle en vint à rechercher tous les chats blessés et souffrants, dans une sorte de volupté morbide de répandre la mort comme un bienfait. Elle détruisait les animaux sans les faire souffrir, par le chloroforme. Les chats galeux, ceux qui avaient des tumeurs, les vieux perclus de rhumatismes, ceux dont des gamins cruels avaient crevé les yeux. Sans doute, on devait l'informer, car elle était là tout de suite pour relever le chat écrasé, celui qui s'était brisé les reins en tombant de haut par une fenêtre. Elle le saisissait, le fourrait dans son tablier, et elle s'en allait, courant de ses jambes maigres, parmi les ruelles aux gros pavés carrés. » Pas de souffrances, pas de souffrances, marmonnait-elle entre ses dents. Tu dormiras, mon pauvre minet, et puis ce sera fini, tu seras heureux pour toujours ».

Les voisins avaient fini par la questionner, alors, elle avait exposé sa philosophie : Pourquoi souffrir, puisqu'il faut arriver à mourir. Laisserait-elle un pauvre chat agoniser pendant des jours, les reins brisés par une voiture. La mort ne valait-elle pas mieux, surtout la mort qu'elle donnait, sans souffrance, par le chloroforme.

La curiosité avec laquelle on l'écoutait l'avait rendue plus sociable ; elle racontait maintenant ses *exécutions* avec force détails, y prenant une sorte de plaisir amer. On lui apportait les chats malades dont on voulait se débarrasser sans avoir à payer un vétérinaire ; elle n'était plus la » vieille folle » ; on la surnommait maintenant la « Mort aux Chats ».

L'hiver dernier, le charbon manqua, la « Mort aux Chats » prit froid dans son logement : elle gagna une congestion pulmonaire. La concierge, ne la voyant pas, avait fini par monter ; on alla cher-

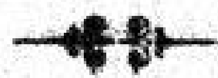
cher un médecin qui n'approcha pas même du lit Le logement était maintenant un taudis sordide, partout des torchons sales, des bouteilles vides, des vêtements haillonneux ; il ne savait où poser son chapeau. Les vingt-cinq chats, il y en avait trois de plus, braquaient sur lui des yeux jaunes ou verts pleins d'hostilité. Pas rassuré, il bâcla à la hâte son ordonnance et s'en fut en maugréant.

La maladie empirait ; une nuit, la fièvre dépassa quarante degrés. La « Mort aux Chats » avait la poitrine broyée comme dans un étau ; elle suffoquait. « Pourquoi souffrir, dans quelques jours au plus tard, je mourrai. La vie est laide ; partout de la douleur et les hommes ne font qu'ajouter, par leur cruauté à l'enfer de la nature. Le pauvre chat qui joue autour de moi presque heureux, je le retrouve le lendemain l'ail pendant, à demi assommé par un voyou sauvage. La vie est un mal et c'est la mort qui est un bien, surtout la mort que je donne, sans souffrance, par le chloroforme. Plus de maladies, plus de persécutions, plus d'ingratitude ; le bon sommeil sans rêves, pour jamais ».

Elle rassembla toute l'énergie qui lui restait et chloroforma tous ses chats, un par un. Une odeur suffoquante emplissait le logement, la « Mort aux Chats » commençait à s'endormir elle-même.

Vivement, elle ouvrit le robinet du gaz et s'étendit sur son lit, au milieu de ses chats qu'elle y avait couchés, l'un contre l'autre. Elle tenait à la main un flacon de chloroforme débouché ; elle le respira avidement.

» La mort est bonne, murmura-t-elle, on s'endort et tout est fini. Venez, mes petits minets, mes petits enfants ».



L'ENFANT

(histoire vraie)



Malgré leurs respectifs trente mille francs de dot, ce qui, pour l'époque, était une somme, elles n'avaient pu trouver de mari.

Elles étaient deux sœurs. J'allais les voir de temps à autre dans le coquet appartement de Passy où elles vivaient avec leur mère. Intelligentes, instruites, elles se destinaient à la littérature et préparaient en collaboration leur premier roman.

Le père mort depuis longtemps avait été, paraît-il, un disciple des théories Saint-Simoniennes. Il n'y apparaissait guère dans la famille. Le seul caractère avancé était l'absence de religion ; à part cela la mère et les filles étaient absolument bourgeoises et conservatrices, tout à fait détachées du sort du peuple qui, pour elles, ne comptait pas.

Elles passaient à Paris quelques mois seulement au début de l'été ; l'hiver elles vivaient à la Côte d'Azur et aux vacances elles allaient en Bretagne.

Leur vie s'écoulait heureuse, remplie par leurs travaux littéraires, les toilettes, les promenades, quelques réunions mondaines. Néanmoins, une chose manquait à leur bonheur : ce mari, précisément, qui ne s'annonçait pas.

L'aînée avait trente-deux ans, la cadette approchait de la trentaine. Ma profession d'étudiante en médecine les portait à me faire des confidences ; elles souffraient beaucoup du célibat.

Que faire, attendre ? Elles attendaient depuis déjà bien longtemps. La patte d'oie impitoyablement

se dessinait aux tempes annonçant la fin de la jeunesse. Encore quelques années, et ce serait fini, irrémédiablement .

A la Côte d'Azur, la vie est plus libre. Elles fréquentaient les bals, se mêlaient, masquées, aux fêtes du Carnaval ; elles prirent, l'une et l'autre un amant.

L'aînée eut un petit bureaucrate sans conséquence ; la plus jeune prit un officier, fils de général. Dès les premiers mois elle devint enceinte.

Elle pensa naturellement à régulariser. Le jeune homme ne se dérobait pas, mais le père ne voulait rien savoir d'une union légitime avec un sac d'argent aussi mince. Et ce ,père, général avons-nous dit, était le chef de son fils ; on essaya de le fléchir, rien à faire.

Affolée, la jeune fille prit des adresses à la quatrième page des journaux et s'en fut chez des sages-femmes. On accepta bien de la débarrasser, mais les façons mystérieuses des personnes qui devaient se garantir, travaillant dans l'illégalité, lui causèrent de l'effroi. Elle venait de lire « Fécondité » de Zola, il y avait dans ce roman une histoire d'avortement avec hémorragie et mort qui la remplissait d'épouvante. Affolée, elle avoua tout à sa mère.

- II -

En rentrant un soir, vers minuit, dans ma chambre d'étudiante, je trouvais un billet sous ma porte. Elle était venue me demander l'hospitalité, car sa mère l'avait chassée sans un sou, ne lui permettant même pas de mettre un chapeau Elle avait fait la route à pied jusqu'à mon sixième du Boulevard Port-Royal ; ne me trouvant pas, elle était allée, à pied toujours, à la Chapelle, chez une autre camarade.

Elle y resta quelques jours et écrivit à sa mère pour lui demander de l'argent ; elle y avait droit car les trente mille francs de sa dot lui venaient de

son père. La mère envoya de l'argent, mais elle joignit à son envoi un flacon de chloroforme en lui recommandant de le boire pour échapper au déshonneur.

» Si tu es trop lâche pour mourir, continuait la lettre, j'espère au moins que tu étrangleras ce *bâtard*, quand il viendra au monde ».

Par des indiscrétions sans doute, quelques amis de la famille apprirent la catastrophe ; ce fut un tollé. On comprenait qu'une femme de chambre, une ouvrière se laisse faire un enfant, mais une fille du monde !

Elle prit une chambre dans une pension de famille et cessa de voir ses amis. Elle avait une certaine indépendance de caractère et disait qu'elle ne voulait pas de la pitié des autres. Seule sa sœur venait de temps en temps la voir ; lorsque la grossesse devint apparente, elle partiti pour l'Espagne afin d'y faire ses couches dans le secret.

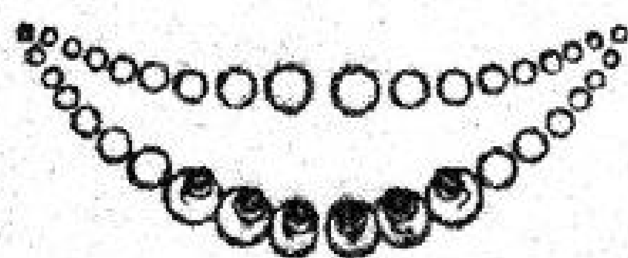
Je la revis un an après avec son enfant. Elle me demanda d'être témoin à la mairie pour la reconnaissance. Il y avait des formalités compliquées, car l'enfant était né à l'étranger. Elle l'avait appelé Fidélio, et comme l'employé de mairie trouvait le nom difficile, elle lui donna deux francs qu'il accepta. Ce fut ma première désillusion à l'endroit de l'incorruptibilité des fonctionnaires.

La colère de la mère était tombée ; elle permit d'abord quelques visites en cachette. Dans la suite les choses allèrent mieux encore ; la coupable se réinstalla dans l'appartement de Passy avec son enfant ; je perdis de vue la famille.

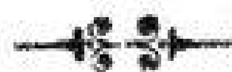
Quel ne fut pas mon étonnement de voir dernièrement venir à moi, dans un groupement bolchevik un jeune homme qui se nomma : c'était Fidélio.

Sa mère était morte et sa tante s'était suicidée de désespoir. Seule avait survécu la grand'mère âgée de plus de quatre-vingts ans.

Ah ! non, il ne la voyait pas sa grand'mère, cette sale petite bourgeoise qui l'avait humilié et fait souffrir durant son enfance. Il la détestait de toute sa puissance de haine, mais plus qu'elle encore, il haïssait la société présente, pleine de préjugés, qui faisait souffrir les enfants de la prétendue faute de leur mère Et mes yeux s'arrêtaient à sa cravate où brillaient la faucille et le marteau : l'enseigne des soviets.



OUVRAGES DU MÊME AUTEUR :



La femme en lutte pour ses droits

Dieu, morale et patrie

Philosophie sociale.

Justice sociale.

L'émancipation sexuelle de la femme.

L'éducation féministe des filles.

La femme peut-elle avoir du génie ?

Mon voyage aventureux en Russie communiste.

En vente chez Marcel GIARD, éditeur, 16, rue Soufflot.

Un Crime Scientifique (drame)

Supérieur (drame)

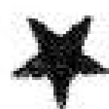
Dépopulation et civilisation.

L'Assistance, ce qu'elle est, ce qu'elle doit être.

Les Crimes et les Châtiments.

L'Enseignement et la culture intellectuelle.

En vente chez l'auteur, 75 bis, rue Monge, Paris.



IMP. L. BERESNIAK
12, RUE LAGRANGE
PARIS

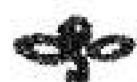
eO. [illegible] BNF

Publications de la revue L'IDEE LIBRE, Brochure n° 24.

Docteur Madeleine PELLETIER



"In Anima Vili" OU Un Crime Scientifique



Pièce en trois actes



30 Centimes



EDITIONS DE "L'IDÉE LIBRE"
REVUE MENSUELLE
Abonnement 3 francs.
A. Lorulot, Conflans-Honorine, S. et O.

1920

PERSONNAGES

PAUL BERNARD, 50 ans, savant de premier ordre, homme de génie ; a fait des découvertes retentissantes. Persécuté par les envieux, il est cependant tout près des honneurs.

CHARLES DELAGE, 40 ans, élève du précédent, intelligence supérieure aussi, quoique moins brillante. Grand caractère. Au physique maigre et pâle, il a été tuberculeux.

GEORGES WAGNER, 35 ans, très inférieur aux deux autres personnages ; avant tout grand travailleur, mémoire supérieure ; un peu arriviste. Au physique, sanguin, grande force musculaire.

Un homme ; une petite fille ; un vieillard ; un chien.

“ In Anima Vili ”



PREMIER ACTE

La maison isolée

Dans une maison isolée de la banlieue de Paris ; un laboratoire de physiologie. Aux murs des figures représentant des cerveaux humains fortement agrandis ; grand fourneau à hotte avec cornues, ballons, appareils de chimie, longue table de dissection avec des cordes.

C'est la nuit des chiens hurlent dans la pièce voisine ; un chemin de fer passe dans une tranchée. au pied de la maison, sifflement sinistre feu rouge qui s'éloigne.

Delage et Wagner élèves de Bernard : Delage longue blouse de laboratoire, tablier : Wagner costume de ville.

WAGNER. — Cet endroit est vraiment effrayant ; j'ai fait plus d'un kilomètre sans voir une habitation et je n'ai pas rencontré un chat. Si la lune n'éclairait pas un peu, je n'aurais pas été fichu de trouver la maison, malgré les indications très précises du patron. Drôle d'idée qu'il a tout de même de venir travailler ici quand il y a tant de laboratoires au collège de France et d'y venir la nuit encore...

...Enfin, je ne sais plus qui l'a dit : *Nihil est ingenium sine aliqua stultitia*, autrement dit : il n'y a pas de génie sans quelque grain de folie. Le patron est certainement un génie, un grand génie ; il est donc forcément un peu loufoque.

DELAGE. — Ne parle donc pas aussi légèrement du maître ; il n'est pas loufoque

le moins du monde et je n'ai jamais vu d'esprit mieux équilibré. Bien des savants doivent avant tout leurs connaissances à un long et patient travail ; mais lui ! Son cerveau est comme un phare ; il fait des découvertes en conversation ; un fait qui avait échappé à tous les autres et qu'il aperçoit, trois ou quatre déductions et ça y est ; voilà une grande loi physiologique mise en lumière. Avec lui, faire une découverte semble la chose du monde la plus aisée... et cependant... Moi qu'il appelle son meilleur élève je n'ai pu, malgré un travail acharné de quinze ans faire autre chose que dégager péniblement quelques conséquences de théories qu'il a élaborées, lui, en quelques heures ; au cours d'une promenade ou dans une nuit d'insomnie.

WAGNER. — Avoué tout de même qu'il a des manies bizarres. Ainsi pourquoi diable vouloir travailler dans cette baraque, à trois kilomètres de Paris, alors qu'on a tout ce qu'il faut au quartier latin. Il est professeur libre, mais il aura une chaire, il a fait trop de découvertes pour ne pas s'imposer en dépit des jaloux. Nous aussi, un jour, il faut l'espérer, nous « arriverons », il nous poussera. La drôle d'idée de venir se cacher ici pour travailler, comme si on était des conspirateurs ou des malfaiteurs. Dis ce que tu voudras, mais si le patron n'a pas le grain de toquade qui est la rançon du génie, il a tout au moins une imagination romanesque qui n'est pas le fait d'un homme absolument normal.

DELAGE. — Tu juges toujours avec légèreté, permets à ton vieux camarade de te le dire. Ce que tu trouves bizarre et romanesque n'a rien que de très naturel. Le Maître vient ici pour pouvoir pratiquer en paix la vivisection, sans être gêné par le

voisinage, tu sais bien qu'on s'est plaint à cause des chiens ; il a été en but à une campagne de presse ; on a voulu lui faire un procès... Alors il a imaginé d'acheter du terrain et de faire bâtir cette maison isolée en bordure du talus du chemin de fer ; les sifflets des trains étouffent les cris des animaux et bien peu de gens savent qu'il y a ici un laboratoire de physiologie où le grand Bernard a déjà découvert plusieurs localisations cérébrales.

WAGNER. — Je comprends..., mais c'est vraiment enrageant d'être obligé de perdre son temps à venir ici pour éviter les criailleries des antivivisectionnistes. Des vieilles filles, presque toujours. N'ayant pu trouver de mari, elles reportent sur les chiens et les chats leurs tendresses sans emploi. Il faudrait le dire une fois pour toutes ; le public n'a pas à se mêler de nos affaires et si la fourrière nous fournit des animaux, c'est pour que nous en fassions ce que bon nous semble.

DELAGE. — L'opinion du public n'est pas dénuée de sens. Il est regrettable d'avoir à faire souffrir des bêtes pour faire des recherches. Tu vas peut-être te moquer de moi ; mais ce n'est pas sans répugnance que je pratique la vivisection. Ce petit chien gris, l'autre jour qui venait me lécher les mains et que j'ai attaché sur cette table pour lui ouvrir le ventre me poursuit encore ; je vois ses yeux presque humains qui semblaient me supplier. Le Maître a bien raison quand il compare la science à un salon resplendissant auquel on n'arrive qu'après avoir traversé une affreuse cuisine. Je fais taire mon cœur, je dompte mes nerfs ; mais je n'ouvre les bêtes qu'en cas de nécessité absolue. Toutes les fois que cela est possible je leur donne du chlorofor-

me et si je puis éviter de les tuer, je le fais. Tiens, voilà justement Nénette ; je lui ai fait une fistule gastrique voilà déjà plusieurs années ; elle va te la montrer : « Fais la belle, ma Nénette ». (*Le chien se redresse et montre un petit sac de caoutchouc fixé à sa poitrine.*)

WAGNER. — Vous êtes, le patron et toi deux êtres exceptionnels. Certes, moi aussi je travaille : docteur ès sciences, docteur en médecine et je prépare maintenant le grand concours : mais enfin, j'ai aussi ma vie : ma femme, mes enfants, tandis que vous deux ! Tu dois en rêver la nuit de ton laboratoire, hein ?

DELAGE. — Quelquefois. Bernard et moi nous sommes en effet très près par nos recherches. Tu te tromperais grandement cependant en le croyant confiné dans notre spécialité. Depuis les mathématiques jusqu'à la sociologie, il a embrassé tout le savoir humain, c'est l'Albert le Grand des temps modernes. J'essaie, moi aussi, de me donner des clartés de tout, mais je n'ai pas sa facilité, sa mémoire prodigieuse, sa rapidité d'assimilation. Ce qu'il fait en une heure, je le fais en trois, moi et péniblement.

WAGNER. — Je parierais qu'il ne te reste plus de temps pour l'amour ?

DELAGE. — Il ne m'en reste pas pour le mariage. Le mariage, cela rétrécit la vie en l'encombrant de soucis matériels. Avec le célibat, nous réduisons à leur plus simple expression les préoccupations terre à terre : au restaurant, je lis les journaux ; la nuit, quand je ne dors pas, je lis des mémoires historiques.

WAGNER. — En attendant, s'il n'y avait

que le patron et toi pour assurer la repopulation...

DELAGE. — N'es-tu pas là pour cet office. Je ne t'ai jamais dit que notre cas pouvait être érigé en loi générale. Le moyen âge avait ses moines qui, déchargés du fardeau de la vie matérielle, se consacraient tout entiers dans leurs couvents à la prière et à l'étude. Nous sommes des moines à notre façon, avec les avantages de la vie libre, sans l'asujetissement d'une règle faite pour les inférieurs.

*La porte s'ouvre soudain, **Bernard** paraît...*

BERNARD :
— Bonjour, mes amis !

Il tend la main à ses élèves ; son visage est soucieux.

BERNARD. — Il a dû vous sembler étrange, mon cher Wagner, que je vous fasse venir ici, aussi loin. J'ai ce petit laboratoire depuis une dizaine d'années ; j'y viens avec avec mon vieux Delage chercher de la tranquillité... il a dû vous dire. Si je vous ai prié de vous joindre à nous, c'est que vous êtes mon élève depuis longtemps et que vous m'inspirez confiance... C'est en effet un projet terrible que j'ai en tête depuis plus de trois ans. Je n'ai pas encore osé m'en ouvrir à personne, pas même à mon vieux Delage...

(Une pause.) Delage et Wagner attendent inquiets...

BERNARD. — Que penses-tu de Napoléon, Delage ?

DELAGE (*décontenancé par l'étrangeté de la question*). — Ce que... je pense... de Napoléon... je ne sais pas... Vous connaissez mes opinions ; je ne suis pas bonapartiste.

BERNARD (*agacé de n'être pas compris*). — Il ne s'agit pas de cela, je n'ai que faire de ta politique... Que penses-tu de Napoléon, le grand, bien entendu, comme homme, comme cerveau ; comprends-tu ?

DELAGE (*mieux au fait*). — Ah ! comme cerveau, c'est différent, j'ai la plus grande admiration ; un homme de génie, un esprit lumineux comme il s'en rencontre deux par siècle et pas toujours ; Newton, Gœthe, Darwin et... et... et... aussi (*entre ses dents*), mais je craindrais d'être pris pour un bas flagorneur.

BERNARD (*gêné*). — Non, ta vieille amitié t'aveugle. Je ne suis pas une bête, il s'en faut, je le sais, mais me mettre au rang de... (*Tout d'un coup, Bernard semble se raviser ; il a compris que cela servirait ses projets d'être considéré comme un génie par ses élèves*) ; *il reprend :* « Tu as peut-être raison, après tout ; oui, j'ai fait deux ou trois découvertes : les fonctions du foie, la région motrice du cerveau... Il se pourrait bien qu'en effet je sois un homme de génie... Mais, ton Napoléon, que tu admires tant, il a fait tuer plus d'un million d'hommes.

DELAGE. — C'est vrai, et son grand génie aurait pu s'employer à mieux qu'à ces carnages qui n'ont servi à rien et l'ont fait mourir de langueur, lui, à Sainte-Hélène. Mais enfin, quand je considère un grand homme, je fais abstraction des conséquences que ses actes ont pu avoir ; je ne le vois qu'en lui-même. Pour le bien ou pour

le mal, le génie est la plus belle chose qui soit au monde.

BERNARD. — Penses-tu que Napoléon pouvait avoir *le droit* de sacrifier toutes ces existences ?

DELAGE. — Le droit... évidemment non, il ne l'avait pas, personne n'a le droit de mort sur ses semblables. Les bellicistes même n'oseraient conférer, fût-ce à Napoléon, le droit de tuer. Ils ne voient que la gloire, les conquêtes, la grandeur du pays ; il ferment volontairement les yeux sur les moyens, *les effroyables moyens* du grand but. Le champ de bataille couvert de morts, Maître, c'est l'affreuse cuisine du grand capitaine ; il la traverse par force, parce qu'il veut la victoire de la patrie... ou celle de son ambition.

BERNARD. — Je vois, mes enfants, que je dois aller droit au but. Nous avons, mon cher Delage, découvert ensemble quelques localisations cérébrales. (*Au mot* ensemble, *Delage fait un geste de dénégation*). Il y a je crois beaucoup plus à faire dans cette voie ; mais pour réussir, la vivisection ne suffit plus, il faudrait expérimenter... sur l'homme

WAGNER et DELAGE (*épouvantés, s'écrient ensemble*). — Sur l'homme ! ! ! !

BERNARD (*très vite*). — Oui, et c'est pourquoi je vous ai fait venir ici, Wagner. Une expérience sur l'homme est *indispensable* pour réaliser une idée... une grande découverte si cette idée est vérifiée. Alors, devant l'intérêt supérieur, la *grandeur* du but, le caractère indispensable du moyen ; j'ai pensé qu'il fallait se décider à transgresser la loi, à fouler aux pieds la morale et à

expérimenter sur l'homme. Si vous me suivez, comme je l'espère, (*autoritaire*), comme j'y compte, nous allons sortir d'ici et nous poster sur la route comme des malfaiteurs. Au premier passant nous nous élançons. Tu le terrasse, Wagner, tu le bâillonne, Delage et moi je lui donne du chloroforme, il ne souffrira pas. Nous l'amenons ici, on le couche sur la table, j'ouvre le crâne et... nous verrons si ce que j'espère se réalise.

WAGNER et DELAGE (*les yeux agrandis par l'effroi, ne trouvent pas un mot*).

BERNARD. — Eh ! bien... mes amis... je vous attends...

DELAGE et WAGNER (*ensemble*). — C'est une chose impossible.

WAGNER. — Impossible, irréalisable ; c'est un crime effroyable. Vraiment, maître, si ce n'était vous, je pourrais croire...

BERNARD. — Que tu as affaire à un fou, dis-le, ne te gêne pas. Non, je ne suis pas fou ; regardez-moi, je ne crois pas en avoir l'air. Depuis 3 ans, je vous l'ai dit, je retourne cette idée dans ma tête, et il n'y a pas d'autre moyen. C'est en ouvrant le crâne d'un homme vivant que je verrai, que nous verrons si je me trompe ou non. Si je suis dans le vrai, une découverte telle qu'il n'y en a pas eu une pareille depuis celle de la circulation du sang, révolutionnera la physiologie... la pensée. (*Ici Bernard arrête la révélation prématurée qui allait lui échapper*)... J'avais cru un moment m'adresser aux autorités, leur demander un condamné à mort auquel on aurait accordé sa grâce s'il avait survécu à mon expérience ; j'ai renoncé, je me heurterais à l'incompréhension. Sans compter la presse

qui verserait des flots d'encre pour dire des tas de bêtises, les sentimentaux lâcheraient leurs diatribes ; je passerai pour un monstre, ni plus ni moins, à moins que ce ne soit pour un fou. On serait capable de m'enfermer, qui sait, dans une maison d'aliénés. Je connais certain neurologiste à qui cela ne ferait pas trop de peine de rédiger pour moi le certificat nécessaire.

J'ai donc résolu d'agir en secret. Nous ferons cela cette nuit, à nous trois ; l'endroit est désert ; nous avons quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne pas être pris, on coupera le cadavre en morceaux et on le détruira par l'acide sulfurique.

DELAGE. — C'est irréalisable, maître... Je comprends... vous êtes pris tout entier par votre idée, une grande idée, j'en suis certain, et qui doit être exacte, venant de votre esprit si clairvoyant. Accaparé par le but à atteindre, vous planez au-dessus des moyens sans vouloir y réfléchir. Il faudrait tuer un homme, songez-y donc, commettre un crime. Non pas livrer une bataille comme Napoléon que vous invoquiez tout à l'heure, du haut d'une colline, à coups de combinaisons tactiques; mais commetre un meurtre au coin d'une route, froidement, délibérément, sur un inconnu, peut-être un très brave homme ; une père de famille que ses enfants et sa femme attendent à la maison. C'est un crime d'apache et je suis, et nous sommes tous trois des honnêtes gens. Le voudrions-nous que nous ne le pourrions pas, vous tout le premier.

WAGNER. — Et si nous sommes découverts, songez-y donc, patron : c'est un scandale épouvantabe. La cour d'assises, la prison, la guillotine... Avoir travaillé pendant tant d'années pour en arriver là. Ah ! non, pa-

tron, cela ne se discute pas. Mettez que vous avez fait un rêve, un cauchemar affreux et n'en parlons plus.

Bernard (*impassible, certain de vaincre à la fin la résistance de ses élèves, les laisse parler.*)

Delage. — Peut-être pensez-vous, maître, que votre caractère, la grandeur du but atteint arrêterait la justice. Grande erreur ! Le monde ne comprendrait pas. Le nombre de ceux qui sont capables de suivre votre idée est infime et parmi nos confrères, combien d'envieux qui, enchantés de votre disparition, feraient tout pour la précipiter. Quant à ceux qui ne sont pas malintentionnés, leurs préjugés les aveugleraient. Les savants, même illustres, sont le plus souvent, leur spécialité mise à part, des hommes peu différents de la masse. Ils ont toutes les idées des hommes du commun parce qu'ils n'ont jamais réfléchi à autre chose qu'à la science dont ils s'occupent. Où trouver, pour vous défendre, l'homme réunissant au génie scientifique, la grandeur du caractère, l'audace magnifique qui le ferait se placer au-dessus des lois et de l'humanité

...Ces lois, ces mésirables lois, faites contre l'apache tenté de tuer un homme pour lui voler sa montre, ce sont elles que l'on prendrait pour juger votre meurtre sublime, je ne crains pas de le proclamer. Vous passerez pour un monstre, vous l'avez dit vous-même ; à moins que ce ne soit pour un insensé... (*Hésitant, puis assuré*) et cependant... il faut que cette expérience soit faite, une grande découverte en dépend, vous le dites et j'en suis certain, la physiologie révolutionnée... Il faut tenter l'expérience, il n'y a pas à reculer, maître... faites-la sur moi ! ! !

BERNARD. — Sur toi ?... mon ami... mon collaborateur !... ah non, par exemple : ça, jamais, je ne veux pas et je ne pourrais pas. — Ah ! tu es chic ! vraiment chic ! et ce que tu me dis là me réconcilie avec l'humanité. Cela compense et amplement les années de persécutions dont m'ont accablé des médiocrités savantes. Mais te tuer, ah ! non ; par ma foi, je préfèrerais me tuer moi-même.

DELAGE. — Vous avez dit, Maître, que cette expérience est *indispensable*. Ou elle sera une grande, une très grande découverte, ou ne sera pas. Or comme nous ne pouvons pas nous transformer ainsi, d'une heure à l'autre, en criminels ; il faut bien que vous consentiez à me sacrifier. Prenez ma vie, allez, elle ne vaut pas cher; j'ai 40 ans et je suis tuberculeux, vous le savez. Qu'importe quelques années de plus ou de moins. Si j'avais été pris dans cette horrible guerre, peut-être serai-je déjà mort. Je n'ai qu'à m'imaginer que nous ne sommes pas dans ce laboratoire, mais dans une bataille. Vous n'êtes plus le profeseur Bernard, vous êtes mon chef militaire, vous êtes Napoléon, que vous égalez, je vous le dis, par le génie... et vous me confiez une mission dont on ne revient pas. J'y serais allé et je serais mort, comme tant d'autres.... pourquoi faire ?... la guerre est une stupidité... Je suis certain ici de mourir pour quelque chose qui vaille la peine. Faites ce que je vous dis, Maître, c'est la meilleure, c'est la seule solution.

BERNARD. — Oui, tu es beau, tu es grand, mon enfant, mon cher enfant; mais c'est impossible. Ma raison consentirait-elle à ton sacrifice que ma main ne la suivrait pas. Un passant, un exemplaire quelconque des vagues humanités : j'ai de la répugnance, une répugnance effroyable, mais je la do-

mine. C'est en somme, à peu de chose près une expérience « *in anima vili* » : le passant est plus intelligent que nos chiens, évidemment, pas tant que cela. Mais te tuer, toi, détruire ton grand cerveau pour découvrir le mécanisme commun à tout cerveau humain ? jamais ; ce serait folie ; on ne sacrifie pas ainsi un spécimen tel que toi ; on le garde, on en a besoin... Quant à ta tuberculose, ne cherche pas à m'abuser ; tu sais bien qu'elle est guérie et que tu peux avoir encore de longues années à vivre. J'ai besoin de toi, de ta collaboration journalière : j'ai perdu l'habitude de penser seul : aussi bien je ne te tue pas, je te conserve et si je mourais je compte sur toi pour me succéder. — Allons, assez discuté comme cela, mon plan, longuement mûri est le seul acceptable; je vais aller prendre un peu l'air, pendant ce temps vous causerez entre vous, et lorsque je reviendrai, ce sera une affaire arrangée. Tu m'as comparé à Napoléon, eh bien tu sais qu'on ne discutait pas avec le grand empereur. Serait-ce parce que je ne dispose pas de la force matérielle que tu refuserais d'obéir ?... (*Il sort.*)

Les mêmes : Delage, Wagner...

WAGNER. — C'est effarant, invraisemblable, j'en suis à me demander si je suis ou non éveillé ?

DELAGE (*gravement*). — Il faut marcher Wagner. Tu connais le Maître ; pour qu'il se soit déterminé à faire cela, il faut qu'il ait en tête quelque chose d'extraordinaire : et quand il a ainsi une idée, mûrie pendant des années, lui qui a fait des découvertes en cinq minutes, c'est que l'idée est vraie. Evidemment ce que nous avons à faire est horrible : j'en tremble d'avance, mais c'est inévitable. Pense, Wagner, à ces grands con-

ventionnels dont on a dit que les crimes étaient d'effroyables mais de nécessaires vertus.

La loi, la morale sont pour les hommes et les circonstances ordinaires, nous sommes des hommes extraordinaires nous.. lui surtout, mettons-nous à la hauteur des circonstances où nous nous trouvons placés

WAGNER. — Quoi ?... toi aussi ?... J'ai lu bien des choses sur les effets du prestige, mais jamais je n'aurais pensé qu'il puisse agir de telle façon sur un homme comme toi plein d'énergie, d'intelligence et de talent. Comment, tu vas tuer sur un ordre du patron comme les séides du Vieux de la Montagne se précipitaient du haut de la tour à la voix de leur chef ! Ma parole, je crois qu'il t'hypnotise ; quel regard il avait en parlant lorsqu'il s'est comparé à Napoléon et t'a enjoint d'obéir... Allons remets-toi, mon vieux, le patron n'est qu'un homme. Sa supériorité intellectuelle ne lui confère aucun droit sur nous. Si on obéissait à Napoléon c'est parce qu'on ne pouvait faire autrement ; le pouvoir matériel a-t-il dit, mais tout est là ; sans la force effective le prestige n'est qu'un mirage.

DELAGE. — Non Wagner, je ne suis pas hypnotisé. Le Maître n'a sur moi aucune influence surnaturelle Je le respecte, je le vénère, j'ai pour son génie la plus profonde admiration ; mon énergie, mon temps, mon argent lui appartiennent ; mais je ne lui aurais pas offert ma vie, je ne serais pas prêt sur ses instances à devenir un assassin, si je n'étais pas certain qu'il s'agit d'une grande, d'une très grande découverte. Ce n'est pas l'homme qui a vaincu mes dernières résistances, c'est la chose, l'idée ; comprends-tu ? Evidemment Ber-

nard ne peut me faire fusiller si je renonce: je puis refuser sans qu'il y ait une sanction et cependant j'accepte, parce que je sais qu'il le faut. Notre science, tu ne l'aimes donc pas, hein ! Tu n'aimes que les parchemins ! Je te comprends ; tu te crois dans la raison, dans la réalité, parce que tu tiens l'argent, les décorations, les situations officielles. Je te dis moi que ma réalité vaut mieux que la tienne. Avec l'illustre Bernard je vis d'une vie supérieure ; auprès de laquelle les billets de banque et ton auto ne valent pas grand'chose Si je te disais que c'est à Bernard que j'attribue ma guérison ; il ne s'en doute pas : il a réalisé sur moi un miracle de Lourdes : ma force nerveuse galvanisée par lui à eu raison de la maladie... Cela vaut bien quelques heures d'angoisse avec un risque en somme léger.

WAGNER. — Tu as peut-être raison, mais ma foi non, je ne saurais m'élever à votre hauteur, je ne suis pas l'homme qu'il vous faut, le patron s'est trompé. Je suis un bourgeois paisible, moi et la perspective de toutes les découvertes du monde ne me contraindrait pas à me mettre de propos délibéré hors la loi et la société. La Cour d'assises, la prison, la guillotine... ah ! merci, merci... ce n'est pas pour un résultat pareil que je passe la moitié de mes nuits à préparer mon agrégation. Adieu mon vieux Delage, je veux me débarrasser à tout prix de ce cauchemar horrible, je m'en vais ; tu expliqueras au patron... (*Il fait un pas vers la porte.*) Delage s'avance vers lui, le prend doucement par les épaules et le fait asseoir.

DELAGE. — Reste un peu, j'ai encore à te parler et je vais être franc avec toi... Tu es avant tout, mon cher, un bon tra-

vailleur : tu passeras ton concours, mais après... ? En refusant tu le comprends, tu deviens impossible au laboratoire, te voilà seul, livré à toi-même et... et... tu ne seras qu'un fonctionnaire. Je suis dur mais enfin, il ne faut pas te faire illusion. Cette réalité matérielle qui seule t'impressionne, elle t'échappera. Pour s'imposer il faut faire des travaux seul, tu en es incapable ; tu resteras petit agrégé. Bernard pour n'être pas empereur n'est pas aussi dépourvu que tu pourrais croire de ce pouvoir effectif que tu prises tant ; en te laissant tomber il te brise. (*Wagner ne peut maîtriser l'émotion qui s'empare de lui, la sueur perle à son front.*) Ici, c'est une carrière brillante qui t'attend. Bernard va publier quelque chose de sensationnel ; sa gloire, sa fortune sont faites ; la mienne aussi et... la tienne. Il sera professeur, membre de toutes les académies du monde et une fois hissé il nous tirera... presque jusqu'à lui. On dira Bernard et Delage, Bernard et Wagner comme on dit Gall et Spurzeim. Nous aurons nous aussi fait de grandes découvertes... Voyons penses-y qui t'arrête ; la pitié, allons donc ! Tu as passé deux ans au front, tu as participé à des charges à la baïonnette ; tu n'es pas un sentimental. Un meurtre de plus ou de moins qu'est-ce que cela peut te faire ; car c'est la même chose, entends-tu bien, la même chose, tuer à la guerre ou tuer ici, c'est toujours tuer. Entre les deux actes il n'y a qu'une différence de convention. Allons, du cœur, Wagner, pense un moment que c'est un Boche et vas-y... Le patron ne pourra plus rien te refuser quand il y aura... *cela* entre nous trois.

WAGNER (*la sueur au front.*) — Enfin... enfin... je ne sais plus... ma tête se perd...

Eh bien oui... fais ce que tu veux... (*se dominant*) après tout si cela ne marche pas, mon père est sénateur, je lui dirai tout, on étouffera l'affaire il le faudra bien, dans son intérêt. (*Bernard entre. Delage s'avance vers lui. Wagner n'a pas la force de se lever.*)

DELAGE. — Maître, nous sommes à vos ordres. (*Rideau*)

DEUXIÈME ACTE

L'attaque nocturne

Une route bordée d'arbres, obscurité presque complète, trois ombres dissimulées.

WAGNER. — Voilà une heure que nous sommes ici et il ne passe personne... Bon Dieu que je voudrais que tout cela soit fini et être de trois jours plus vieux... Ah, écoutez... il me semble entendre des pas ...mais non... mais si.. (*Les pas se rapprochent, une petite fille paraît, un lourd panier au bras; Wagner veut s'élancer, un geste de Bernard l'arrête, l'enfant s'éloigne.*)

BERNARD (*bas*). — Ah non, pas d'enfant, je ne pourrai pas... un enfant cela ne peut pas se défendre... D'ailleurs ce n'est pas le cerveau qu'il me faut, je veux un esprit qui ait vécu... (*Encore des pas, un vieillard s'approche. Bernard fait signe de le laisser passer.*)

WAGNER. — Décidément, patron, c'est vous qui flanchez maintenant : pas un enfant, pas un vieillard ; avec cela qu'il y a tant de choix sur cette chienne de route où il ne passe personne. Maintenant que vous m'avez amené là, j'aimerais autant en finir tout de suite... Ah ! encore des pas...

(*Un ivrogne s'avance en titubant, il chante* :

Encore un p'tit verre de vin
Pour nous mettre en route...

Bernard lève le bras, tous trois s'élancent. Lutte, chute d'un corps, cris : « Au secours... au se... puis, plus rien.)

BERNARD. — Il commence à s'endormir. Vite, vite, au laboratoire, il n'y a pas un instant à perdre. (*Ils s'en vont emportant à la hâte l'homme endormi... Au loin la voix reprend empâtée :*

Encore un... p'tit verre de vin...

(*Rideau*)

TROISIÈME ACTE

" In Anima Vili "

(*Laboratoire. Sur la table un homme lié de cordes, un mouchoir est posé sur son visage ; odeur de chloroforme. Delage, assis de côté, verse de temps à autre sur la compresse quelques gouttes de liquide. Wagner frappe sur le crâne à petits coups avec une gouge et un maillet. Dans un coin une lampe productrice de rayons ultra-violets ; derrière, au mur, un écran ; très faible lumière. Bernard marche d'un pas saccadé.*)

WAGNER. — Ah quelle besogne ! La sueur me dégoutte du front. J'ai fait deux ans de guerre et vu pas mal d'horreurs, mais jamais je n'ai été ému atant que cette fois. Il est vrai que j'avais l'excitation du combat, ma peau à sauver, tandis que faire cela

ainsi, froidement.., brrr ; je ne me serais pas cru aussi impressionnable.

BERNARD. — Allons, du courage demain nous n'y penserons plus ou plutôt ce sera du passé. D'ailleurs, peut-être cet homme ne mourra-t-il pas ; peut-être pourra-t-on le sauver, le guérir. .

WAGNER. — Le sauver ? Y pensez-vous patron, pour qu'il aille nous dénoncer ? Ah non ! Maintenant que le vin est versé, il faut le boire ; cet homme ne sortira pas vivant d'ici. Vous êtes témoins tous les deux que j'ai été le dernier à me décider, mais puisque nous en sommes là, ce n'est pas le moment de perdre la boussole et de faire la gaffe. Entre ma peau, notre peau et la sienne, pas d'hésitation... Tenez patron, c'est fini : voilà le cerveau comme il se soulève. Faut-il électriser les régions localisées ?

BERNARD. — Non, inutile de refaire ces expériences connues ; nous n'avons pas de temps à perdre. Delage, disposez la lampe ; envoyez les rayons sur la partie antérieure du cerveau. (*Mouvement de l'homme.*) Donnez du chloroforme Wagner, il se réveille.

(Au dehors bruits soudains, sifflements de sirènes ; il y a une alerte à Paris, les expérimentateurs tout à leur travail n'entendent pas. Le patient émet des sons inarticulés d'une voix étrange, une voix d'enfant, puis la voix devient plus distincte.

L'HOMME. — Je ne veux pas apprendre à lire, na, ça m'embête... (*Soudain, une image apparaît sur l'écran. Elle représente une salle d'école, au milieu un enfant est à genoux avec un bonnet d'âne sur la tête ; il fait des pieds de nez à l'instituteur.*)

BERNARD. — Ah !... ah !... ah !... mes amis, mes amis... la voilà ! la voilà ! la pensée,

l'image mentale projetée, extériorisée sur l'écran !

(Delage lâche le flacon de chloroforme qui se brise sur le parquet, Wagner s'arrête pétrifié.)

DELAGE et WAGNER *(ensemble)*. — L'image mentale matérialisée, extériorisée ; oh ! maître, maître... quelle splendide découverte !!!

BERNARD. — Oui, oui, mes amis, je suis content, je suis heureux, et je ne regrette rien ; ma conscience ne me reproche rien Qu'importe une existence humaine, quand on la sacrifie pour un résultat pareil. *(Au dehors on entend toujours la sirène, coups de canon qui vont en augmentant et en se rapprochant ; les expérimentateurs n'entendent rien. Nouveaux bredouillements du patient, puis paroles distinctes.)*

L'HOMME. — Vingt francs, entends-tu, je te dis qu'il me faut vingt francs cette nuit, autrement gare à ta peau. *(Sur la toile une image se forme lentement : un coin de boulevard extérieur, colonnes du métro, un souteneur rudoie une prostituée.)*

DELAGE. — C'est la vie de cet homme qui repasse dans son esprit, comme il arrive, dit-on, aux gens qui vont mourir. Un souteneur.., résultat à part, ce n'est pas une grande perte... Ah ! maître, maître, l'image mentale, l'image mentale ! Mais comment publier votre découverte sans que l'on sache comment ? Oh ! j'ai une idée. *(Une bombe d'avion tombe assez près ; fracas épouvantable, la maison tremble.)*

WAGNER. — Qu'est-ce que c'est que cela ?

DELAGE. — Les gothas, je crois.., ah ! nous avons d'autres chats à fouetter... Ce qu'il faudrait, maître, ce serait une excita-

tion qui puisse atteindre le cerveau au travers du crâne. En unissant les rayons N aux rayons ultra-violets peut-être pourrait-on. (*Raffales d'artillerie*). Delage.... Ils sont assommants, à la fin, avec leurs alertes, plus moyen de travailler tranquillement chez soi.

BERNARD. — Si tu appelles travailler tranquillement... ce que nous faisons ? Elle arrive au contraire bien à point cette alerte, elle tranquilliserait ma conscience, si ma conscience avait besoin d'être tranquillisée. Bien des gens meurent en ce moment, pour un résultat illusoire. La mort de cet homme stupide et mauvais sera ce qu'il aura fait de mieux dans toute sa vie... et moi quel pauvre criminel je fais, en regard de ceux qui ont déchaîné ce cataclysme. Au milieu de l'immense charnier qui couvre le nord de la France, je place par la pensée ma victime ; elle y est comme une goutte d'eau dans la mer.

(*Un atelier pénitentiaire apparaît sur l'écran, mais cette image est floue.*)

BERNARD — Voyez comme l'image mentale s'affaiblit ; c'est la mort qui arrive.

L'HOMME. — Seigneur, Seigneur, pardonnez-moi ; j'ai été un misérable ; j'ai assassiné la femme qui... (*Une image impossible à distinguer apparaît sur l'écran, puis tout s'éteint ; la voix se tait.*)

BERNARD (*se penchant sur l'homme*). — Il est mort... Les sentimests religieux de son enfance lui sont revenus à la minute suprême... Il aurait assassiné, a-t-il dit... Moi aussi, *maintenant*, j'ai tué un homme... (*se ressaisissant*). Allons, Bernard, pas de faiblesse ; vais-je descendre au niveau de ce-

lui-là ? (*Il montre le cadavre d'un geste méprisant.*)

DELAGE. — L'image mentale, Maître, l'image mentale ; c'est à elle seule que vous devez penser. Qu'importe la foule des petites vies sacrifiées ; la vie des pauvres animaux, l'existence vulgaire de cet homme inférieur. Leurs destructions ont été les antécédents nécessaires de la splendide cause finale ; la grande loi qui vient de se révéler à nous.

WAGNER. — Maintenant il faut pourvoir à notre sécurité ; j'aperçois dans le coin une bonbonne pleine d'acide sulfurique ; nous allons... (*Fracas plus épouvantable que les autres fois ; le laboratoire est pulvérisé : obscurité complète.*)

(*Bientôt un peu de lumière éclaire la scène; elle est jonchée de débris ; la table est renversée ; à terre plusieurs corps...*)

BERNARD (*se soulevant péniblement*). — Quoi ? Qu'est-il arrivé ? Ah ! oui, l'image mentale se met debout tout à fait... Voyons, suis-je fou ? Qu'est-il arrivé ? Ce n'est pas l'expérience qu'... ; un accident... ; une explosion... (*Au dehors on sonne la berloque...*)

BERNARD — Ah ! oui, l'alerte ; une bombe est tombée sur la maison ; mes amis ; Delage ! Delage !!!

DELAGE *revient à lui, Bernard l'aide à se relever.* — Vous venez me réveiller, Maître, mais si... mais non... mais si..., l'expérience; ah! l'admirable déc uverte... Mais qu'y a-t-il? mon bras me fait mal, je ne puis le mouvoir. (*Il le tâte*)... Maître, j'ai une fracture de l'avant-bras...

BERNARD — Et félicite-toi de n'avoir rien de plus ; une bombe a écrasé la maison... Mais j'y pense... Et Wagner... (*Appelant : « Wagner ! »... Pas de réponse.*)

(*Bernard et Delage cherchent leur ami ; ils le retrouvent sous un monceau de débris ; il est mort.*)

DELAGE, *stupide.* — Mort !!!

BERNARD *va vers la table et coupe quelques cordes.* — L'homme a la tête en bouillie, on ne verra rien !

Un vieux portefeuille traîne à terre.

Bernard le ramasse et l'ouvre). — Ah ! les papiers de cet homme ; brûlons-les. (*Il les brûle.*)

BERNARD, *se ressaisissant tout à fait.* — Maintenant il faut partir ; aller prévenir les parents de ce pauvre Wagner et faire remettre ton bras. On expliquera de façon quelconque la présence de l'homme, personne ne se doutera de rien, c'est évident. Sans plus tarder, nous irons au laboratoire creuser ton idée d'excitation du cerveau au travers du crâne. (*Souriant un peu.*) Cette fois je consens à ce que tu me serves de sujet.

DELAGE *jette son bras autour du cou de Bernard et l'embrasse.* — Ah ! Maître, l'image mentale extériorisée ; quelle admirable découverte !

(RIDEAU.)

Doctoresse PELLETIER.



Publications mensuelles de l'Idée Libre. — N° 63.

Doctoresse PELLETIER

SUPÉRIEUR !

Drame des Classes Sociales

EN CINQ ACTES

75 CENTIMES



Editions de L'IDÉE LIBRE
A. LORULOT, CONFLANS-HONORINE (S. ET O.)
1923

DU MEME AUTEUR :

Mon Voyage aventureux en Russie Communiste

Un volume : 5,70 franco.

“ In Anima Vili ” ou Un Crime scientifique

Pièce en 3 actes, 0,40 franco.

Supérieur !

Drame des classes sociales

EN CINQ ACTES

par la doctoresse Pelletier



SUPÉRIEUR !

◇ ◇ ◇

ACTE PREMIER

FAMILLE

Une pauvre chambre d'ouvriers ; lit de fer, table, armoire de bois blanc. Au-dessus de la cheminée, un chromo, le portrait d'un Président de la République. Près de la fenêtre, le coin de l'intellectuel, petite bibliothèque accrochée au mur, bureau de bois blanc ; le portrait de Cauchy fixé à la muraille par quatre clous. Il fait nuit ; une lampe à pétrole, posée sur le petit bureau éclaire la pièce. Pierre Véron est plongé dans l'étude. Au lever du rideau, il relève la tête et pense tout haut.

PIERRE. — Oh ! m'en aller, m'en aller, fuir pour toujours ce milieu qui n'est pas le mien ; où on ne me comrpend pas, où on me méprise, où on me hait, je n'exagère pas. Comment ai-je pu naître ici? Car, enfin, je n'ai rien..., rien de commun avec eux ; c'est pour cela qu'ils aiment mon frère..., autant, du moins, que de telles gens peuvent aimer. Malgré mes supplications, ils m'ont retiré à treize ans de l'école, où j'avais les meilleures notes, et ils ne m'ont pas même fait apprendre un métier. Il a fallu que je rapporte de l'argent tout de suite ; ils m'ont mis coursier chez un commerçant. Maintenant, je suis, ou plutôt j'étais garçon de magasin. Je me sens un cerveau capable de tout apprendre et je passe ma journée à laver la boutique, à balayer, à faire les livraisons. On me donne des pourboires et j'ai une livrée, comme un domestique. Je ne suis pas, moi-même, Pierre Véron, je suis Jacquet et Révillion ; c'est écrit sur ma casquette. Et je ne suis même plus tout cela, puisqu'on m'a chassé. Qu'est-ce qu'ils vont dire, quand ils vont rentrer... Enfin, il n'y faut pas penser... Travaillons... J'oublie tout quand je travaille. *(Il se plonge dans ses livres.)*

Au bout d'une demi-minute, une clef tourne dans la serrure. Marie Véron entre. 40 ans, visage vulgaire, corsage de pilou, tablier en toile de sac. Elle a un paquet de linge mouillé qu'elle pose sur la table, et un seau avec un battoir qu'elle dépose à terre.

Mme VÉRON. — Tiens... C'est toi à c't' heur'? Qu'est-ce que tu fous?

PIERRE. — Je... Je suis rentré plus tôt..., parce que..., parce que le patron m'a renvoyé.

Mme VÉRON. — Quoi?... Qué qu' tu dis, foutu dehors... Ah bien! nous v'là propres, Il y a chômage partout et t'es capable de rester sur le pavé des mois. Surtout toi ; pas débrouillard pour deux sous, une vraie gourde. Il va falloir alors t'entretenir à ne rien fiche. Merci de l'occasion. Avec cela qu'il ne faut pas t'en promettre, à toi, de la boustifaille. Pour le turbin, t'en es pas, mais quand il s'agit de bafrer, tu ne donnes pas ta part aux autres, j' suis payée pour le savoir. Mais enfin, quelle *sonnerie* as-tu pu faire pour qu'on t'aie flanqué dehors?

PIERRE. — Il paraît que j'avais mal rangé les paquets. Le patron était de mauvaise humeur depuis le matin ; il criait après tous les employés. J'étais déjà énervé, il m'a traité d'idiot, alors, je n'ai pas pu me retenir, je lui ai donné un soufflet.

Mme VÉRON (*atterrée*). — T'as foutu une gifle au patron. Ah! bien ça... par exemple!!! En voilà bien d'une autre. (Méprisante.) C'est vrai, traiter *Monsieur* d'idiot ; il aurait dû savoir à qui il parlait, le patron ; *Monsieur* est bien supérieur au patron, il est supérieur à nous ; à tout le monde. Il lit dans les livres et personne ne lui va à la cheville du pied. Traiter *Monsieur* (ironique) d'idiot! si c'est permis. Alors, Monsieur s'est mis hors de lui et il a..., non, c'est à ne pas y croire! Mais, espèce d'imbécile, qui c'est-y qui te donnera du pain, à présent... Ah! je sais bien, *Monsieur* a ses parents... Il compte sur nous. Le père, la mère, ils peuvent bien trimer pour nourrir *Monsieur*, pour que *Monsieur* puisse rester du matin au soir le nez dans ses bouquins ou à griffonner je ne sais quoi... Car *Monsieur* écrit... ses mémoires, sans doute. Il est sorti de la cuisse de Jupiter et s'il se trouve être le fils de Véron, c'est parce qu'on l'a changé en nourrice. Un jour, il retrouvera sa vraie famille, des rupins, comme dans *Les Deux Gosses*, au ciné... Non, non, non ; j'en ai plein le dos, de toi, tu sais. D'ailleurs, à dix-huit ans, un homme est un homme, il peut être à ses croûtes.

Le père Véron entre titubant. C'est samedi, il est ivre... voix pâteuse.

LE PÈRE VÉRON — Eh ben ! quoi que c'est-y qu'il y a encore?

Mme VÉRON. — Ce qu'il y a? Demandes-y ce qu'il y a ; le patron vient de le sacquer. Monsieur ne doute de rien, il lui avait foutu une giffle.

LE PÈRE VÉRON. — Nom de Dieu ! de nom de Dieu ! de nom de Dieu ! (*Il s'avance vers son fils, le poing tendu. Pierre se met sur la défensive.*)

Mme VÉRON. — Alors, le v'là sur le pavé, Monsieur le liseur, le voilà à notre charge encore une fois et pour combien de temps? Un pareil oiseau ne sait pas se grouiller plus qu'une bûche. Aussi, je le lui disais tout à l'heure ; j'en ai plein le dos de sa cuisine. Il a dix-huit ans, pas vrai ; eh bien ! qu'il se mette à ses croûtes et qu'il foute le camp.

LE PÈRE VÉRON. — C'est ça, c'est ça, qu'il foute le camp. Fous le camp, bougre de saligaud, fous le camp et plus vite que ça, si tu ne veux pas que je t'assomme...

Mme VÉRON. — Allons, ouste. Ramasse tes frusques, les livres de Monsieur et démarre d'ici ; on t'a assez vu.

(*Pierre fait à la hâte un paquet de ses livres et de ses vêtements que la mère lui jette.*)

Mme VÉRON. — Tiens, une liquette, et racommodée ; t'en auras pas toujours de pareilles à te mettre.

(*Pierre se dispose à sortir, son baluchon à la main, le frère entre au même moment.*)

LOUIS VÉRON. (*Tenue de garçon épicier.*) — Quoi? qu'y a-t-il? (*A son frère.*) Tu pars?

Mme VÉRON. — Oui, nous le flanquons à la porte. *Monsieur* s'est fait chasser de sa place ; il s'est permis de gifler son patron. J'en ai assez, moi, de l'entretenir pour qu'il passe ses journées à lire et à écrire je ne sais quelles sornettes, tandis que sa mère trime au lavoir. Il a dix-huit ans, pas vrai ; à cet âge, j'étais à mon compte, et je ne suis qu'une femme.

LOUIS VÉRON (*s'effaçant pour laisser le champ libre à son frère et gouailleur.*) — Oh ! *Monsieur Pierre* n'est pas fâché de nous quitter. Nous ne sommes pas de son milieu ; il nous l'a assez fait sentir. Cette maison est trop pauvre pour lui ; il lui faut un palais ; il l'aura. Tout ne lui est-il pas dû à lui, un intellectuel ?

(*Pierre ne répond pas, il va pour franchir la porte ; son père, brutalement, le saisit au collet.*)

LE PÈRE VÉRON. — Non, mais, des fois, tu ne vas pas foutre le camp comme cela... Et ta semaine? Aboules-la, car, enfin, on t'a nourri, que je pense.

PIERRE (*qui s'était contenu jusque-là, s'arrrache des mains de son père et se retourne brusquement*). — Ah! non. C'en est trop, vous savez. Puisque c'est ainsi que vous comprenez la famille, eh bien! moi aussi. Vous me chassez, vous me jetez à la rue, sans savoir si je trouverai ou non à vivre. Il n'y a donc plus ni parent, ni enfant. Vous êtes un homme et j'en suis un autre. Vous n'aurez pas mon argent, venez le prendre, si vous l'osez. Bien que je ne sois qu'un intellectuel, je saurai me faire respecter ; avec mes poings, la seule chose que vous comprenez, tas de brutes. (*Il sort en claquant la porte.*)

Rideau

ACTE II

SEUL DANS LA VIE

Une mansarde du quartier Latin, matelas à terre avec couverture, pas de draps ; un bureau de bois blanc ; aux murs, planches avec livres, portraits de savants. Pierre travaille ; il a son pardessus et son chapeau ; il grelotte.)

PIERRE. — Qu'il fait froid ! Cette chambre est glacée et pas moyen de faire du feu, pas de cheminée, pas même un trou pour qu'on puisse mettre un poêle. J'ai bien, afin de faire provision de chaleur, fait en courant trois fois le tour du Panthéon. mais cela ne remplace pas une bonne grille ; je suis transi....

Cent francs par an, ce galetas ; et il ne faut pas songer à déménager, c'est même une chance d'avoir trouvé cela. Avec les quelques leçons que je donne, quand j'en ai, je me fais environ dans les quatre-vingt francs par mois. Tout ce que je sais, je l'ai appris seul, je n'ai pas pu passer seulement mon bachot. Sans diplôme, les gens ne m'acceptent qu'à cause du bon marché. Je suis professeur de mathématiques, de philosophie, d'allemand ; de tout ce qu'on veut, même de ce que je ne sais pas. On me paie quarante sous l'heure ; j'ai donné des leçons à vingt sous, les femmes de

ménage gagnent plus que moi.... Il est vrai que je préfère encore la vie dans ce taudis glacé, à celle que j'avais là-bas..., dans ma famille... Au moins, ici, j'ai la paix... brrr ; il y a bien six degrés au-dessous dehors ; il gèle ici même, l'eau est glacée dans la cuvette... L'espoir..., non..., je n'ai même pas cela. Dans notre société, l'intelligence n'est rien, il n'y a que l'argent.

Faute d'argent, ma culture même est défectueuse. J'en sais autant qu'un professeur et moins qu'un bachelier. Je lis de bric et de broc, sans méthode, des quantités de choses ; je suis quelques cours publics. Il me faudrait une direction, quelqu'un qui s'intéresse à moi et me conseille, me donne le plan qui me manque. Ah! bien, oui. On est dans la vie comme dans le métro, tout le monde se bouscule, personne ne s'intéresse à personne... Je n'ai même pas pu trouver un camarade ; avec mes vêtements usés, mes souliers éculés, mon linge douteux, je fais peur à tout le monde... Enfin, je puis lire, c'est déjà cela. J'ai du temps libre, dans mon affreux cabinet, je suis chez moi..., et lorsque je me reporte deux ans en arrière, j'apprécie ce bonheur. (*On frappe à la porte.*)

PIERRE. — Qui diable peut frapper ainsi..., la concierge... oh! on ne me monte pas mes lettres, à moi, un locataire à vingt-cinq francs par terme... Entrez...

JACQUES SERRURIER (68 *ans, cheveux blancs ; tenue d'ouvrier endimanché.*)

— Bonsoir, voisin ; si c'était un effet de votre bonté d'entrer chez moi. Je suis un peu enrhumé, et je me suis fait un saladier de vin chaud. Alors, je me suis dit : « C'est tout de même pas gai de boire tout seul, je vais demander à ce jeune homme si cela ne lui déplairait pas de me tenir compagnie. »

PIERRE (*embarrassé*). — Je ne sais vraiment si je dois...

JACQUES. — Allons, ne faites pas de cérémonies avec moi, je vous offre de bon cœur... Et tenez, pour ne pas vous déranger, je vais l'apporter ici et j'apporterai aussi mon poêle à pétrole ; car, vous savez, moi, je suis vieux, il me faut de la chaleur.

Jacques sort, puis rentre, portant deux verres, un saladier fumant et un poêle à pétrole allumé, dont l'anse est passée à son bras.

Pierre débarrasse la table des livres et des papiers qu'il pose à terre. Jacques installe le saladier et les verres. Avec une louche, il puise le vin chaud et le verse. Les deux hommes s'assoient et boivent d'abord en silence.

PIERRE. — Que vous êtes bon, Monsieur, me voilà tout regaillardi. J'étais glacé dans cette chambre sans feu ; impossible de travailler, je m'endormais malgré moi.

JACQUES. — Mais non, je ne suis pas bon ; la bonté, cela n'existe pas, chacun ne fait que ce qui lui plaît. Je m'ennuyais tout seul. J'aime la lecture, moi, tout comme vous : mais je ne sais pas comment cela se fait : une fois que j'ai lu seulement une demi-heure, la tête me tourne. C'est que je ne suis pas un intellectuel, moi... malheureusement. Certes, j'aurais désiré être instruit, cela a été l'ambition de toute ma vie. Mais pas d'argent. A seize ans, j'étais orphelin, et il a fallu gagner ma vie. Comme je n'avais pas fini mon apprentissage, je me suis fait terrassier, et vous savez, quand on a manié la pelle pendant neuf ou dix heures, le livre le plus intéressant ne vous dit rien. On ne demande qu'une chose : dormir.

PIERRE. — C'est ce que je me suis dit, et c'est pour cela que j'ai abandonné ma profession, car vous savez que j'étais homme de peine, et que tout ce que je sais, je l'ai appris par moi-même. Je me sentais être une valeur. Avec le seul secours des livres, j'ai appris les mathématiques, où je suis assez fort. On dit que les mathématiques sont un don ; eh bien ! je crois que je l'ai. Alors, j'ai pensé que si je restais ouvrier, c'en serait fait de moi. Le travail de brute répété tous les jours, du matin au soir, aurait, en quelques années, raison de mon intelligence. J'ai préféré crever de faim en donnant des leçons... quand j'en trouve.

JACQUES (*grondant*). — Ah ! la société..., la sale société bourgeoise... Etre plein d'ardeur, plein d'intelligence ; avoir peut-être du génie, qui sait, et en être arrivé à crever dans ce taudis glacé. Tandis que des crétins, qui ne se sont donnés que la peine de sortir du ventre d'une femme riche, sont gorgés, au sein du confort et du luxe, d'une culture qui ne fait que les ennuyer... Vous êtes plein de courage, jeune homme ; malheureusement, je dois, dans votre intérêt, vous prévenir. J'ai l'expérience de la vie, acquise au prix des souffrances et de mes cheveux déjà tout blancs. C'n'est pas impunément qu'on a faim et froid pendant des années. Vous avez beau être jeune et vigoureux, vous contracterez la tuberculose et vous mourrez... (Pierre semble n'être pas trop touché par cette éventualité de l'avenir.)

JACQUES. — Je sais que vous ne me croirez pas... La jeunesse, cela ne croit jamais... et cependant... (regardant Pierre dans le blanc des yeux). Voyons, jeune homme, pourquoi restez-vous ainsi,

dans la passivité?... Votre misère, la croyez-vous l'effet du hasard, de la mauvaise chance?

PIERRE. — Mais oui, je vous ai dit...

JACQUES. — Vous m'avez dit que votre mère ne vous aimait pas..., la pauvre femme. Elle est comme une poule qui a couvé un œuf de cane, et qui voit, sidérée d'étonnement, son poussin courir à la mare voisine...

PIERRE. — Mais...

JACQUES. — Ce n'est pas la peine d'être aussi intelligent pour ne pas avoir trouvé la cause de vos souffrances. Votre père, votre mère n'y sont pour rien ; ils ne sont que les produits de leur milieu. C'est la société qui vous tue, entendez-vous?

PIERRE. — Bien sûr, le monde n'est pas ce qu'il devrait être. Que de riches jettent leur argent à des sottises, alors qu'il y a des gens comme moi qui pourraient se créer une vie heureuse et utile avec la millième partie de ce qu'ils dépensent à des insanités. Mais enfin, la société est ce qu'elle est ; que voulez-vous que j'y fasse...

JACQUES. — Par exemple!

PIERRE. — Mais oui, que voulez-vous que j'y fasse? Il n'est pas en mon pouvoir de la changer.

JACQUES. — Mais si...

PIERRE. — Je m'étais dit qu'à force de travail, j'arriverais à me créer une situation matérielle aisée à la faveur de laquelle je pourrais produire, si j'en suis capable. Des savants, des philosophes, des écrivains illustres sont partis, comme moi, de très bas. Gauss, le mathématicien ; Victor Cousin... On pourrait, en cherchant, en trouver bien d'autres...

JACQUES. — Des illusions, mon ami ; les illusions de la jeunesse que vous ne tarderez pas à perdre. On s'hypnotise devant quelques grands noms qui font sur les jeunes gens l'effet de miroirs aux alouettes.

PIERRE. — Cependant...

JACQUES. — Les hommes dont vous parlez sont comparables aux gagnants des loteries qui, avec un billet de vingt sous, décrochent le numéro qui les fait millionnaires.

PIERRE. — Oh!...

JACQUES. — Ces exceptionnels chanceux nous font perdre de vue les centaines, les milliers de jeunes intelligences étouffées dans l'œuf par la société féroce. Tous ceux qui sont morts à l'hôpital après des années de lutte et de misère, tous ceux dont la raison a sombré, tous

ceux qui sont tombés dans l'abrutissement de l'alcool, tous ceux qui, las de la lutte, ont mis les pouces, acceptant un travail sordide qui les abêtit pour jamais.

PIERRE. — Il ne faut pas envisager ceux qui échouent, autrement, c'en serait fait du courage ; personne n'entreprendrait rien. Où d'autres ont réussi, pourquoi ne réussirai-je pas ? Je suis jeune, je suis fort : je puis supporter la misère pendant des années. J'y suis habitué à la misère, je suis vacciné contre elle, je n'ai jamais connu autre chose.

JACQUES. — Ne croyez pas, mon ami, que je veuille vous décourager. La vieillesse est pessimiste, je sais. C'est l'approche de la mort qui nous rend ainsi, nous autres vieillards qui voyons devant nous toutes les portes se fermer une à une, sauf celle du tombeau.

PIERRE. — Oh ! vous paraissez encore vigoureux...

JACQUES. — Ce Gauss dont vous me parliez, mon ami, il avait, si j'ai bonne mémoire, rencontré un grand seigneur qui s'était intéressé à lui. Victor Cousin aussi avait bénéficié d'une circonstance fortuite, une femme riche, je crois, qui a payé son éducation. C'est cela que vous cherchez?

PIERRE. — Non, mais...

JACQUES. — Mon pauvre enfant, autant espérer être un jour riche en trouvant une fortune dans un taxi. La société ne veut pas que vous arriviez, jeune homme, elle est organisée pour cela. Sciemment, elle veut que les jeunes énergies comme la vôtre soient brisées. Et elle vous brisera, mon ami, c'est moi qui vous le dis...

PIERRE. — Mais enfin, où voulez-vous en venir? Vous me paraissez un brave homme. Vous vous intéressez à mes souffrances, ce que jamais personne n'a fait ; vous semblez m'apprécier, vous m'apportez du vin, la chaleur de votre bon poêle. Pourquoi toutes ces paroles de découragement? Que me conseillez-vous de faire? Faut-il céder, me faire terrassier comme vous? Vous ne me paraissez cependant pas très satisfait de votre sort.

JACQUES. — Ce que je veux, c'est que vous sachiez la vraie cause de vos souffrances, alors que vous ne la voyez pas. Vous croyez à la fatalité, au malheureux hasard d'une naissance malchanceuse ; vous n'y êtes pas, mon ami.

PIERRE. — Comment?

JACQUES. — Vous n'y êtes pas du tout. Vous avez beau être intelligent : toutes les formules mathématiques dont vous vous êtes farci la cervelle, vous ont empêché de voir ce qui est. La société vous

tue, je vous dis. Eh bien! la société, ce sont des hommes, une caste d'hommes: la bourgeoisie. Les bourgeois haïssent les jeunes gens comme vous, mon ami ; ils ne veulent des pauvres que dans l'esclavage. Vous cherchez à en sortir, ils vous tueront, je vous le dis.

PIERRE. — Mais que voulez-vous?...

JACQUES. — Etes-vous un homme, dites, ou un paquet de gélatine? Qu'est-ce qu'on fait quand un ennemi veut vous tuer et qu'on a un peu de sang dans les veines? Est-ce qu'on tend la gorge comme un mouton à l'abattoir, hein?

PIERRE. — Mais je ne comprends pas...

JACQUES. — Jeune homme, quand on a du tempérament, on ne se laisse pas tuer, on tue d'abord.

PIERRE (*étonné*). — Tuer, mais qui? Vous ne me proposez pas sérieusement d'anéantir avec une bombe la bourgeoisie tout entière... Je l'ai, la haine, plus que vous ne pouvez croire, mais comment la diriger? Je suis impuissant, je ne suis qu'un atome. Faut-il que dans un geste symbolique j'aille poignarder Richardot, le milliardaire? On en parlera, je sais ; au tribunal, je me défendrai bien, j'exposerai comment...

Résultat : un feu de paille, on me coupera le cou et la société restera ce qu'elle est. (*Songeur.*) Je ne dis pas que je ne ferai pas cela... un jour... au lieu de me suicider bêtement, quand je serai tout à fait las de la lutte, quand je m'avouerai vaincu... définitivement... Mais avant je veux combattre encore... quelques années.

JACQUES. — Je savais bien, mon petit, que je ne m'étais pas trompé sur ton compte ; tu n'es pas de la matière dont on fait les cuistres. Il y a quelque chose là-dedans ; ça bouillonne, ça frémit, tu es quelqu'un, oui, je m'en doutais.

PIERRE. — Oh!...

JACQUES. — D'ailleurs, tu me l'as raconté, l'année dernière, tu as flanqué une gi fle à ton patron... cela montre... oui... Je te gobe, mon petit ; vas ; tu peux compter sur l'amitié du vieux père Jacques. Tu es des nôtres, tu es anarchiste.

PIERRE. — Anarchiste? Oh non! vous vous trompez. Je suis jeune, c'est vrai, mais j'ai déjà pas mal lu et cela m'a rendu sceptique. Si je n'ai pas d'expérience propre, j'ai l'expérience des autres ; l'histoire... (*méprisant*). La politique, cela ne me dit rien...

JACQUES. — Vous ne savez pas...

PIERRE. — Oh! si, je sais...

Quelques hommes médiocres avec du bagout et de l'aplomb qui bernent les masses pour s'en faire un marchepied. Je pourrais bien

m'y mettre, certainement, moi aussi, mais je ne réussirais pas, je suis un timide. D'ailleurs je ne sais dire que ce que je pense, je serais ridiculisé.

JACQUES. — Tu parles de ce que tu ne connais pas et mets dans la même boîte à ordures tous les partis. Tu as raison, cent fois raison pour les partis parlementaires. Les politiciens ne cherchent qu'à s'assurer un fromage, ils se foutent de l'idée, c'est entendu. Mais chez nous, c'est autre chose, nous n'avons pas de politiciens, nous ne faisons pas de députés. S'il n'y a que l'arrivisme qui t'arrête, tu peux sans crainte venir à nous.

PIERRE. — Ecoutez, vraiment, cela ne me dit rien. Je n'ai pas l'âme d'un valet, c'est vrai, et si cela suffit pour être anarchiste, peut-être le suis-je, en effet...

JACQUES. — Alors...

PIERRE. — Oui, mais aller m'embrigader, prendre des engagements avec des gens que je ne connais pas, qui, peut-être, me déplairont et à qui je déplairai. Je suis très heureux de vous connaître, mais laissez-moi à mes livres et à mon isolement. Je suis un timide, je vous le répète, malgré ma culture, dans ce milieu, je ferai l'effet d'un sot.

JACQUES. — Mais non, mais non, sauvage que vous êtes. Vous trouverez des gens qui vous apprécieront. Croyez-moi : lire, c'est bien ; mais voir des hommes, c'est encore mieux. Il n'y a pas que des intégrales au monde.

PIERRE. — Bien sûr, mais...

JACQUES. — Vous êtes seul, consacrez quelques heures, de temps en temps, à voir des gens... qui ne demandent qu'à vous accueillir. Au sujet de l'embrigadement, détrompez-vous. L'anarchie n'est pas une société secrète ; ce n'est même pas un parti au sens exact du terme, puisqu'il n'y a ni statuts, ni inscriptions. Je vous emmène et nous entrons là comme dans un café. Si les gens ne vous plaisent pas, vous n'y retournerez plus, voilà tout.

PIERRE. — Eh bien! puisque je ne m'engage à rien, je veux bien...

JACQUES (*triomphant*). — Bravo... Il y a justement une réunion demain, je vous dis « toi », c'est permis à mon âge, et c'est l'effet de l'amitié que je sens pour toi, mon jeune ami...

PIERRE. — Je suis heureux de...

JACQUES. — Un anarchiste qui s'ignore ; et quel anarchiste : un grand cerveau, dont je ferai l'égal de Roidel. L'égal, que dis-je?

Roidel n'est qu'un enfant auprès de ce que tu seras, de ce que je ferai de toi (il lui met la main sur l'épaule). Car je serai ton maître en anarchie. Je me flatte, je sais bien, tu es vingt fois plus intelligent et plus instruit que moi.

PIERRE. — Oh!...

JACQUES. — Mais je t'apprendrai nos doctrines que tu ignores, et, bientôt, tu regarderas de haut le pauvre vieux père Jacques.

PIERRE. — Moi?...

JACQUES. — Cela ne me fera aucune peine, je n'ai pas d'amour-propre, ou, plutôt, je n'ai que l'amour-propre de mon œuvre... Qui sait? ce sera peut-être toi qui conduiras les masses à la révolution...

...Mais je bavarde, et il est temps d'aller me coucher. Il faut que je sois debout demain matin, à six heures... Bonsoir... Tu boiras le reste de vin, et garde le poêle ; j'ai une cheminée, j'y ferai du feu.

PIERRE. — Que de bontés!

JACQUES. — Mais non, encore une fois, je te répète que je ne suis pas bon... bonsoir... (il sort).

PIERRE (*seul*). — Je suis un anarchiste qui s'ignore... Il a peut-être raison... C'est tout de même bon, l'amitié..., une oasis dans le désert de la vie. C'est la première fois que j'ai ce bonheur... Allons, allons... assez de sentimentalité comme cela ; il n'est que dix heures, je puis travailler jusqu'à minuit, d'autant plus que, maintenant, il fait chaud. Ah! oui, c'est bon, l'amitié. (*Il se met à écrire.*)

Rideau

ACTE III

ANARCHISTE

Une grande salle, dépendance d'un café. Tables, avec verres remplis de café et de lait, chaises. Une cinquantaine de personnes de tout âge. Majorité d'ouvriers propres. Quelques jeunes gens aux cheveux longs, avec des livres. Un naturien en sandales, cheveux très longs et frisés, cinq ou six femmes ; une vieille, d'allure distinguée, ex-princesse russe ; les autres, jeunes, types d'employées de magasin.

Dans un coin, petite tribune, où parle un orateur.

Roidel (leader anarchiste) — ...Oui, camarades, je le sais, un certain nombre d'entre nous se sont laissé entraîner par les événements de Russie. Ils ont adhéré au nouveau parti Communiste ; il y a là un danger contre lequel il est grand temps de réagir. Un anarchiste ne doit pas, ne peut pas servir le bolchevisme.

Les bolchevistes ont institué l'Etat centralisé, et quel Etat : une dictature terrible avec une discipline de fer. On a fusillé des anarchistes à Moscou, par ordre de Trotsky ; l'armée rouge est tenue plus durement que les armées des Etats capitalistes ; on y prodigue la peine de mort. On ne saurait trop le répéter : un anarchiste est contre tous les Etats, contre toutes les armées, contre toutes les polices, qu'ils soient bourgeois ou socialistes. Pas de confusion, camarades, restons ce que nous sommes ! (Il descend de la tribune.) (*Applaudissements.*)

Duval (de sa place). — Restons ce que nous sommes et continuons à dormir, à faire notre propagande minuscule dont la masse se désintéresse. Quand, pour la première fois, dans un pays, le socialisme sort de l'idéologie pour passer à la réalité, je trouve que ce serait un crime de ne pas l'aider. Vous pensez que ce n'est rien d'avoir abattu la puissance capitaliste ; d'avoir établi un communisme, même imparfait?

Le Naturien. — Oh ! toi, Duval, je ne sais pas ce que tu fais ici ; tu n'es qu'un révolutionnaire, tu n'es pas un anarchiste.

Duval. — Je suis aussi anarchiste que toi, seulement, cela ne me suffit pas de venir dans les réunions ; je veux agir.

(Les militants se groupent autour des tables, on entend le brouhaha des conversations particulières, Jacques et Pierre font leur entrée ; ils vont, silencieusement, s'asseoir dans un coin.)

Raymond (*jeune, longs cheveux ; type d'anarchiste intellectuel*). — Quel est donc ce grand mince qui vient toujours avec le père Jacques?

Philosophe (*même type*). — C'est Pierre Véron, un type très calé, paraît-il. Le père Jacques dit qu'il y a en lui l'étoffe d'un mathématicien illustre. Seulement, je crois qu'il n'a même pas son bachot. Il crève de faim en donnant des leçons.

Raymond. — Il ne se remue pas beaucoup, ici ; je ne l'ai jamais vu à la tribune.

Philosophe. — C'est un timide ; le père Jacques, qui le couve littéralement, fait bien tout ce qu'il peut pour lui donner de l'aplomb ;

mais, jusqu'ici, rien à faire. Chez nous, c'est comme dans la vie ; il faut s'imposer soi-même ; autrement, personne ne fait attention à vous.

RAYMOND. — La timidité est parfois le fait d'une trop grande intelligence. Pour se faire comprendre, il faut se mettre au niveau des masses.

PHILOSOPHE. — C'est vrai...

RAYMOND. — Et puis, il peut avoir de la valeur comme mathématicien et ne pas être orateur. Ce n'est pas donné à tout le monde de parler en public. Il devrait plutôt tâcher d'arriver dans la science qu'il connaît ; chercher l'appui d'un professeur. On dit que Bigorneau, le professeur à l'Institut Universel, est un homme très serviable. Je suis allé à sa leçon d'ouverture, où, avant d'entrer dans son sujet, il dit des généralités. Il est très avancé, tu sais.

PHILOSOPHE. — Vraiment?

RAYMOND. — Toi, qui connais un peu ce Pierre Véron, parle-lui donc du professeur Bigorneau ; dis-lui qu'il aille le voir. (*Les deux jeunes gens se perdent dans la foule.*)

DUVAL, LE PERE JACQUES, PIERRE •

DUVAL. — C'est à tort que l'on pense que les actes individuels ne servent à rien. Le meurtre d'un gouvernant, que la classe ouvrière déteste, peut, aujourd'hui, surtout que la Russie donne l'exemple, déclancher la révolution.

Es-tu partisan de la propagande par le fait ?

JACQUES. — Je l'ai toujours préconisée...

DUVAL.—Bien. mais...préconiser ne suffit pas. Et je trouve même une lâcheté à conseiller aux autres de risquer leur peau, alors qu'on se tient tranquille au coin de son feu. J'avais, un moment, eu l'idée de chercher des copains décidés pour fonder une organisation de combat. On aurait étudié les explosifs ; je sais un peu de chimie. Mais j'ai hésité ; chez nous, quand on organise quelque chose d'illégal, il y a toujours un mouchard au bout. On est pincé avant d'avoir rien fait d'utile.

JACQUES. — Ça, c'est vrai. J'ai peut-être fondé dans ma vie plus de dix organisations de combat ; toujours, des mouchards...

DUVAL. — C'est pourquoi l'action individuelle est la seule possible. Je veux abattre l'homme néfaste et j'ai confiance en toi ; en es-tu?

JACQUES. — Certainement que j'en suis!

DUVAL. — Alors, arrangeons l'affaire ; à trois, nous sommes assez ; moins on est, mieux cela vaut... (*Bas.*) Il sort tous les matins d'une

maison de la rue Raynouard, à Passy ; je me suis informé ; c'est là qu'habite sa maîtresse. Vous faites le guet et me signalez l'homme ; je m'avance vers lui et je tire, presque à bout portant.

PIERRE. — Pourquoi toi et pas moi? Je suis jeune et agile, je fuirai plus facilement.

JACQUES (*vivement*). — Non, pas toi. Tu as trop de valeur et ce serait un crime de jeter ta vie dans un acte où il ne faut que du courage. Ne soyons pas aussi stupides que la bourgeoisie, qui a envoyé le jeune Abelet, mathématicien du plus grand avenir, se faire démolir à la Marne. D'ailleurs, pas besoin d'être trois ; deux, c'est assez ; l'une donne le signal, l'autre agit... Ce devrait être à moi d'agir ; je suis un vieillard en voie de disparition ; mais ma main tremble un peu ; je craindrais de manquer mon coup... Viens chez moi, demain, Duval ; c'est dimanche, on aura tout le temps de causer ; ma concierge est dans la cour, elle ne te verra pas monter. Ici... ce n'est pas prudent, n'importe qui peut entrer. Dans des affaires pareilles, on n'est jamais trop circonspect (*ils s'éloignent en causant tout bas*)..

BRETON ET LASSERRE

types de politiciens, grande lavallière noire

BRETON. — Comment trouves-tu mon discours d'hier?

LASSERRE. — Très bien, quant à la forme, tu as du talent, fichtre! Mais, pour le fond, je ne sais pas ce qui te prend ; mais tu la perds. Voyons, oublies-tu devant qui tu parles? Comment peux-tu soutenir que l'action parlementaire est un moyen de propagande?

BRETON. — Quel mal vois-tu, à cela?

LASSERRE. — Aucun mal en soi, c'est certain, mais tu parles comme un communiste. Si tu continues, tu te rendras impossible, ici.

BRETON. — Me rendre impossible. C'est justement ce que je veux.

LASSERRE. — Es-tu fou? Comment, tu veux qu'on te flanque à la porte?

BRETON. — Oui, parce que j'ai mon plan ; écoute un peu. Au prochain grand meeting, j'accentue encore ma tendance au parlementarisme. La salle crie ; on m'engueule.

LASSERRE. — Certes, et puis?

BRETON. — Je suis, en fait, exclu de la Fédération, puisque, chez nous, il n'y a pas de jugement. Notre canard *A Chacun selon ses Besoins,* me ferme ses colonnes...

LASSERRE. — Le beau résultat! Enfin, continue...

BRETON. — Je fais une entrée retentissante au parti communiste, dans son grand quotidien *La Dictature du Prélétariat.* J'explique ma conduite, c'est facile ; l'anarchie, idéal trop lointain, la nécessité de réaliser, l'exemple de la Russie. Tu piges?

LASSERRE. — Ah! oui, décidément, tu es un type épatant!

BRETON. — Me voilà, du coup, leader communiste, je n'ai pas à marquer le pas pendant des années dans une section.

LASSERRE. — Oh! très bien, tu arriveras, c'est sûr!

BRETON. — L'anarchie, c'est comme l'université : elle fait arriver à tout..., à la condition d'en sortir. Dans quelques années, je serai député, qui sait? ministre? Il y a des exemples!

LASSERRE. — Tu me pousseras, alors, hein?

BRETON. — Bien sûr ; on est des copains, quoi! Et puis, j'aurai besoin de toi, tu me seras utile.

LASSERRE. — Au fait, tu as raison ; la révolution, c'est très joli, mais, en attendant, il faut vivre.

BRETON. — Dame, on ne vit pas de discours ; surtout moi, qui me sens de grands besoins.

LASSERRE. — Vois le père Jacques, un vieux radoteur, mais pas bête, il s'en faut. Il s'est instruit lui-même, et sait des tas de choses. Avec cela, excellent orateur de réunions publiques, un remueur de foules. Eh bien! voilà cinquante ans qu'il est dans le mouvement.

BRETON. — Cinquante ans!

LASSERRE. — A quoi cela lui a-t-il servi? Avec ses cheveux blancs, il faut encore qu'il manie la pelle, comme terrassier ; il n'est même pas secrétaire de son syndicat. Il habite une vieille maison de la rue Descartes, tout en haut, sous les toits, et quant à la révolution, elle a fait comme lui ; elle n'a pas avancé d'un iota!

BRETON. — C'est un naïf.

LASSERRE. — En effet, car une telle sincérité n'est que de la bêtise. S'il avait voulu, il serait député depuis de longues années. La masse, elle-même, le respecterait, alors qu'aujourd'hui, elle en fait peu de cas ; il n'est pour elle qu'un vieux bonhomme sans conséquence.

BRETON. — Bien sûr, la masse ne respecte que la force. Les ouvriers ont besoin de leur député à chaque instant pour toutes espèces de choses. Le père Jacques ne peut rien leur donner.

LASSERRE. — La classe ouvrière..., elle aime à être trahie,

comme les femmes hystériques aiment à être battues!

BRETON. — Cela, c'est de l'exagération. Les ouvriers n'aiment pas à être trahis ; ils aiment celui qui est fort, voilà tout ; parce qu'ils sont égoïstes, et aussi parce que, trop peu cultivés, ils comprennent mal leurs intérêts généraux.

LASSERRE. — Ton plan est excellent, et je t'aiderai en cachette car, moi, je ne veux pas quitter la Fédération. Oh! si j'étais orateur, je ferais comme toi, mais les mots ne me viennent pas. Je ne puis parler plus de dix minutes, autrement, je bafouille, je dis le contraire de ce que je veux dire. Aussi, n'irai-je pas chez les communistes ; cela me ferait du tort, sans me servir à rien.

BRETON. — En effet...

LASSERRE. — Je tâcherai plutôt de me créer une situation dans les coopératives ; je suis assez bon administrateur.

BRETON. — C'est une idée...

LASSERRE. — Avec des copains, nous allons passer les quelques mois qui nous séparent des élections à tomber le bureau ; nous nous faisons élire. Les coopératives, ce n'est pas mauvais du tout, on peut parfaitement y faire son chemin (*ils s'éloignent en continuant de causer*).

Deux jeunes femmes. Marianne, 26 ans, allures d'employée de magasin. Léonie, 20 ans, mise très élégante, visage maquillé, cheveux teints, bijoux ; aspect de demi-mondaine.

MARIANNE. — Bonjour, Mademoiselle Léonie, camarade Léonie, plutôt. Vous revenez à nos réunions, c'est très bien. Roidel l'a encore dit tout à l'heure ; il faut que les femmes viennent à nous ; sans les femmes, la révolution ne peut pas se faire... Mais, qu'avez-vous donc, vous avez les larmes aux yeux?

LÉONIE. — Oh! Mademoiselle, Mademoiselle..., si vous saviez. (*Elle sanglote dans un mouchoir.*)

MARIANNE (*avec bonté*). — Tenez, asseyons-nous, nous serons mieux. Racontez-moi vos peines ; peut-être pourrai-je vous aider?

LÉONIE (*secouant la tête*). — Non..., non ; vous ne pouvez rien. per... personne ne... ne... ne peut rien... pour moi... Je n'ai qu'à me jeter à l'eau, voilà tout!

MARIANNE. — Vous jeter à l'eau, comme vous y allez. On voit bien que vous êtes une nouvelle venue, autrement vous sauriez que le suicide n'est pas anarchiste, on ne se tue pas, on se révolte.. Mais dites-moi ce dont il s'agit, je suis sûre que vous vous exagérez le malheur de votre situation.

LÉONIE. — Oh! Mademoiselle, je n'exagère pas, non, malheureusement ; et quand je vous aurai dit mon cas, vous verrez que je suis absolument perdue.

MARIANNE. — Voyons, dites...

LÉONIE. — Voilà. J'étais vendeuse aux *Folies-Chiffon*. Je ne suis pas mal, ou, du moins, on le dit ; le patron m'a fait des propositions. Je n'ai pas cédé tout de suite ; pour cela, non. Mais, en réfléchissant, je pensais que c'était peut-être une chance qui m'arrivait.

MARIANNE. — Vous espériez le mariage?

LÉONIE. — Oh! non, il est trop riche ; il ne pouvait épouser une petite employée comme moi. Il ne m'en parlait d'ailleurs pas, mais je me disais que c'était un commencement. Il me promettait de me mettre dans mes meubles. J'avais un exemple tout près de moi. La belle Teindelys, dont on parle tant ; je la connais ; elle travaillait dans les fleurs. Maintenant, elle a un hôtel, avenue du Bois-de-Boulogne, auto, villa au bord de la mer...

MARIANNE. — Et vous vouliez suivre ses traces?

LÉONIE. — Je sais, ce n'est pas très bien, mais, que voulez-vous..., se marier... comme ma mère... Un homme qui vous colle un gosse par an et vous flanque des râclées quand il est saoul!

MARIANNE. — En effet, cela n'a rien de gai!

LÉONIE. — Enfin, bref, j'ai fini par céder. Il m'a loué un petit logement, m'a payé des meubles, il m'a aussi habillée et acheté les bijoux que vous voyez. Cela allait assez bien, malgré que c'était un homme brutal... Enfin, je ne travaillais plus ; j'étais contente... J'avais même une femme de ménage.

Au bout du mois, vous savez, rien... Je le lui dis. Il se met dans une colère terrible, prétend que ce n'est pas lui, que c'est impossible que cela soit lui! Il me fait une scène atroce, dit que, d'ailleurs, il n'est pas le premier, ce qui est odieux, Mademoiselle (*elle sanglotte*). J'étais sage avant de le connaître..., jamais je n'avais connu personne.

MARIANNE. — C'est toujours comme cela... Et après?

LÉONIE. — Après, il est parti, et voilà quinze jours que je ne l'ai pas vu. Il m'a lâchée, c'est certain, que voulez-vous que je fasse? Je n'ose retourner chez ma mère, car, dans quelques mois, cela se verra. Aucun magasin ne voudra de moi... Que faire? Que faire? (*Elle se tord les mains et sanglotte.*)

MARIANNE (*souriant*). — Et c'est tout? Vous vous désolez pour une pareille bêtise?

LÉONIE. — Une bêtise? Vous y allez bien, Mademoiselle ; si c'était à vous que le malheur soit arrivé, vous ne le prendriez pas aussi légèrement...

MARIANNE. — Vous l'aimez donc, votre patron?

LÉONIE. — Moi, l'aimer? Ah! pas le moins du monde ; si vous le connaissiez ; une vraie brute, et pas beau avec cela...

MARIANNE. — Alors, pourquoi tout ce chagrin d'être lâchée?

LÉONIE. — Vous ne me comprenez pas, Mademoiselle, ce n'est pas d'être lâchée qui m'a mise au désespoir. Mais c'est ma position..., compenez-vous?

MARIANNE. — Mais ce n'est rien!

LÉONIE. — Comment, rien!... si c'était vous, Mademoiselle...

MARIANNE. — Si c'était moi, je ne me suiciderais pas, certainement. J'ai vingt-six ans, et voilà dix ans que je pratique l'amour libre. Vous devez penser que, de temps à autre, il a dû m'arriver quelques accrocs.

LÉONIE. — Alors, vous avez déjà plusieurs enfants?

MARIANNE.— Des enfants! Que vous êtes godiche, ma pauvre petite! Je suis une militante sérieuse, moi ; or, une anarchiste n'a pas d'enfants, sachez cela. D'ailleurs, qu'en ferai-je de mes enfants? je gagne tout juste pour moi et je tiens à honneur de ne rien demander aux hommes, je ne suis pas une catin. Et puis, où les mettrai-je, dans ma chambre de quatre mètres carrés, au sixième au-dessus de l'entresol?

LÉONIE. — Je vois, Mademoiselle, qu'il y a quelque chose que je ne sais pas. Si vous pouvez me rendre service, faites-le, je vous en conjure!

MARIANNE. — Et dire que vous êtes une fille de Paris? Enfin, venez chez moi, ce soir, on causera, et vous verrez qu'il n'y a pas de quoi se jeter à l'eau!!

LE NATURIEN (*costume de Duncan, très longs cheveux frisés, sandales*). — La révolution, c'est de la blague! D'ailleurs, elle ne viendra jamais! Chacun peut la faire soi-même, sa révolution. On diminue ses besoins, comme cela, pas nécessaire de travailler huit à dix heures par jour, comme un esclave. Moi, je travaille une semaine par mois et encore. Je ne fume plus, je bois de l'eau et je suis végétarien. Pour mes chaussures, je me fous du cordonnier, un mor-

ceau de cuir, un bon tranchet et je me chausse moi-même, comme tu vois. Pour mon logement, je me fous du maçon : j'ai acheté vingt mètres de terrain à Montmorency et je me suis fait une cabane en planches. J'y couche par terre, sur une peau de mouton ; avec trois planches et des clous, je me suis fait une table ; de même pour un banc. L'anarchie, c'est ça !

LE COMMUNISTE. — Tu n'as, tout de même, pas le confort...

LE NATURIEN. — Le confort? une invention stupide de la civilisation. Je me demande à quoi peut bien te servir ton col empesé qui t'étrangle, ta cravate, ton pantalon qui te gênent. Et c'est pour avoir cela que tu travailles du matin au soir?

LE COMMUNISTE. — Tout de même, la civilisation, c'est une vérité ; l'erreur, c'est la division de la société en classes.

LE NATURIEN. — La civilisation, c'est une monstruosité. Seul, l'état de nature est sain. *(Ils s'éloignent en causant.)*

PHILOSOPHE, PIERRE

PHILOSOPHE. — Que tu es sauvage, Pierre ! Tu n'es pas seulement venu à moi, quand tu es arrivé avec ton inséparable père Jacques !

PIERRE. — Pardon, je suis myope ; je ne t'avais pas vu. Je ne suis pas sauvage ; je suis seulement timide ; le monde m'effraie. J'ai toujours peur de ne pas trouver le mot, de manquer d'à-propos et d'avoir l'air d'un imbécile. Ce doit être l'effet de la solitude qui est mon lot ordinaire ; qui l'était plus encore, autrefois, car, maintenant, j'ai Jacques, qui est pour moi un véritable père.

PHILOSOPHE. — Et que tu ne satisfais pas. Il était pour toi dévoré d'ambition, il nous disait que tu éclipserais Roidel.

PIERRE. — Oui, le père Jacques se proclame mon maître ; je suis un bien mauvais élève. La faute en est à mon invincible timidité.

PHILOSOPHE. — On tâche de la vaincre.

PIERRE. — Si encore je pouvais écrire mes discours et les lire ; mais ici, tout le monde se moquerait de moi. Je pourrais dire les meilleures choses, qu'on n'écouterait même pas. Dans nos milieux, instruire est secondaire ; avant tout, il faut exciter les sentiments : la pitié, l'admiration, la haine, l'indignation. Je dois manquer de quelque chose qui est indispensable. Le père Jacques, qui me force à discourir devant lui, me reproche toujours de n'avoir ni chaleur, ni mouvement.

PHILOSOPHE. — Tu ne hais donc pas la bourgeoisie? Tu acceptes ta situation d'intellectuel sans souliers, tu avales stoïquement ton pain et ton triangle de fromage ? Quand tu penses à la Révolution, tu ne vibres pas ; tu ne frissonnes pas jusqu'aux moelles? Tu n'as donc pas de tempérament?

PIERRE. — Je crois que si ; mais c'est un tempérament qui ne s'extériorise pas. Défaut d'habitude peut-être ; il faudrait que je me lance une bonne fois ; je tâcherai.

PHILOSOPHE. — Moi je crois que ton principal tort est d'être un homme de cabinet. Les ouvriers ont quelque raison de reprocher aux savants de ne pouvoir être des révolutionnaires. L'énergie est limitée ; j'ai lu cela quelque part.

Après tout, il n'est pas indispensable que tu sois un leader anarchiste. Dans les mathématiques, tu peux être utile ; seulement il faut trouver une situation, passer tes examens... Au fait, pourquoi ne vas-tu pas voir Bigorneau? On le dit très avancé et sans préjugés bourgeois. Peut-être qu'il remarquerait ton incontestable valeur ; il te prendrait comme secrétaire auprès de lui et tu ferais ton chemin?

PIERRE. — Oh! j'ai horreur de solliciter! D'ailleurs, à plusieurs reprises déjà, j'ai écrit à des savants connus. Je leur ai exposé ma situation, mes travaux. Ils n'ont même pas répondu à mes lettres. (*La salle se vide peu à peu.*) ...Si, il y en a un qui s'est montré tout de même poli ; il m'a envoyé sa carte ; il y avait son nom, tous ses titres et, au-dessous, à l'encre : « N'a besoin de personne ».

PHILOSOPHE. — Tous ces déboires viennent de ce que tu t'es contenté d'écrire. Les personnages connus reçoivent des quantités de lettres ; et quand ils ne connaissent pas leur correspondant, ils ne répondent pas. Faire une visite, c'est autre chose, Bigarneau te verra, tu feras impression sur lui. Vas-y, écoute-moi.

(*La salle s'est vidée tout à fait. Le garçon a éteint presque toutes les lumières. Du dehors, on entend la voix du père Jacques.*)

JACQUES. — Pierre, Pierre ; dépêche-toi donc. Tu sais qu'aujourd'hui je t'emmène au restaurant ; il est grand temps d'y aller, nous ne trouverons plus une place.

RIDEAU

ACTE IV

PAR LE CRIME

Un cabinet de travail très élégant ; meubles empire, livres, large bureau encombré de papiers. — Lacoste et Cabassou, élèves du professeur Bigorneau.

LACOSTE. — Il se fait vieux, le patron ; il commence à bafouiller à son cours ; il ne se rappelle plus les formules et doit tout le temps regarder ses notes. Quand on baisse comme cela, on devrait s'en aller, laisser la place aux autres.

CABASSOU. — Bien sûr, mais pas d'exemple qu'un patron démissionne lui-même de sa chaire. Voyez le vieux Ricouleau ; soixante-huit ans, on peut dire qu'il parle sous lui.

LACOSTE. — C'est vrai !

CABASSOU. — Eh bien ! il faut voir comme il se raccroche. Vous verrez qu'il claquera en faisant sa leçon. La retraite ne l'atteint pas il est de l'Institut ; il peut nous encombrer de sa nullité pendant six à sept ans encore.

LACOSTE. — C'est vraiment un abus, on devrait fixer la retraite à cinquante ans pour tous les professeurs de faculté, qu'ils soient ou non de l'Académie. A cinquante ans, un homme a déballé tout ce qu'il avait dans le ventre.

CABASSOU. — Oh ! certes oui !

LACOSTE. — Il faut bien, tout de même, que les jeunes puissent arriver. Tenez, moi ; voilà dix ans que je végète dans le sillage de Bigorneau, calculateur à cinq mille francs par an. Mon concierge, qui est balayeur de la Ville de Paris, touche six mille ; et voilà que j'ai trente-cinq ans. Je n'ai même pas pu me marier faute de situation ; je ne trouve que des filles sans dot.

CABASSOU. — A ce compte, mieux vaut le célibat.

LACOSTE. — On m'a proposé une institutrice, à moi ! Pourquoi ne pas épouser alors la fille de ma concierge ! !

CABASSOU. — Ah! notre situation n'est pas brillante... Pour boucler mon budget, je dois donner des leçons, moi qui déteste enseigner. Dans une Faculté, c'est autre chose ; on dévide son cours et on s'en va ; tant pis pour ceux qui n'ont pas compris.

LACOSTE. — Vous aurez peut-être la chance que Bigorneau claque ; on le dit souffrant.

CABASSOU. — Souffrant? il nous enterrera tous. Il tousse un peu l'hiver, mais dès que la température s'élève, il remonte sur ses grands chevaux !

LACOSTE. — On pourrait peut-être faire créer une nouvelle chaire, Bigorneau obtiendrait cela du ministre. On ferait valoir l'augmentation du nombre des élèves ; la nécessité pour le professeur de pouvoir connaître les étudiants ; que sais-je? On dirait ce qu'il faut dire. On prétend que Bigorneau est influent?

CABASSOU. — Influent, il l'était avant la guerre. Il faisait montre d'opinions libérales ; en réalité, il a l'esprit très étroit, mais enfin, il est allé trop loin, ce qui fait qu'il n'a pas pu changer avec la politique.

LACOSTE. — Vraiment ?

CABASSOU. — Un professeur ne doit jamais s'écarter de sa spécialité. Bigorneau a voulu faire sa cour aux radicaux, il s'en mord bien les doigts aujourd'hui, car les cléricaux font la pluie et le beau temps au ministère. (*Le professeur fait son entrée en disant « bonjour », les deux élèves s'inclinent très bas devant lui.*)

LACOSTE ET CABASSOU. — Bonjour, illustre Maître !

CABASSOU. — Nous venons vous féliciter, illustre Maître, pour la magistrale leçon que vous avez faite ce matin. C'était vraiment splendide ! Toutes vos idées sont originales, nouvelles...

LACOSTE. — Elles portent l'empreinte de votre incontestable génie !

BIGORNEAU (*un peu gêné*). — Non ! vous exagérez ; le génie, vous savez, c'est un mot qu'on ne doit pas prodiguer. Je suis, cependant, content de cette leçon ; comment trouvez-vous ma réfutation des relativistes?

LACOSTE. — Admirable ! Ce Boche d'Einstein a été écrasé comme il convient !

BIGORNEAU. — Vraiment, je ne comprends pas que des Français puissent s'engouer de cette nouvelle théorie qui vient bouleverser tout notre édifice scientifique ! Comme si rien de bon pouvait venir d'Allemagne ! Le grand chimiste que nous venons de perdre l'a

écrit ; toute la science est française. Les mathématiques, la physique, la chimie sont essentiellement françaises. Les Allemands ne sont que des plagiaires qui démarquent nos travaux et s'approprient nos découvertes. Soyez sûrs que tout ce qui vient d'Allemagne avait été déjà découvert, autrefois, par des Français. Sauf des insanités comme le principe de relativité, élucubration nuageuse d'un juif suisse, mâtiné d'Allemand...

CABASSOU. — Votre réfutation sera, j'espère, très appréciée en haut lieu. Vous savez, illustre Maître, qu'on vous considère comme un peu socialiste...

BIGORNEAU. — Moi, socialiste? Jamais de la vie! Certes, je n'étais pas systématiquement opposé à ce que l'on tente d'améliorer le sort du peuple. C'était l'effet de ma bonté naturelle. Mais la guerre m'a dessillé les yeux ; surtout la révolution russe. Le bolchevisme, quelle monstruosité! Songez donc qu'en Russie, la bourgeoisie n'est plus rien ; ce sont les va-nu-pieds qui sont au pouvoir! Que les Russes n'aient pas voulu de leur tsar, je l'accorde, la monarchie absolue est d'un autre âge. Mais ils pouvaient prendre modèle sur nous, nous sommes en République, et cela n'empêche pas la hiérarchie sociale d'être aussi solide que sous un roi. (*On frappe à la porte, Bigorneau crie d'entrer ; les deux élèves en profitent pour prendre congé ; révérences pleines de respect apparent.*)

LACOSTE. — A demain, illustre Maître!

BIGORNEAU. — A demain à l'Institut Universel.

BIGORNEAU, UN DOMESTIQUE

BIGORNEAU. — Qu'est-ce?

LE VALET DE CHAMBRE. — Un jeune homme, assez mal vêtu, qui veut absolument vous parler (*méprisant*). Je lui ai demandé sa carte, il n'en a seulement pas.

BIGORNEAU. — Encore quelque solliciteur! Enfin, je dois modérer mon impatience ; ma réputation de professeur libéral m'oblige à donner de bonnes paroles. (*Au valet*) : Introduisez.

(*Pierre fait son entrée. Bigorneau, d'un geste ennuyé, lui indique un siège.*)

BIGORNEAU. — Qu'est-ce qui vous amène chez moi, Monsieur?

PIERRE (*déjà décontenancé par la froideur de l'accueil*). — Ma démarche vous paraîtra bien hardie, monsieur le professeur. Je n'ai

pas l'honneur d'être connu de vous, j'assiste seulement à vos cours ; vous ne m'avez certainement pas remarqué. En deux mots, je dois vous conter ma vie. Je suis fils d'ouvriers et je me suis instruit moi-même. Je crois avoir quelques dons pour les mathématiques. J'ai fait quelques travaux, je vous en apporte un sur le problème des trois corps, que je crois avoir résolu. (*Il tend un manuscrit que Bigorneau ne prend pas.*) Vous pourrez juger. Malheureusement, faute d'argent, je n'ai même pas pu passer le baccalauréat. Je vis de leçons qui me donnent à peine de quoi parer au strict nécessaire.

BIGORNEAU (*encore plus froid*). — Tout cela est très bien, Monsieur, mais je ne sais pas ce que je puis faire pour vous. Quant à votre manuscrit, vous savez, s'il me fallait lire toutes les productions des jeunes gens, mon temps n'y suffirait pas.

PIERRE (*glacé*). — J'avais... J'avais pensé qu'une... qu'une place de... de calculateur auprès de vous me donnerait le moyen...

BIGORNEAU (*bondit sur son fauteuil*). — Une place de... calculateur! pourquoi pas de professeur! Mais, d'où sortez-vous, jeune homme? Pensez-vous, par hasard, qu'on entre à l'Institut Universel comme dans un moulin? J'ai mon calculateur, voilà dix ans qu'il est chez moi ; je le connais depuis le lycée ; c'est un fils de mon meilleur ami...

...Comment pouvez-vous être assez ignorant de la vie pour entreprendre seul des études supérieures, et sans argent, encore! J'ai horreur des déclassés, moi, sachez-le ; chacun doit rester dans son milieu d'origine. Certes, je ne suis pas un obscurantiste, je suis pour qu'on donne au peuple une certaine culture, mais pas une culture qui puisse lui donner des ambitions, des ambitions qu'on ne réalise qu'avec de l'argent ; de l'argent, entendez-vous, jeune homme? (*Pierre est frémissant de colère contenue.*)

BIGORNEAU. — Vous êtes fils d'ouvriers ; travaillez comme ont travaillé vos parents. C'est dans le travail que vous trouverez le bonheur, la stabilité de la vie. Mariez-vous et faites beaucoup d'enfants ; la Patrie en a besoin ; voyez les Allemands comme ils sont prolifiques? En visant plus haut que votre condition, vous ne vous attirerez que des déboires... Tenez, je veux être bon pour vous. En somme, puisque vous suivez mon cours, vous êtes un peu mon élève... Je crois que Benzène, mon ami, le grand fabricant de produits chimiques, manque de garçon de laboratoire. Je vais lui téléphoner, restez là, je reviens dans un instant.

PIERRE (*frémissant*). — Ah! la société, la sale société! Rien à faire, il faut la détruire. C'est le père Jacques qui a raison! J'ai résolu un problème difficile et il ne veut même pas le voir... Mon intelligence, mon ardeur au travail ne comptent pour rien! Il veut m'enfermer de force dans ma classe de paria, comme dans un cercueil. Mais je ne suis pas un mort, sale bourgeois, tu le verras, et puisqu'il n'y a que l'argent qui compte, j'en aurai de l'argent, par n'importe quel moyen. (*Pierre a aperçu un poignard qui brille sur le bureau, il est fasciné par l'éclat de la lame.*)

(*La porte s'ouvre ; le valet de chambre annonce :* « *La Banque* », *un garçon de recettes paraît, un papier à la main.*)

PIERRE (*comme frappé d'une idée*). — Mais... l'argent..., le voilà. (*Il saisit le poignard et frappe le garçon de recettes en plein cœur ; l'homme tombe mort. Pierre lui arrache sa sacoche.*)

Cette scène n'a duré qu'un instant. Bigorneau entre en disant : « La place de garçon est libre ». *Il voit le cadavre et demeure pétrifié. Pierre bondit sur lui et le soufflette avec la sacoche qui est pleine du sang de la victime.*)

PIERRE. — Ah! ma valeur n'est rien! bourgeois dégoûtant! Il n'y a que l'argent qui compte ; eh bien! j'en ai de l'argent, maintenant. (*Il enjambe le cadavre et disparaît.*)

Rideau

ACTE V

VERS LA VIE

(*Le mur de la Santé, boulevard Arago ; arbres. Il est onze heures du soir. Le père Jacques se promène de long en large, un paquet sous le bras*).

JACQUES. — Condamnés à mort tous les deux... Ah! mon Pierre

s'est bien défendu. Pour la première fois, il a été éloquent ; on pleurait dans le public. Mais l'avocat général avait été terrible ; il a bien incarné la bourgeoisie. Entre elle et nous, c'est bien le duel à mort. Une brute criminelle aurait peut-être trouvé grâce, mais un révolté, jamais. C'est qu'avec seulement mille gaillards comme mon Pierre, il n'y en aurait pas pour longtemps de leur sale société... Oui, mais, mon Pierre, c'est l'exception radieuse, la fleur splendide poussée sur un tas de fumier.

....

« Duval n'avait pas tué et ils l'ont condamné à mort tout de même... J'ai quelque remords à laisser mourir Duval alors que je sauve Pierre. Les dévouements ne foisonnent pas, dans nos milieux.

....

...Mais je ne puis les sauver tous les deux...

....

...Duval est le classique martyr révolutionnaire. Tout le monde comprend son acte, et la classe ouvrière lui rend déjà un culte ; son portrait est partout ; il suscitera des vengeurs, on l'évoquera dans les réunions comme le modèle du dévouement à l'idée...

....

...L'acte de Pierre n'est pas compris des masses, il les dépasse de trop haut. La révolte de cette haute intelligence brisée par la bourgeoisie n'impressionne pas nos milieux.

...Et, par malheur, Pierre a tué un garçon de recettes (pur effet du hasard), il n'a vu que le sac d'argent, mais la foule ne veut voir que le prolétaire... C'est donc Duval qui doit mourir...

....

...Pierre doit vivre pour servir l'idée ; je l'envoie en Russie, où son grand esprit contribuera à édifier le monde nouveau (*il tire sa montre*). Onze heures et demie ; il ne vient pas. Cela n'aura pas

réussi ; ah! malheur. Mon plan était bien combiné, cependant. J'ai pu me procurer un flacon de cyanogène, ce gaz foudroyant. Au moment où le gardien pénétrait dans la cellule, il lui envoyait le gaz à la figure ; le gardien tombait sans un cri. Pierre changeait de vêtements avec lui et quittait la prison sous un prétexte... (*Il tire sa montre : onze heures trois quarts.*) Oh! malheur! malheur! mon Pierre va mourir. Je sens que je ne lui survivrai pas! (*Il sanglote.*) Ah! des pas... (*Pierre accourt ; il est vêtu en gardien de prison.*)

PIERRE. — Oh! mon sauveur ; mon père, mon père. (*Il se jette dans les bras du père Jacques.*)

JACQUES. — Pas de sentimentalité, on n'a pas le temps ; déshabille-toi vite ; si on venait.

PIERRE (*se déshabillant*). — On ne viendra pas tout de suite. J'ai enfermé le gardien dans ma cellule, il est possible qu'on ne s'aperçoive de mon évasion que demain matin... J'espérais pouvoir ne faire qu'étourdir le gardien, mais je l'ai tué ; ce gaz est vraiment terrible.

JACQUES. — Oh! tant pis, le métier a ses risques ; il n'avait qu'à faire autre chose. Les geôliers, les huissiers..., les mouchards, tous ceux qui vivent sur le malheur des autres ne sont pas intéressants!...

(*Pierre est maintenant habillé avec les vêtements apportés par Jacques.*)

JACQUES. — Tiens, mets ces lunettes et cette fausse barbe ; et voilà un billet pour Berlin ; comme cela, tu n'as rien à demander à personne. Dans ce portefeuille, tu trouveras le passeport et les papiers d'identité ; tu t'appelles Charles Dalibard. N'oublie pas ton nom ; il y a aussi un peu d'argent.

PIERRE (*comptant l'argent*). — Deux mille francs ; toutes vos économies ; oh! non, c'est trop..., et vous? (*Il lui tend un billet.*)

JACQUES (*repoussant sa main*). — Ne fais pas de façons, tu n'as pas trop. Un vieillard comme moi n'a pas besoin de grand'chose... D'ailleurs, je puis encore travailler.

PIERRE. — Que de bontés! (*Il l'embrasse.*)

JACQUES. — Tu m'assommes, à la fin, avec ta bonté ; je t'ai déjà dit, je ne sais combien de fois, que je ne suis pas bon. Allons, va-t'en, va-t'en, rester plus longtemps serait la suprême imprudence. Traverse l'Allemagne, c'est plus court : Berlin, Varsovie, Moscou.

PIERRE (*se sauvant*). — Adieu ! Adieu !

JACQUES. — Au revoir ! Reviens avec la Révolution !

Rideau



